

Le Globe est la revue annuelle de la Société de Géographie de Genève.  
Il a été fondé en 1860.

Publié avec le soutien de la Ville de Genève.

Comité éditorial :

Angelo Barampama, Ema Galifi, Charles Hussy, Laurent Matthey, Claude Raffestin, Frédéric Tinguely, Jean-Claude Vernex : Université de Genève.

Ruggero Crivelli, Alain De l'Harpe, Gianni Hochkofler, Bertrand Lévy, Philippe Martin, Renato Scariati, Véronique Stein, René Zwahlen : Société de Géographie de Genève.

Elisabeth Bäschlin, Université de Berne

Rachel Bouvet, Université du Québec à Montréal

Sylvain Briens, Université de Paris-Sorbonne

Hans Elsasser, Université de Zurich

Franco Farinelli, Université de Bologne

Claudio Ferrata, GEA-Association des Géographes, Bellinzona

Lionel Gauthier, Musée du Léman, Nyon

Hervé Gumuchian, Université de Grenoble

Jean-Christophe Loubier, HES-SO Valais

Marina Marengo, Université de Gênes et de Sienne

René Georges Maury, Université de Naples

Laura Péaud, Université Grenoble Alpes

Jean-Luc Piveteau, Université de Fribourg

Jean-Bernard Racine, Université de Lausanne

François Tagliani, Université de Saint-Denis de la Réunion.

Rédacteur : Bertrand Lévy.

Coordinateurs du tome 160 : Bertrand Lévy, Renato Scariati, Ema Galifi

Lecteurs critiques du tome 160 : R. Bouvet, E. Galifi, G. Hochkofler, B. Lévy, J.-C. Loubier, P. Martin, L. Matthey, M. Marengo, L. Péaud, R. Scariati, V. Stein, R. Zwahlen.

Tous les articles ont été soumis à lecture critique.

Les articles publiés dans *Le Globe* engagent la seule responsabilité de leurs auteurs  
Ils ne peuvent être reproduits sans autorisation des éditeurs.

Les propositions de publications sont à adresser au rédacteur :

[blevy0157@gmail.com](mailto:blevy0157@gmail.com)

Le Globe est une revue arbitrée par des pairs / a peer-reviewed journal.

Tirage : ca 320 ex.

Site internet : <https://sgeo-ge.ch/la-revue-2/>

Le Globe est en ligne sur Persée : <http://www.persee.fr/collection/globe>

© Le Globe 2020  
ISSN : 0398-3412

# **LE GLOBE**

*Revue genevoise de géographie*

Tome 160

**SUR LES PAS DE...**

Société de Géographie de Genève

2020



**LE GLOBE – TOME 160**  
**SUR LES PAS DE...**

**SOMMAIRE**

|                                                                                                                                                 |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Éditorial :                                                                                                                                     | 5   |
| Sur les pas de...<br><i>Bertrand Lévy</i>                                                                                                       | 5   |
| Réflexions sur le rapport homme-nature dans la vie et l'œuvre de<br>Mario Rigoni Stern (1921-2008)<br><i>Gianni Hochkofler, Renato Scariati</i> | 7   |
| Nicolas Bouvier sur les pas du col<br><i>Jean-Michel Rietsch</i>                                                                                | 43  |
| Sur les pas de George Orwell en Birmanie<br><i>Jean-Michel Wissmer</i>                                                                          | 55  |
| Sur les pas de Julia A. Flisch et de Mary P. Jones, voyageuses<br>américaines en Europe, 1894<br><i>Christian W. Flisch</i>                     | 69  |
| Sur les traces de Nicolas Bouvier, sur des cailloux atlantiques<br><i>Lionel Gauthier</i>                                                       | 93  |
| À rebours du temps dans les Alpes Maritimes italiennes<br><i>Marina Marengo</i>                                                                 | 99  |
| <b><i>Comptes-rendus</i></b>                                                                                                                    |     |
| "Journal du voage en Hollande (1774)" de Jérôme Lalande<br><i>Clotilde Alexandrovitch</i>                                                       | 119 |
| "Voyage d'une femme au Spitzberg (1839)" de Léonie d'Aunet<br><i>Rémy Villemain</i>                                                             | 135 |
| "À la recherche de Karl Kleber" de Daniel Sangsue<br><i>Bertrand Lévy</i>                                                                       | 139 |
| <b>Société de Géographie de Genève : bulletin</b>                                                                                               | 145 |



**ÉDITORIAL**  
**SUR LES PAS DE...**

**Bertrand LEVY**

Société de Géographie de Genève

Pour les 160 ans du Globe, il nous est apparu opportun d'aller sur les pas de nos prédécesseurs. Certes, la pandémie a contraint plusieurs auteurs à renoncer à leur voyage, mais ils se sont adaptés. Gianni Hochkofler et Renato Scariati sont allés à la rencontre de la pensée de Mario Rigoni Stern, l'auteur italien des traces dans la neige et dans la forêt. Il connaissait intimement la nature, la pratiquait et n'entretenait aucune naïveté à son égard. Ce qui l'a conduit à défendre la chasse pratiquée de manière éthique, à l'instar d'un Aldo Leopold. Gianni Hochkofler a rencontré l'homme en 2000 et les auteurs restituent l'ampleur et l'originalité de sa réflexion sur les liens unissant l'homme et la nature.

Jean-Michel Rietsch, docteur en lettres et en théologie, évoque de manière très profonde la signification du col chez Nicolas Bouvier. Tant de disciples vont sur ses pas... En mettant en miroir les passages du Khyber Pass et du Simplon (*Les leçons de la rivière*, 2006 ; *Le silence des cols*, 1996), J.-M. Rietsch place Nicolas Bouvier dans une perspective spirituelle et existentielle, trop souvent ignorée par la critique. Jean-Michel Wissmer est allé physiquement sur les traces de George Orwell à Katha, Myanmar. Celui qui s'appelait alors Eric Blair y exerçait le métier de policier. Il connaissait le monde de *1984* de l'intérieur et dénonça à son retour de Birmanie les excès du colonialisme britannique. Signalons la parution dans La Pléiade en octobre 2020 d'un volume regroupant ses principaux écrits, dont *Dans la dèche à Paris et à Londres* (1933), un chef d'œuvre de géographie sociale vécue, et *En Birmanie* (1934).

Christian Flisch connaît les lieux visités par les deux Américaines dont il a co-traduit les récits de voyage : l'Allemagne rhénane, la Suisse Centrale et Venise. Il publie en hiver 2020 la première biographie consacrée à Julia Flisch, une aïeule d'origine grisonne, auteure et enseignante. Pionnière du féminisme, elle fut à l'origine de la construction du premier Collège professionnel pour jeunes filles en Géorgie (E.-U.A.) en 1889. Les deux amies voyageuses ont des styles tellement différents

qu'on se demande s'il existe vraiment une "écriture féminine". Des préoccupations de femmes, certainement, mais une écriture ? L'ouvrage dirigé par Sarga Moussa (et al.) sur les femmes voyageuses au XIX<sup>e</sup> donne d'intéressantes pistes à ce sujet.

Lionel Gauthier, conservateur du Musée du Léman (Nyon), nous livre un récit d'impressions personnelles écrit durant sa période étudiante et retravaillé. Le livre de Nicolas Bouvier sert de prétexte pour découvrir l'île d'Aran et c'est tant mieux, car retracer les pas de Nicolas Bouvier, effacés par le vent et la pluie, n'aurait eu aucun sens. Un autre récit de vie est celui de Marina Marengo, géographe née dans les Alpes maritimes italiennes, à cheval sur la Ligurie et le Piémont. Elle fait ressurgir ses souvenirs d'enfance pour nous dépeindre un tableau très suggestif de la vie d'alors à la campagne et de son évolution jusqu'à aujourd'hui.

Clotilde Alexandrovitch, qui m'avait signalé la parution des remarquables *Voyages d'Einstein*<sup>2</sup> (ouvrage boycotté par la critique, car jugé politiquement incorrect), livre une analyse fouillée du *Voyage en Hollande* (1774) de Jérôme Lalande, le plus célèbre des astronomes français des Lumières. L'importance des cercles d'amateurs d'astronomie en Hollande y est relevée ; on peut toujours visiter le dernier planétarium existant construit par un amateur à Franeker, Pays-Bas.

Rémy Villemin nous parle de Léonie d'Aunet et de son mémorable *Voyage d'une femme au Spitzberg* (1854) accompli à dix-neuf ans. Elle aussi était jugée politiquement incorrecte à son époque. Elle était très proche de Rousseau si on en juge le passage extrait sur les mines. Enfin, on trouve une recension élogieuse d' *À la recherche de Karl Kleber* de Daniel Sangsue, qui va sur les traces d'un professeur d'université disparu, épuisé par le système.

#### Notes

1. Frank Estelmann, Sarga Moussa & Friedrich Wolfzettel (dir.), 2012, *Voyageuses européennes au XIX<sup>e</sup> siècle. Identités, genres, codes*, Paris, Sorbonne Université Presses.

2. Albert Einstein, 2019, *Journal de voyage : Extrême-Orient, Palestine, Espagne 1922-1923*, trad. de l'allemand par S. Zekian, Paris, Rivages.

**RÉFLEXIONS SUR LE RAPPORT HOMME-NATURE  
DANS LA VIE ET L'ŒUVRE DE MARIO RIGONI STERN  
(1921-2008)**

*Gianni HOCHKOFER - Renato SCARIATI*

Société de Géographie de Genève

**Résumé :** Cet article se penche sur les relations que l'écrivain italien Mario Rigoni Stern a entretenues avec son espace vécu et avec la nature, dans des clés de lecture propres à la géographie culturelle et humaniste.

**Mots-clés :** Mario Rigoni Stern, espace vécu, nature, animaux, chasse, forêt, environnement, géographie culturelle, géographie humaniste.

**Abstract :** This article looks at the relationships that Mario Rigoni Stern, an Italian writer, maintained with his *espace vécu* and with nature, in reading keys specific to cultural and humanist geography.

**Keywords :** Mario Rigoni Stern, lived space, nature, animals, hunting, forest, environment, cultural geography, humanistic geography.

**Mario Rigoni Stern, écrivain-géographe**

"Il est tout aussi impossible pour l'homme de vivre séparé de cette nature, dont il ne cesse pourtant de s'éloigner, que pour un arbre coupé de sa racine de fleurir et de donner des fruits. Rêves et visions. En reparler dans cent ans. Les époques passées ne nous donnent aucun exemple ni de progrès démesurés de la civilisation, ni d'une dénaturation illimitée. Mais si nous ne revenons pas en arrière, ce sera là l'exemple que nos descendants laisseront à leur postérité, si toutefois ils en ont une. (18-20 août 1820)".<sup>1</sup> Si Mario Rigoni Stern avait pour habitude de citer ces lignes très actuelles, écrites pourtant il y a tout juste 200 ans par le poète italien Giacomo Leopardi, c'est que le rapport homme-nature imprègne sa vie et son œuvre depuis les années 1960, nous offrant une matière à réflexion essentielle en ces temps où les questionnements sur la responsabilité de l'homme envers la planète remplissent les rayons des librairies et les sites web.... Pour notre discipline, le travail de l'auteur ne s'arrête d'ailleurs pas là, il interroge les relations existentielles de l'homme au lieu, au paysage et au temps, mettant régulièrement en avant les problématiques spatiales, et faisant de lui un véritable écrivain-géographe.



Notre habitude de parcourir les chemins convergents entre la géographie et la littérature nous permet de découvrir, dans une perspective de géographie humaniste, quelques clés de lecture originales, parfois en contradiction avec des opinions courantes de notre époque, et de proposer au lecteur géographe de s'y pencher, car l'œuvre de Mario Rigoni Stern a fait l'objet de peu d'études de la part de géographes. Celle qui adopte l'approche la plus géographique est sans doute la thèse d'Emira Gherib (2010), mettant en rapport son œuvre avec les concepts de "géographicit ", de "topophilie" et d'"espace vécu" notamment. Éric Dardel, Yi Fu Tuan, Armand Frémont ou encore Augustin Berque sont évoqués, ainsi que des auteurs non-géographes tels que Gaston Bachelard, Gilbert Durand, Mircea Eliade...

Mario Rigoni Stern a été cependant l'objet d'une abondante littérature critique, consacrée aussi bien à son œuvre qu'à sa vie : ses expériences, ses convictions, son parcours. Dès ses premiers écrits, mais surtout depuis le début des années 1960, il a été l'objet d'un "respect dévoué et un peu étonné, ému", comme le dit Michele Buzzi (1985 : 117). "On parle de Rigoni comme d'une sorte de grand sage de l'univers rural, un poète discret et sage qui révèle des secrets enviabls, sollicitant des instincts ancestraux que l'on croyait définitivement effacés et qui montrent les précieux vestiges d'une civilité faite de choses, d'animaux, d'espaces, de silences."<sup>2</sup> Depuis plusieurs décennies, les média (journaux, revues, émissions télévisées et aujourd'hui sites web), foisonnent d'interviews, d'entretiens et de rencontres, permettant de mieux comprendre la pensée de Mario Rigoni Stern. L'auteur séduit, et l'homme intrigue. Il séduit par ses thématiques qui parlent à chacun de nous, et parce que l'on sent intuitivement, à la lecture d'une simple nouvelle, dès les premières phrases, qu'il semble avoir trouvé une sorte de... osons le mot : "sagesse", après ses expériences de la guerre et son retour au pays. Pour Emira Gherib (2010 : 328), Mario Rigoni Stern est "un sage doté d'une rigoureuse méticulosité historique, témoin en même temps d'un futur qui s'emballe sous ses yeux". Car l'homme intrigue aussi par ses positions fermes sans être doctrinaires sur notre rapport à la nature, sur la société italienne actuelle, sur la modernit . Il n'était pas courant pour un écrivain de refuser un travail bien rémunéré chez un grand éditeur milanais et de rester dans son village et ses montagnes d'origine, en adoptant un style de vie qu'on

qualifierait aujourd'hui de "local". Giovanni Kezich (2018 : 209) souligne cette "étrangeté" ; à l'époque, écrit-il, "il n'y avait pas la poésie des retours, du petit et du beau, des petites patries (...) beaucoup d'écrivains italiens ont pour thème le village natal sauvage, la vallée, le lieu d'où ils viennent : le Friuli de Pasolini et les Langhe de Pavese, mais il s'agit toujours de lieux d'où ces écrivains se sont éloignés pour cultiver une poésie plus ou moins sophistiquée de la nostalgie, c'est-à-dire du désir d'un retour, accompagné de la douleur de ce retour. Chez Mario il n'y a absolument rien de cela, car il a toujours habité là et ne s'est jamais déplacé." La nostalgie est pourtant bien l'un de ces sentiments qui imprègne l'œuvre de Mario Rigoni Stern, aussi bien dans ses livres retraçant la guerre que ses récits sur la nature et la société de l'Altipiano. Emira Gherib parle de la nostalgie d'un "équilibre qui semble irrémédiablement perdu, nostalgie d'un mini-espace archaïque, nostalgie d'une humanité réconciliée avec elle-même et avec l'univers" (2010 : 14). Mais pour l'auteur, cette nostalgie ne se confond pas avec "regret", car son regard est toujours porté vers l'avant, vers les générations futures, vers les enfants, qu'il fréquentera lors de ses passages nombreux dans les écoles. Il écrira, jusqu'à la fin de sa vie, pour témoigner d'un rapport à la terre encore possible, celui qu'il vit au quotidien dans son "ermitage" d'Asiago, en montrant à quel point une existence autre est possible même dans une Italie des années 1960, en plein essor économique, tournée résolument vers une consommation insouciance, vers le paraître et l'accumulation de symboles de réussite sociale.

Mario Rigoni Stern s'est donné implicitement comme mission de "démontrer qu'il est possible, même dans l'ère de la mondialisation, de redécouvrir un rapport presque égalitaire et écosolidaire avec la nature, et de repeupler les montagnes désormais vides et désolées, oubliées – sauf en période de haute saison touristique" (Bedin, 2019 : 188). Et avec recul, nous pouvons dire aujourd'hui que son désamour de l'Italie des grandes cités, sa passion pour les montagnes, les bois et les lieux ordinaires où se déroule la véritable vie du pays anticipent le mouvement de revalorisation des lieux "mineurs" en Italie. Toujours selon Kezich (2018 : 104), Mario Rigoni Stern "était et est toujours le protagoniste absolu, et je dirais presque le seul auteur, de ce renversement de perspectives qui a vu en Italie, à partir des années septante et quatre-vingt du siècle dernier, malgré un 19<sup>e</sup> – 20<sup>e</sup> siècles progressistes et centripètes, la redécouverte des

mondes locaux, le retour à la campagne et à la montagne, le regard vers son passé, l'affirmation progressive du kilomètre zéro et de son éthique : une véritable révolution copernicienne de notre vie, qui aujourd'hui a peut-être atteint son zénith, s'étant répandue à travers toutes ses dimensions – politique, pédagogique et éthique – en repositionnant toutes ses valeurs, et en ravivant la dimension morale de la communauté avec son histoire particulière, et celle parallèle de la nature et du territoire avec ses valeurs essentielles, repères obligés pour le cadre éthique de l'homme dans la société."

Depuis la parution des écrits de notre auteur, son discours et ses positions se sont généralisés dans une partie de la société italienne comme ailleurs, et sciemment ou non, de nombreux auteurs reprennent ces mêmes valeurs à travers des livres, articles, vidéos, blogs, films... comme si une lame de fond parcourait le pays pour en proposer une autre vision. Nous avons déjà abordé ce sujet lors d'une précédente recherche (Scariati, Hochkofler, 2012), en nous appuyant en particulier sur le travail de Paolo Rumiz. Cet écrivain-journaliste connaissait d'ailleurs bien Mario Rigoni Stern. Juste avant sa mort, il alla le trouver pour la dernière fois et raconte ainsi leur rencontre : "Dès que j'ai touché l'écorce de la main – la prise était plus forte que jamais – j'ai senti qu'il ne mourait pas, mais devenait seulement forêt" (Rumiz, 2008). À la fin de sa vie, au printemps 2008, Mario Rigoni Stern confiait lors d'un entretien (Milani, 2008 : 108) qu'il espérait avoir su "attirer l'attention" sur les problèmes de notre rapport à la nature et au monde...

### **Mario Rigoni Stern**

Une bibliographie très complète sur Mario Rigoni Stern a été publiée par Giuseppe Mendicino (2016) ; nous ne ferons ici que retracer brièvement les phases essentielles de la vie de l'auteur, en rapport avec notre article.

Mario Rigoni Stern est né en 1921 à Asiago dans les Préalpes vicentines. Dans son ouvrage *L'ultima partita a carte* (Rigoni Stern, 2002), il raconte comment il partit adolescent en tant que volontaire dans le corps d'armée des Alpini, pour en revenir transformé en homme, résistant antifasciste. Son parcours est semblable à celui de beaucoup de jeunes de sa génération. "Ce qui m'intéressait, c'était de grimper sur les montagnes, de faire du ski, de penser aux filles de façon romantique (...)

par esprit d'aventure et parce que j'étais tombé amoureux d'une jeune Vénitienne venue ici pour les vacances d'été en 1938" (Rigoni Stern, 2002 : 5). De retour dans son village, il constate avec tristesse la misère de beaucoup de familles, qui pour acheter de la nourriture ne paient pas les factures de leurs achats dans la boutique de son père. Pour éviter la faillite, celui-ci doit alors vendre la maison que sa famille possédait depuis plusieurs générations. Un dimanche après-midi, il est attiré par l'annonce d'un concours de recrutement comme "volontaire spécialisé". Entre les problèmes économiques familiaux et le souvenir romantique de la jeune Vénitienne, il fut saisi de mélancolie, "et c'est dans cette humeur qu'un matin de novembre à l'aube, je quittai ma famille, ma maison, mes amis et mon village, comme un oiseau qui met ses premières plumes et s'envole au loin" (Rigoni Stern, 2002 : 12). Il arriva le 30 novembre 1938 dans sa première caserne à Aoste. "J'ai tourné une page de ma vie ce soir-là. Je suis resté éveillé pendant plusieurs heures. J'étais devenu Alpin. J'avais dix-sept ans et un mois. Après le 28 octobre, XVI<sup>e</sup> année de l'ère fasciste, je n'avais pas pensé à renouveler ma carte de membre de jeune fasciste, et je voulais maintenant seulement devenir skieur-escaladeur spécialisé dans le corps des Alpains" (Rigoni Stern, 2002 : 15). Malgré la fatigue, les risques de gel, il se sent plongé dans l'environnement qu'il recherchait. "Ce fut une sélection dure et sévère, presque impitoyable... Après quelques mois je ne me sentis plus Jeune Italien du Littorio<sup>3</sup>, ni un jeune de l'Action Catholique, mais Alpin à tous les égards. Les événements me firent grandir rapidement" (Rigoni Stern, 2002 : 24).

L'année 1939 se déroule en formation, et le 10 juin 1940 l'Italie entre en guerre, attaquant immédiatement la France. Dans les Alpes Maritimes, en territoire français, le 22 juin, Mario Rigoni Stern croise un soldat mort, transporté sur une civière. Il ressent un profond malaise, sans que cela soit une réelle prise de conscience : "L'éducation à l'amour de la patrie a été trop longue et persistante" (Rigoni Stern, 2002 : 40). Du front français, il se retrouve en Albanie du 14 novembre à fin juin 1941, puis dans la première expédition sur le front de Russie du 21 février à fin avril 1942. Le 26 juillet, il repart en Russie sur le front du Don et est promu sergent. "J'étais un petit homme qui combattait loin de chez lui, avec des millions d'autres hommes, dans une guerre si horrible qu'aucune étoile ne vit jamais de son vivant. Je ressentais seulement une grande responsabilité envers mes compagnons que le destin m'avait conduit à diriger [...]. Je devais les

garder unis et faire tout mon possible pour les ramener à la maison" (Rigoni Stern, 2002 : 91). Au terme de la terrible retraite du front russe, ils n'étaient plus qu'un petit nombre<sup>4</sup>.

Le 25 juillet 1943, la radio annonce la destitution de Mussolini par le Grand Conseil du Fascisme et son limogeage par le roi Victor-Emmanuel III, qui le fait arrêter et emprisonner. Mussolini est remplacé par le maréchal Badoglio, qui annonce le 8 septembre la signature de l'armistice avec les Anglo-Américains, signé secrètement à Cassibile, en Sicile, le 3 septembre. La guerre contre les Allemands continue, ceux-ci occupant les trois quarts de la péninsule, dont Rome et Naples, alors que le nouveau gouvernement et le roi s'enfuient à Brindisi. La résistance au nazisme et au fascisme se développe dans l'Italie occupée ; 800'000 soldats italiens environ sont faits prisonniers par les Allemands. Le 13 septembre, Mussolini est libéré par les nazis de sa prison sur le Gran Sasso, et proclame la République Sociale Italienne (RSI), qui poursuit la guerre aux côtés des nazis. Du régiment de Mario Rigoni Stern stationné à Vipiteno, seuls quelques-uns parviennent à s'échapper, presque tous sont faits prisonniers avec lui et déportés dans des camps de concentration. Il est envoyé lui-même dans le camp de Hohenstein, où se rend en octobre un groupe de militaires et de politiciens de la RSI, cherchant à recruter des anciens soldats pour continuer la guerre fasciste : "Vous qui avez fait la gloire de la patrie en combattant en France, en Grèce, en Russie, faites un pas un avant ! Nous, les vieux sergents... fîmes un pas en arrière" (Rigoni Stern, 2002 : 105). C'est dans ce camp qu'eut lieu sa prise de conscience : "j'ai compris que les hommes libres n'étaient pas ceux qui nous gardaient, encore moins ceux qui combattaient pour l'Allemagne hitlérienne. C'était nous, nous enfermés ici, qui étions des hommes libres" (Rigoni Stern, 2002 : 107).

A la libération du camp par l'armée russe, Mario Rigoni Stern rentre à pied à travers les Alpes jusqu'à son village natal. Il y demeurera jusqu'à la fin de sa vie, et deviendra employé au cadastre local. Il sera aussi responsable d'une bibliothèque à Asiago, contenant des livres scientifiques et sur les sciences naturelles. Il l'enrichit d'œuvres littéraires classiques variées : Pavese, Faulkner, Garcia Lorca, Hemingway...

1953 voit la parution du premier ouvrage de Mario Rigoni Stern, *Il sergente nella neve* à partir des notes rédigées pendant son internement

dans le camp de Hohenstein. L'ouvrage connaît un succès immédiat, remportant le très important prix littéraire *Premio Viareggio*. En 1962, il publie *Il bosco degli urogalli*, après 9 ans de silence, deuxième livre bien accueilli par la critique. C'est l'ouvrage qui fera de lui, d'après la critique, un "écrivain complet", et non plus un bon "mémorialiste". Le livre parle "de chasseurs et de montagnes, de chiens fidèles et d'animaux sauvages, de bois et d'espaces ouverts, liés ensemble dans un style clair et une mélancolie lucide" (Mendicino, 2016 : 186).

A partir de cette parution, l'écriture devient une occupation quotidienne de Mario Rigoni Stern, à côté de son emploi à la commune et de son travail pour sa maison et son jardin potager, qui sera de première importance pour la vie de sa famille. Mario Rigoni Stern aura trois enfants avec son épouse, Anna, qui jouera un rôle de soutien essentiel et avec qui il partagera le reste de sa vie.

#### **Une visite à Mario Rigoni Stern**

Si l'auteur choisit de ne plus quitter son village, le succès de ses ouvrages lui ouvrent les portes du reste de l'Italie. Mais ses voyages fréquents pour une conférence, une présentation dans une école, ou pour recevoir un prix ne lui ont jamais donné envie d'aller vivre en ville, où il se sent "comme un animal hors de son territoire". C'est alors depuis sa maison-refuge qu'il recevra les nombreux journalistes, artistes, intellectuels ou simples lecteurs. Moi-même, Gianni Hochkofler, l'un des deux auteurs de cet article, ai pu ainsi lui rendre visite en 2000, alors que je terminais la rédaction de mon mémoire en Lettres à l'Université de Genève sur *Le géographe di Primo Levi* (Hochkofler, 2001). À la fin du mois d'août, je suis allé dans sa maison d'Asiago car je voulais entendre de sa voix la confirmation de son amitié avec Primo Levi. Je lui ai téléphoné depuis San Zeno di Montagna, où je possède une maison familiale et où je me trouvais en vacances avec mes enfants Elena et Giacomo, de 8 et 9 ans. Je lui expliquai ma requête et il me donna rendez-vous quelques jours plus tard. Nous sommes partis au début de l'après-midi pour ce petit voyage, car même si les deux villages appartiennent à deux provinces limitrophes de la Vénétie, la distance entre eux est d'environ 160 km. Arrivé dans la place principale d'Asiago je demandai mon chemin pour rejoindre la maison de l'écrivain, et mes enfants ont pu se restaurer avec une glace. Mario Rigoni Stern nous a accueilli

amicalement dans son *arboreto salvatico* avec son doux sourire, sa belle chevelure grise aux éclats blancs et sa barbe de la même teinte, comme dans cette photo d'Adriano Tomba<sup>5</sup> (Fig. 1)

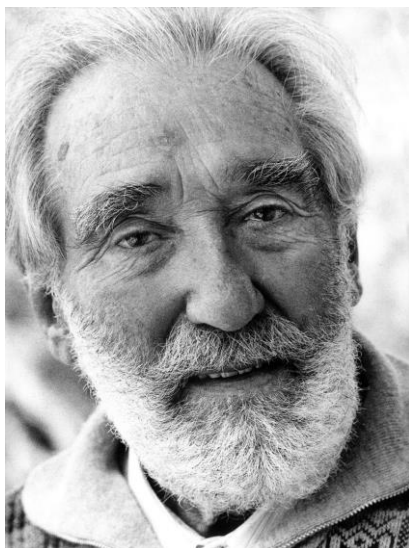


Fig. 1 : Portrait de Mario Rigoni Stern. Photo : Adriano Tomba, 2007

Nous nous installâmes sur les bancs autour de la table en bois où il recevait habituellement ses invités (Fig. 2). Je lui ai apporté pour l'occasion une bonne bouteille de *Recioto classico della Valpolicella*, d'une cave historique qu'il connaissait bien, puisqu'il y allait dans sa jeunesse avec son père afin de commander du bon vin rouge pour le magasin familial. Je fus très heureux de constater que j'avais bien choisi mon cadeau ! L'écrivain m'a parlé de ses regrets de ne pas avoir pu réaliser la sortie à skis qu'ils s'étaient promis de faire, lui et Primo Levi ; il m'a aussi entretenu de cet amour de la montagne qu'ils partageaient, et de l'hospitalisation de Primo Levi peu avant sa mort. Ce passage à l'hôpital lui a fait revivre son séjour dans l'infirmerie d'Auschwitz, ce qui aggrava la dépression commencée lorsque sa mère tomba malade. Au moment de nous dire au revoir, l'écrivain s'est adressé à mes enfants pour leur rappeler l'importance du jeu et de la lecture.



Fig. 2 : La table en bois construite par Mario Rigoni Stern dans son "arboreto salvatico". Photo : G. Hochkofler, 2000

Cette rencontre avec l'auteur m'a donné l'occasion de me pencher sur l'importance de la nature dans son œuvre et de rédiger un bref article dans la revue GEA (Hochkofler, 2009).

### **Ecrivain de la montagne et de la nature**

Pour le géographe, ce sont probablement ses écrits consacrés à la nature qui sont les plus intéressants, en particulier *Il bosco degli urogalli*, *Uomini, bosco e api* et *Arboreto salvatico*. C'est là que l'auteur parvient le mieux à exposer sa vision des rapports homme-environnement, avec les plantes et avec les animaux. Le premier de ces recueils, *Il bosco degli urogalli*, constitue la redécouverte de son territoire natal, ses bois, ses montagnes et Asiago, son village d'origine. "Au printemps 1945, je suis retourné dans ma terre natale après trente-neuf mois de guerre et vingt de camp de concentration. L'esprit et le corps étaient rongés et épuisés : plus rien ne me donnait d'émotion et de force pour vivre. C'est en parcourant les bois et les montagnes que j'ai lentement retrouvé la santé pour mon corps et la curiosité pour mon esprit. La nature et la poésie m'ont guéri du mal du rescapé, et avec des yeux nouveaux et étonnés j'ai recommencé à regarder la vie" (Rigoni Stern, 1998a : 593). Il continuera à vivre à proximité directe des bois, utilisant presque exclusivement les produits de



son jardin et de la forêt pour se nourrir et se chauffer avec sa famille, pratiquant la chasse jusqu'à un âge très avancé. Comme il le dit dans *La natura nei miei libri* (2018 : 23) "Dans mes autres livres, la nature et l'environnement apparaissent plus concrètement : c'est parce qu'avec le temps on apprend plus de choses ; on ne court plus, on marche ; on ne regarde pas seulement avec émotion, on observe avec attention ; on apprend à écouter, à regarder dans les plis, et à lire. Lire en choisissant avec plus de rigueur, plus d'attention, pour ne pas gâcher le temps que la vie vous concède encore." L'œuvre de Mario Rigoni Stern se concentrera jusqu'à la fin de sa vie sur ce haut-plateau d'Asiago, sa communauté, son environnement, sa culture.

### **Asiago et son Altipiano**

L'Altipiano d'Asiago est pour l'Italie un véritable "haut-lieu", gardant les traces et la mémoire de la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale... Mais au-delà des faits historiques, comme le fait remarquer Emira Gherib (2010 : 32), "le peuplement de cette terre, comme de bon nombre de régions alpines, reste voilé par une dimension imagée et légendaire. Le monde "cimbre"<sup>6</sup>, qui plane malgré tout sur le plateau, contribue à le couvrir d'un halo mystique et renforce ce fameux élément psychique, le "génie du lieu". Ce génie du lieu imprègne les pages des récits de Mario Rigoni Stern, en particulier celles qui évoquent la vie de sa communauté, ou celles dédiées à la nature à la façon d'une ode : les bois, la montagne, la vie des animaux et des plantes dressent un paysage chargé de poésie et de sacré.

Le sentiment d'appartenance à ce territoire se lit dans ses récits par la multiplication des noms de lieux et des souvenirs qui leur sont associés, que les "étrangers" ne peuvent connaître, comme dans cette scène de chasse : "Guido Gios qui était le plus rapide avec ses jambes et son fusil [alla] sous les rochers vers le Ghertele ; Nappa le long de la crête ; lui et Mino latéralement avec les chiens pour regarder vers la Fontanella dell'Aida (cette fontaine avait été construite par les troupes alpines de Bassano avant la guerre de 1915 et est toujours appelée aujourd'hui avec le nom de la fiancée d'un lieutenant de l'époque)." (Rigoni Stern, 2000 : 163). Les trois noms de personnes sont associés à des toponymes et à leur histoire, comme pour les "humaniser", les inscrire profondément dans ce territoire. Dans le sentiment d'appartenance au lieu, la nature joue un rôle de premier plan. "Il marcha pour une ou deux heures et tout était comme

autrefois, car les souvenirs surgissaient en lui : une pierre, un arbre ancien, le profil d'une montagne, une clairière, un vol d'oiseau, un sentier, un enclos, un buisson : toute chose en somme, avait une histoire et une vie" (Rigoni Stern, 1998 : 68).

### **Mario Rigoni Stern et la ville**

L'Altipiano d'Asiago est à la fois l'espace vécu de Mario Rigoni Stern, et pour l'auteur un territoire "immergé en un temps magique" (Rigoni Stern, 1998 : 59). Dans ses écrits, aussi bien que dans ses interventions lors d'interviews ou de conférences, cet espace vécu, le village, les bois, les montagnes, est en opposition au milieu urbain, à ces villes dans lesquelles il se rend occasionnellement. Dans ses récits, il fait parler ses personnages de façon très autobiographique au sujet du monde urbain : "Quelques fois, quand dans le silence profond il entendait les voix dans le village en contre-bas, il se souvenait d'une ville dans une plaine lointaine, avec ses vitrines, ses lumières, ses cinémas, beaucoup de monde, et ses collègues qui sortaient de l'usine, le trafic, les immeubles. Mais qu'est-ce qui était vrai ?" (Rigoni Stern, 1998 : 59). Si Mario Rigoni Stern a tellement bien compris et transmis au travers de ses récits l'imaginaire de la nature et de la montagne, il est resté toute sa vie complètement hermétique et insensible à l'esthétique du monde urbain : "Lorsqu'on observe, de nuit, la plaine du Pô du haut d'une montagne, on voit une infinité de lumières : jaunes, rouges, bleues, vertes ; en lignes, en taches, qui tremblent et clignotent" (Rigoni Stern, 2008 : 60). Cette phrase n'est nullement le début d'un texte vantant la beauté d'un paysage nocturne illuminé, car l'auteur poursuit : "lumières vides, sans histoire et sans mythe ! Soleil, viens les faire disparaître ; lune, pâlis ces lumières qui nous cachent le ciel étoilé !" Nous sommes loin d'une poésie urbaine telle que décrite, par exemple, par Pierre Sansot : "il faut que ça clignote, que ça aveugle, que ça électrise comme du néon" (Sansot, 1973 : 401). Le sociologue poursuit (p, 417) : "Si la ville nous était tout à fait étrangère, si, dans ses pierres, elle n'était pas audible, visible, perceptible pour et par le citadin, alors celui-ci s'y promènerait à l'aveugle et dans une sorte d'indifférence". En effet, Mario Rigoni Stern a toujours été un étranger dans la ville. Le court-métrage *Ritorno al paese*, réalisé en 1967 avec son ami, le cinéaste Ermanno Olmi, est éloquent sur cette incompréhension du monde urbain : "Quand j'arrive dans une ville inconnue, ou une ville dans

laquelle je n'ai pas d'amis, je me sens seul et effrayé comme un enfant perdu (...). Le trafic, l'odeur, les vitrines, les allées et venues de gens comme des fourmis m'assomment. Seuls un arbre, un chien ou un oiseau me soulagent un peu, ou parfois les regards des gens, mais ils sont rares, très rares. Ils sont toujours plus rares ces regards fraternels, ils résistent encore chez les femmes, ou encore plus chez les enfants." Dans ce même film, il exprimera le sens qu'il donne au lieu, "tout homme a besoin d'un lieu où il est en harmonie et où il se sent participer à la vie plus qu'ailleurs. Ton lieu, tu le portes en toi même sans le savoir." Ce court-métrage décrit le retour de l'auteur dans son village et dans sa maison, où l'attendent son chien, son fils, sa femme, dans une vision probablement un peu "cliché" du retour au foyer. En arrivant par le car sur l'Altipiano, il décrit les lieux, en insistant sur les personnes rencontrées, il donne leur prénom, parfois des éléments de leur histoire, pour insister sur le fait que son lieu n'est pas anonyme, mais constitué de personnes connues qui partagent sa vie quotidienne.

Au cours du voyage, il évoquera le monde de la ville : "Je pense aux usines, aux chaînes de montage, aux bureaux semblables à des cliniques, à la société de consommation. Je me dis qu'avec mes histoires j'essaie de donner aux hommes ce qu'ils ont perdu : le sens de la nature." Si au moment de ce film, en 1967, l'Altipiano d'Asiago semble très éloigné et différent du monde de la ville et de la plaine, il en sera autrement plus tard. En avançant en âge, Mario Rigoni Stern deviendra toujours plus sévère avec ce qu'il appellera la "colonisation" de la montagne par la ville. Dans une interview télévisée de 1980 (in Cavallarini, Scapin, 2018 : 228) il dira : "Ce monde [celui de la montagne] est en train de changer, d'être colonisé par la partie la plus laide de ce qu'est l'humanité aujourd'hui, à savoir la ville. C'est le poids de la ville qui vient occuper la montagne, l'incivilité de la consommation, ou mieux, l'incivilité des déchets solides urbains." Mais contrairement aux interviews, les écrits de Mario Rigoni Stern de la même période seront beaucoup plus subtils dans la dénonciation de cette "colonisation". Dans *Segni sulla neve* (Rigoni Stern, 1998), il décrit ce monde urbain de façon originale, vu au travers d'un lièvre blessé par une automobile. L'auteur adopte le regard de l'animal sauvage pour décrire les espaces humanisés, les résidences secondaires, les maisons et les champs du village. Il suit les traces de sang laissées par le lièvre dans la neige et se retrouve près d'une piste de ski : "Sur les routes au loin, j'entendais le

bourdonnement constant des voitures des skieurs du dimanche, je voyais aussi des gens comme des fourmis sur les pistes et autour des remontées mécaniques : mais c'était un autre monde, absolument étranger, mon attention était uniquement portée sur les traces laissées par le lièvre qui voulait vivre" (Rigoni Stern, 1998 : 30). L'homme se sent plus proche du lièvre que de ces étranges skieurs arrivés sur son territoire en automobile depuis la ville. Le lièvre "avait sauté sur la route juste au moment où une voiture arrivait rapidement. Pauvre bête, pensais-je, eux aussi paient leur tribu à la motorisation ; autrefois, un traîneau tiré par un cheval ne l'aurait certainement pas heurté" (Rigoni Stern, 1998 : 27).

Jusqu'à la fin de ses jours il observera ce monde urbain envahissant toujours davantage son village et ses montagnes, sous forme de tourisme, de résidences secondaires, de voitures, d'excursionnistes peu respectueux de la nature, depuis sa maison-refuge en lisière de forêt, qu'il a bâtie en grande partie de ses mains.

### **Mario Rigoni Stern et ses quatre maisons**

Pour Mario Rigoni Stern, la maison semble bien être ce "coin du monde" décrit par Gaston Bachelard (1994 : 24), cet "espace vital en accord avec toutes les dialectiques de la vie" où il s'est "enraciné jour par jour". Dans un court récit, l'auteur évoque ses "quatre maisons" (Rigoni Stern, 1995 : 5-10). La première est celle de ses ancêtres, qu'il ne connaît que par les récits qu'il a entendus. La deuxième, celle où il est né, était pourvue d'une cave et d'un vaste grenier qu'il décrit dans des termes à nouveau bachelardiens : "A quel lieu plus chargé de fantaisie pouvait rêver un garçon ?" (Rigoni Stern, 1995 : 8). La troisième est un "refuge de l'inconscient", une maison dessinée lors de son séjour dans le *Lager*, située dans un bois, "comme une tanière souterraine, avec un endroit pour dormir, un endroit pour le feu, un endroit pour une vingtaine de livres, faite de troncs et de pierres, de terre battue, de mousses et d'écorces." La quatrième est la dernière : "Aujourd'hui, après des années de travail, j'ai dessiné et construit une maison pour moi, et elle est aussi simple qu'une ruche pour les abeilles : confortable et tiède, protégée des bruits violents qui sont au loin et ouverte aux bruits de la nature, avec des fenêtres qui regardent dans le lointain, les piles de bois sur les murs au soleil et, aujourd'hui, avec la neige sur le toit, sur les bouleaux et les sapins du terrain, sur les ruches et les niches des chiens. Et à l'intérieur, dans la

chaleur, ma femme, mes livres, mes tableaux, mon vin, mes souvenirs..." (Rigoni Stern, 1995 : 9). Le lieu précis où Mario Rigoni Stern a bâti sa maison a été choisi au cours d'une promenade avec son ami, le cinéaste Ermanno Olmi (Mendicino, 2016 : 187-9), à quelques centaines de mètres du village d'Asiago, à l'orée des bois, et avec vue sur les montagnes qui lui sont chères...

L'attachement de l'auteur à sa maison et son jardin n'est pas à lire comme un besoin de "privatiser" un espace, mais comme une volonté d'occuper un territoire pour y vivre et pour y planter des arbres à l'intention de ses enfants et petits-enfants. En effet, pour Mario Rigoni Stern, "la terre, l'air, l'eau n'ont pas de propriétaire, ils sont à tous les hommes, ou mieux, à tous ceux qui savent se faire terre, air, eau et se sentir partie de la création" (Rigoni Stern, 2000 : 37). Nous pourrions même dire, à l'inverse, qu'il se sent lui-même appartenir à son lieu d'origine, à son environnement. Ce retour et cet enracinement dans son lieu d'origine ne signifient pas non plus éloignement et refus du monde. En effet, celui-ci est conçu sans limites, sans frontières. Il écrira dans une très belle vision cosmique : "S'il n'y a pas de frontières dans l'air, pourquoi devrait-il y en avoir sur terre ? (...) Si l'air est libre et l'eau est libre, la terre aussi doit être libre..." (Rigoni Stern, 2010 : 51). Une lecture attentive révélera dans toute son œuvre des tournures de phrases où cette vision planétaire apparaît : "En ce jour, le premier de ce printemps 1999, pareil dans sa lumière sur chaque point de la Terre..."

En ce sens, la terre de Mario Rigoni Stern est bien une terre-mère, Gaïa, "(...) ce sol ferme et solide, le sol nourricier sur lequel les plantes vont pouvoir pousser, les rivières couler, les animaux et les hommes naître et grandir" (Galliano-Valdiserra, 2017 : 109). L'allusion à la terre-mère se lit parfois au détour d'une phrase : "Tout était calme dans la nuit chaude et profonde, et la terre était tiède et maternelle" (Rigoni Stern, 2000 : 33). Bien que l'hypothèse Gaïa de James Lovelock n'ait jamais été mentionnée par Mario Rigoni Stern à notre connaissance, nous retrouvons dans cette vision du monde ce même lien à la Terre respectueux et proche du sacré, cette même vision d'un organisme en équilibre dont nous ne sommes que l'un des éléments, lié à tous les autres pour constituer un système indissociable.

Cette conception de la terre est bien-sûr en contradiction avec la notion de nation. Pour cet auteur dont la première partie de la vie a été en contact avec la guerre de façon dramatique, la question de la patrie et de la nation prend une place particulière, dont il parlera souvent au travers de ses récits. Giovanni Raboni en fait une lecture claire, dans un article paru dans *La Stampa* (16.12.1978). Évoquant son récit d'inspiration autobiographique, *La storia di Tönle* : "Comme la plupart de ses compatriotes, Tönle n'a aucun sens de la grande patrie - que ce soit l'Autriche ou l'Italie, l'empire ou le royaume - alors qu'il l'a, très fortement, de sa petite patrie ; et aussi, en même temps, d'une liberté personnelle qui le pousse à traverser la frontière continuellement, en tant que passeur ou marchand ambulant, pour atteindre des villages et des villes éloignés (...) où il ne se sent jamais, pas même un instant, un étranger. Car il ne se sent appartenir qu'à sa maison, son village, ses champs."

Cette vision planétaire s'accompagne chez Mario Rigoni Stern d'une vision cosmique d'"un grand temps mythique intemporel et atemporel" (Gherib, 2010 :14). De nombreux fragments de ses récits placent la nature, les bois, la montagne, dans le temps de la nature, un temps géologique stable, par opposition à l'univers urbain de la plaine... C'est l'un des éléments qui différencient le plus ces deux milieux : la ville est associée à l'éphémère, au mouvement des modes et de l'actualité, contrairement à la nature, à la campagne et à la montagne qui suivent le temps long et cyclique de la terre : "Tant de choses arrivaient dans le monde : la guerre de Corée, le pont aérien, le Pacte atlantique, les élections, l'invasion des scooters, l'automatisation. Mais sur terre, les choses se déroulent comme toujours ; le soleil se lève et se couche, les récoltes mûrissent, la neige tombe. Même dans la petite maison près de la forêt : en hiver, on fabrique des récipients en bois, en été on travaille la terre et on coupe les plantes, en automne on chasse. Tout comme il y a mille ans et pour mille ans encore" (Rigoni Stern, 2000 : 100). Emira Gherib (2010) a bien montré l'usage de l'opposition entre les termes "monde" et "terre" dans cette citation. Se référant à Éric Dardel (*L'homme et la terre*), elle souligne ce qui s'adapte parfaitement à toute l'approche de Mario Rigoni Stern : "La terre, c'est précisément ce qui est commun, elle propose des réalités plus ou moins communes à tous les êtres terrestres, à différentes époques ; elle est soubassement du monde. Elle évolue intelligiblement en conservant

pureté et innocence, surtout pour celui qui sait vivre avec, et par conséquent, sait habiter son milieu, le préserver" (Gherib, 2010 : 180).

La pureté et l'innocence de la terre sont deux motifs récurrents dans les récits de l'auteur, exprimés souvent avec la naissance et la fin du jour. Le crépuscule et l'aube sont en effet deux moments privilégiés, décrits avec des images d'une rare poésie et profondeur par Mario Rigoni Stern. Dans l'extrait suivant, nous pouvons lire un bel exemple de "complémentarité" entre le "schème de l'élévation et l'archétype visuel de la lumière" (Durand, 1969 : 136), exprimé paradoxalement par la tombée du jour. L'astre que l'on devine derrière le profil d'une montagne, à mesure qu'il descend sur l'horizon, fait "monter" la lumière le long des troncs des arbres, ce qui en accentue la verticalité et l'élancement vers le ciel. S'ensuit un Chaos, celui d'avant la lumière première, induit par la masse indifférenciée de la forêt, dont seule l'odeur devient perceptible, intense et humide à la façon de l'humus originel d'où est née la vie... : "Parfois, il s'arrêtait sur les prés, (...) c'était pour cette heure qui le plongeait dans un temps magique avec le dernier chant des oiseaux, avec la forêt qui s'assombrissait progressivement et la dernière lumière du jour qui montait toujours plus haut ; des racines aux derniers sommets des arbres, avec le ciel devenant plus sombre et les arbres formant une unique masse sombre, avec l'odeur de la terre humide et de la forêt qui devenait toujours plus intense" (Rigoni Stern, 1998 : 59).

Au matin, la lumière donne naissance à un jour nouveau, réveillant un monde où "tout était neuf et pur" (Rigoni Stern, 2000 : 170). Pour ce grand amateur de culture classique, cette aube "nouvelle et ancienne" (Rigoni Stern, 1998 : 56) est bien "l'Aurore aux doigts de rose" chantée par Homère : "L'aube arriva et illumina de rose les rochers saupoudrés de la première neige, et tout devint aussi transparent qu'à l'intérieur d'un cristal." (Rigoni Stern, 1998 : 41).

L'auteur joue ainsi en permanence entre le registre de la description réaliste de la nature et de l'environnement, et des images poétiques ancrées dans un univers d'archétypes, reliés à diverses mythologies, en particulier à celle de la Grèce antique. Tout comme pour les plantes dans son *Arboreto salvatico*, ses récits consacrés aux animaux oscilleront en

permanence entre un réalisme à la limite du savant, donnant même les noms scientifiques des espèces, et des références personnelles ou culturelles. Ainsi, dans le texte dédié aux perdrix et à leur chant, il évoquera les archétypes de l'ascension et de la lumière de l'aube tout en mentionnant le poète grec Alcman : " Le poète de la nature et de la beauté féminine a certainement entendu par une belle aube de septembre le chant des *alectores graecae*, comme j'eus moi-même l'occasion de l'entendre, en tremblant, quand je guettais le retour de la lumière sur les montagnes qui regardent la plaine. On aurait dit que c'était elles, les bartavelles, qui appelaient le jour : elles montaient du fond de la vallée encore sombre, en grim pant sur les rochers et les moraines, et leur chant puissant, sonore et perçant, les précédait. Lorsqu'elles atteignirent le plateau des terres cultivées, le soleil arriva en même temps qu'elles pour illuminer la rosée sur l'herbe et les fils des toiles d'araignée" (Rigoni Stern, 1998 : 101).

Comparant les bois à des "cathédrales", Mario Rigoni Stern donne dans ses écrits la signification que tel arbre, telle plante, tel animal a dans la mythologie antique. Interrogé sur la façon de "protéger la sacralité de la forêt, en cette ère où la mythologie n'a plus prise sur les hommes", il répond "lorsque les nymphes, les dragons et les mythes auront disparu, il faudra se fier uniquement à notre intelligence. Comprendre combien le bois et la forêt sont importants pour nous, en termes matériels et spirituels (...) Mais serons-nous capables de remplacer cette sacralité par celle de la science, de l'intelligence et de l'écologie ?" (in Marcoaldi, 2013 : 224).

### **Le lieu idéal...**

Au-delà des descriptions précises de ses lieux de vie, des bois et des montagnes, Mario Rigoni Stern évoque parfois, au détour d'un récit, ce qui est pour lui le lieu idéal. En 1980, il décrit ainsi, dans un article publié dans *La Stampa*, la *Valle Soana*, un lieu où il fut envoyé en tant que soldat, juste avant l'invasion de la France. Lieu du souvenir, lieu idyllique qu'il présente comme "(...) le plus beau lieu de la terre (...) un endroit rêvé, irréel, où l'eau claire s'écoulait légère parmi les coussins de fleurs, avec les mélèzes qui reverdissaient sur les flancs de la vallée, avec les nuages vaporeux et fantastiques dans un ciel très haut, et le chant des oiseaux, et les yeux des jeunes-filles" (in Mercalli, 2018 : 138). Nous retrouvons dans cette description les qualités du lieu idéal dans la Grèce Antique, où les



sources, les ruisseaux, l'eau douce créent un tableau évoquant la vie des plantes, des insectes et des oiseaux, symboles de la jeunesse et de la vie... L'eau, limpide et courante, associée ici au chant des oiseaux et aux jeunes filles, est bien un archétype associé à la naissance, la fertilité, la fécondité, comme nous avons eu l'occasion de le montrer ailleurs (Scariati, Hochkofler, 2003), reprenant les travaux de Gaston Bachelard (1991) et d'André Motte (1971). Dans d'autres textes, il ajoute à ce lieu idéal ses éléments naturels préférés : les bois, la neige, les arbres (le mélèze en particulier), sans oublier les éléments nutritifs de la forêt : "Les sapins ne sont pas denses et ont des branches lissées le long du tronc par la neige de nombreux hivers. Ici et là, poussent quelques mélèzes tordus et quelques pins des montagnes ; le sous-bois est propre : sans buissons ni mauvaises herbes mais avec des tapis de busserole aux feuilles enrobées de cellophane et aux baies rouges et blanches avec un goût acidulé et agréable comme des petites pommes. Bleuets juteux dans les clairières. Dans les endroits les plus ombragés, poussent la mousse tendre et verte, et le lichen islandais argenté" (Rigoni Stern, 2000 : 20). Le tableau est complété parfois d'une symphonie de couleurs et de senteurs, donnant une certaine sensualité à ces jardins d'Eden, où l'auteur rêve de séjourner pour l'éternité : "L'humidité de la forêt, l'odeur de la terre riche en humus, les couleurs des feuilles des hêtres, du sorbier, du saule, de l'aulne sur le vert foncé des sapins et la splendeur flamboyante d'un cerisier sauvage (...). Aller ainsi pour toute la vie. Pour toujours" (Rigoni Stern, 1998 : 58).

Les lieux ainsi rêvés sont des Edens, où l'auteur retrouve un refuge idéal, une paix intérieure nécessaire pour soigner les traces laissées par les expériences de guerre qu'il a dû affronter.

Lors d'une interview avec Maria Grazia Rabiolo Spreafico (in Cavallarin, Scapin, 2018 : 229) il dira "j'avais l'habitude de parler d'abord avec mon ami Olmi, il disait : "Parfois, nous devons avoir la paix" : j'écris des livres, il fait des films et puis les gens les regardent, et puis les gens les lisent. Laissez-nous travailler". Le besoin de paix est manifeste dans les maisons de Mario Rigoni Stern, celle qu'il a imaginée et dessinée lorsqu'il était prisonnier, abri semi-enterré dans un bois, et celle qu'il s'est construite à proximité du bois. Dans sa maison d'Asiago, l'auteur a ainsi vécu une existence que Emira Gherib (2010 : 14) qualifie de "sereine et humble, éternel symbole de la paix de l'âme, de la paix tout court". C'est

dans cette quatrième maison qu'il s'est, selon ses propres termes, "imboscato"... expression signifiant "se cacher", "se terrer", en utilisant le mot "bosco" : bois, forêt.

Cette paix intérieure, Mario Rigoni Stern la trouve aussi dans les montagnes et les forêts, qui sont "une paix de l'âme " (Bachelard, 1994 : 71), et avec lesquelles il entretiendra un rapport intime et quotidien. *Il bosco*, le bois, ce mot qui scande en permanence les récits de l'auteur, évoque bien plus qu'un simple milieu naturel. Dans ses récits, il devient un lieu sacré, un espace existentiel<sup>7</sup> dans lequel Mario Rigoni Stern se réfugie et retrouve son "lieu propre" dans son histoire personnelle, ainsi que dans celle de l'univers. Pour Gaston Bachelard (1994 : 72), "la forêt est un avant-moi, un avant-nous. (...) Elle règne dans l'antécédent. Dans tel bois que je sais, mon grand-père s'est perdu. On me l'a conté, je ne l'ai pas oublié." La forêt de Mario Rigoni Stern est ce lieu où poussent les arbres centenaires, où est enfouie la mémoire de la guerre sous forme de munitions, d'ossements humains..., et où tant de souvenirs et de noms de personnes connues viennent enraciner une humanité et une vie sociale dans un environnement naturel. De cette forêt, il viendra retirer quotidiennement du bois pour se chauffer, du gibier pour se nourrir, des plantes pour se soigner. Il entretiendra avec elle un rapport à la fois utilitaire et symbolique. Sa maison et sa forêt seront en symbiose constante. Entre ces deux lieux, les allers et venues des animaux sauvages, venant se servir dans son verger ou son poulailleur, et lui-même allant quotidiennement vivre la vie de la forêt, observant, ressentant chaque signe, chaque trace laissée par les êtres vivants. La forêt fera partie de la vie de Mario Rigoni Stern, et dans ses récits, ce milieu est constamment un composé de nature et de culture, à l'image de cette scène du repas des bucherons dans une clairière, où les odeurs de la *polenta* se mêlent à celles de la résine des sapins : "ils se retirèrent dans l'ombre, dans le bois pour manger, et l'odeur de la polenta mélangée à celle du saucisson et de la résine des sapins imprégnait encore l'air" (Rigoni Stern, 1998 : 33). Les bucherons s'endorment ensuite, sur un lit de branches, accomplissant ainsi, dans ce bois-maison, devenu espace existentiel, les trois fonctions naturelles de l'homme : travailler, manger, dormir.

### **L'*Arboreto salvatico***

L'importance de l'arbre se manifeste dans l'*arboreto*, un terrain près de sa maison qu'il a planté d'arbres. Avec *Arboreto salvatico* Mario Rigoni Stern consacrera un recueil de récits à cet arboretum. Se définissant lui-même comme "botaniste amateur, un peu poète" (Rigoni Stern, 1996 : 86), il décrit avec précision les essences d'arbres se trouvant dans sa région. L'auteur raconte comment il a entrepris de planter le premier arbre dans le jardin qui borde sa maison nouvellement construite, sur un terrain qu'il a dû au préalable rendre cultivable, après l'avoir défriché et débarrassé des restes de la guerre, grenades, cartouches, ossements humains... L'opération de retour à la vie et à la paix d'un territoire est bien sûr une métaphore de la seconde partie de son existence, après son retour de la guerre. C'est en se promenant dans les bois avec son fils qu'il trouve le premier arbre à planter, et c'est en pensant à ses petits-neveux qu'il constitue, année après année, cet arboretum : "Si les hommes ont de la sagesse, et si nous avons des descendants, les petits-enfants de mes petits-enfants pourront dire : "ces pins, c'est notre arrière-grand-père qui les a plantés" (Rigoni Stern, 1996 : 23). Tout au long de l'ouvrage, l'arbre accompagne la vie de l'homme, souvenirs d'enfance, jalons de son histoire intime : "[Ces peupliers] avaient grandi avec nous, enfants de la Via Monte Ortigara, et comme à chaque saison, ils avaient suivi nos jeux. Surtout les longues soirées de juin quand les papillons blancs sortaient des chrysalides. Nous les chassions alors avec nos mouchoirs, les faisant tomber au sol pour ensuite les ramasser et les offrir aux jeunes-filles." (Rigoni Stern, 1996 : 81).

Le lien étroit entre nature et culture se réalise à travers l'utilisation des éléments de l'environnement, sorte de pont entre l'individu, sa vie sociale, culturelle et artistique, ses paysages... Ainsi, le hêtre est coupé dans le bois autour de la maison, puis déposé pendant une année contre un mur exposé au soleil afin de sécher. L'hiver, il est porté à l'intérieur de la maison avant l'aube pour y être brûlé, et par sa fumée, il retourne au bois, après avoir "offert" à l'homme sa lumière, sa tiédeur, son odeur, un moment de forte valeur existentielle : "Maintenant, le hêtre brûle avec une flamme claire à l'intérieur du poêle, me donnant une chaleur saine et bienfaisante ; de sorte qu'en levant la tête de la table et en voyant l'hiver sur les montagnes et dans les bois, il est encore plus agréable de reprendre la lecture ou une

feuille de papier blanc pour écrire à un ami" (Rigoni Stern, 1996 : 29). La forêt, l'arbre et le bois constituent une suite symbolique de valeurs que Mario Rigoni Stern exprimera jusqu'à la fin de sa vie : "Je suis revenu vivant d'une guerre. J'ai eu une bonne épouse et de bons enfants. J'ai écrit des livres. J'ai coupé du bois. Cela me suffit, maintenant je peux mourir en paix" (in Rumiz, 2008).

### **L'identification homme-nature**

L'analogie de l'homme à l'arbre est une image récurrente chez Mario Rigoni Stern : "Le bouleau est comparé à une femme : élégant, apparemment fragile mais résistant aux tempêtes et aux changements brusques de température. Le mélèze est comme lui, solide et résistant aux intempéries, peu exigeant, avec des racines profondes qui retiennent la terre" (Mendicino, 2018). Le mélèze est un arbre fétiche pour l'auteur ; c'est d'ailleurs la première essence décrite dans *Arboreto salvatico*, "un arbre cosmique, le long duquel descendent le soleil et la lune" (Rigoni Stern, 1996 : 3). De la même façon, les récits comportent des scènes anthropomorphiques du règne animal. Les abeilles sont comparées à des paysans fatigués : "Le soir, des centaines d'abeilles fatiguées et échaudées se reposaient en prenant un peu d'air frais sur le seuil de la ruche, tout comme les paysans qui au moment de la récolte ou de la fenaison se reposent dans la cour de leur ferme" (Rigoni Stern, 1998 : 131) ; le pic vert est semblable à un ouvrier dérangé dans son travail : "À un moment donné, comme un artisan gêné d'avoir été trop observé dans son travail, il se fatigua de ma présence, s'envola sur un sapin et resta immobile sur une branche" (Rigoni Stern, 1998 : 70). Mais plus souvent encore, il inverse la comparaison, en identifiant l'homme à un chevreuil, un taureau ou un ours... : "Un matin d'été, alors qu'il travaillait comme d'habitude avec sa pioche pour déplacer et choisir des troncs, en bougeant avec la grâce d'un chevreuil et la force d'un taureau..." (Rigoni Stern, 2008 : 318), ou encore : "[le vieil homme] au visage enfantin nous salua de la main et nous fit un clin d'œil de ses yeux vifs, puis retourna à l'intérieur pour commencer sa léthargie" (Rigoni Stern, 2000 : 173). Parfois, c'est le regard de l'homme qui adopte celui de l'animal, comme dans le passage du lièvre blessé cité précédemment, ou encore dans cette admirable envolée de l'auteur sur les oiseaux : "Les oiseaux migrants passaient contre le bleu du ciel : des pinsons des montagnes, des tarins, des gros-becs, des grives. Ils venaient

du nord-est et allaient à l'ouest. Je pensais à leurs longues routes aériennes, aux pays qu'ils avaient survolés, que j'avais vus en partie et que je revoyais maintenant à travers leur vol" (Rigoni Stern, 2000 : 19).



Fig. 3 : Mario Rigoni Stern avec son chien Cimbro. L'auteur envoya cette image le 10 oct. 1973 à Claudio Menapace avec le texte : "Tu vois Claudio, moi je suis celui avec le chapeau".  
(Source : Mendicino, 2016 : 221).

Ces anthropomorphismes sont en réalité l'expression d'une symbiose idéale entre l'auteur et la faune qui peuple ses bois et ses montagnes, autour de sa maison. Cette relation d'entente mutuelle est exprimée dès ses premiers récits, à l'image de cette scène dans *Temporale di primavera*, où une biche menacée par un violent orage met au monde son faon près des bûcherons pour chercher leur aide... Une scène idyllique aux accents de conte pour enfants. Michele Buzzzi parlera même de "fable" (1985 : 111), pour évoquer cette harmonie édénique entre animaux et hommes (Rigoni Stern, 1998 : 35). Entre eux, les animaux entretiennent également des relations affectives aux accents humains : après avoir protégé du froid un

oisillon en le tenant entre ses pattes, "Cimbri, un chien de chasse sauvage et passionné comme aucun autre, bougea à peine la queue comme pour s'excuser de cette faiblesse sentimentale" (Rigoni Stern, 1998 : 73). Ces récits révèlent, au-delà du conte, une vision de la nature comme source intarissable de beauté et d'harmonie, avec laquelle l'homme peut vivre en étroite symbiose (Gherib, 2010 : 23), autorisant l'homme, tout comme les plantes et les autres espèces animales, à s'utiliser mutuellement, à se servir des éléments que cette nature leur offre. Dans cette vision, les animaux deviennent "les symboles d'un monde alpin qu'il faut respecter, car il est toujours en mesure de garantir une existence paisible et harmonieuse, en contact avec la racine (morale et naturelle) de l'humain, qui à son tour fait partie de cet univers plus grand de l'Être." (Di Benedetto, 2017 : 201). Un rapport de dépendance respectueux, harmonieux et symétrique se développerait ainsi entre tous les êtres vivants de cette terre partagée, ou pour le dire avec les mots de Cristiano Bedin (2019 : 187) "une relation paritaire entre les êtres humains, les animaux, les insectes et les plantes, où chaque élément contribue au bien-être de l'ensemble du macrocosme et du microcosme, dans lequel il est inséré."

***La natura va adoperata ! (Il faut utiliser la nature !)***

L'écrivain Mauro Corona relatait lors d'un entretien à la RAI (*Carta bianca*, février 2020) les propos de Mario Rigoni Stern sur sa vision de nos rapports à la nature. Pour lui, la nature doit être utilisée par l'homme, ou plus exactement ouvragée. Le terme *adoperata* contenant le mot œuvre (*opera*). La nature permet à l'homme de réaliser son œuvre... au menuisier de fabriquer un meuble en travaillant le bois, au cuisinier de réaliser un plat de qualité avec les produits de son terroir, et il en va de même pour tout objet de la vie quotidienne, dans la mesure où il serait fabriqué de façon artisanale et au moyen de produits naturels. Cet usage de la nature, respectueux, voire même... amoureux, demande de la connaissance, du savoir-faire, de l'art, de l'humilité. C'est cette "utilisation" de la nature qui donne à l'écologie, selon la vision de Mario Rigoni Stern, un caractère bien particulier. Pour l'auteur, "la nature n'est pas simplement observée et appréciée, mais vécue. Cela va plus loin, jusqu'à une relation fusionnelle avec la nature" (Scascighini, 2001 : 193). Le rapport esthétique et poétique dont nous avons longuement parlé auparavant, s'accompagne systématiquement d'une connaissance très pragmatique de chaque élément

de cette nature, et surtout d'une utilisation de ces éléments : arbres, plantes, sol, animaux. Une connaissance précise exprimée par l'auteur dans son style d'écriture, comme l'a bien relevé Lorenzo Scascighini (2001 : 107) : "Les oiseaux ne sont jamais seulement des oiseaux, mais par exemple des bouvreuils ou des bécasses ; ils ne volent pas sur les arbres, mais souvent sur les sapins ou les pins des montagnes." Cette précision terminologique va jusqu'à préciser la nature du bois brulant dans la cheminée, qui permet également de créer un lien terminologique entre le foyer à l'intérieur de la maison et la forêt, la montagne. L'utilisation des éléments de l'environnement se fait par le travail, un travail artisanal qui confronte l'homme aux matières, aux lois, aux rythmes de la nature. Le travail du bois, de la pierre, l'agriculture, la chasse, autant d'activités qui nous mettent en relation harmonieuse avec la nature, pour autant que l'on ne prélève que les "intérêts" que nous donne la nature, sans en "épuiser le capital".

Cette vision s'éloigne aussi d'une conception purement protectrice, qui voudrait faire de la nature un objet de sauvegarde, un musée, un sanctuaire, un simple élément esthétique que l'on contemplerait comme dans une vitrine ! Comme le souligne Paolo Lanaro (in Cavallarini, Scapin, 2018 : 211), "Chez Mario Rigoni Stern la nature n'est jamais paysage, mais un *habitat* : un lieu où on vit en somme." Nous sommes donc loin d'une "belle nature", faite pour le plaisir des yeux avant tout. Elle n'est pas ce lieu où les citadins viendraient "se ressourcer", comme dans une réserve, un parc, une aire de loisirs. Sa vision de la qualité d'un lieu englobe d'autres critères que celui de la beauté, et parmi ces critères, la capacité d'offrir à l'homme comme aux autres espèces animales et végétales de quoi vivre. On comprend alors ces positions pouvant sembler parfois étonnantes, notamment celle relative aux décharges et aux carrières : "Les décharges et les carrières sont des taches rouges dans le vert des bois, comme des plaies sur les flancs des montagnes. Pour certains, ces entailles sont gênantes ! Mais n'est-ce pas préférable au chômage ou à une émigration au-delà des Alpes ? Les municipalités, qui n'ont certainement pas de gros budgets, collectent ainsi des dizaines de millions de liras en concessions. Et un jour le temps recouvrira le tout, comme ce fut le cas durant les époques géologiques" (Rigoni Stern, 1998 : 159)<sup>8</sup>. Mario Rigoni Stern aime à ce propos citer une légende des Dolomites : "Il y avait les gnomes qui creusaient pour extraire des

diamants, en chantant une chanson : "Sept fois la forêt, sept fois la prairie, et tout redeviendra comme avant." Les hommes labourent, cultivent, ils créent des prés, ils sèment, ils cueillent, ils abandonnent leurs champs, qui redeviennent forêt, sept fois de suite. Et tout redeviendra comme avant" (Rigoni Stern, Siddell, 1998 : 243). Une légende cyclique qui place l'action de l'homme dans le temps long de l'histoire...

Ce rapport d'usage de la nature va de pair avec la vision de la société villageoise décrite par Mario Rigoni Stern dans ses récits. Une société et un mode de vie que d'aucuns ont même qualifié d'"archaïque, celui de l'ancienne civilisation alpine dans laquelle plane un esprit de liberté peut-être non encore complètement enseveli et étouffé" (Buzzi, 1985 : 114). Le rapport entre hommes et animaux traduit bien cette symbiose utilitaire propre aux sociétés traditionnelles. Si la forêt constitue une réserve alimentaire certaine (champignons, baies, plantes, gibier), un élevage et une agriculture encore respectueux des équilibres représentent une ressource de nourriture, qu'hommes et animaux doivent parfois se disputer. Dans le récit *Le coturnici (Les perdrix)*, (Rigoni Stern, 1998 : 104) "au moment des semailles de printemps, les perdrix bartavelles s'élevaient en cris stridents du fond de la vallée pour remplir leur gosier, faisant des dégâts importants à une agriculture cruellement pauvre mais essentielle". Les habitants du village demandèrent alors la bénédiction et la protection de leurs champs au curé, mais celui-ci, "montagnard de naissance et descendant de braconniers", voyant que ses bénédictions étaient inutiles, trouva une autre ruse. Il réussit à les capturer grâce à du blé imbibé d'alcool, et s'en fit plusieurs repas : "il les engraisa, et lors des grandes fêtes, deux à la fois, il les a rôties avec du saindoux et de la sauge." Dans un autre récit, *Il lepre* (Rigoni Stern, 1998), ce sont trois écureuils qui viennent manger les pêches sur les arbres fruitiers du jardin. Mais l'accord trouvé ici avec l'animal est plus conciliant : "je décidai de leur laisser sur le tas de bois quelques morceaux de pain sec et de noyaux de pomme. Depuis lors ils ont accepté notre proximité, à tel point que lorsqu'ils me voient sortir le matin pour mon travail, ils ne font pas attention à mon apparente indifférence." Un peu plus loin, l'auteur dit de ces mêmes écureuils, "ils construiront leur maison en ramassant la laine le long du chemin emprunté par les moutons". Les animaux s'utilisent entre eux... comme l'homme utilise tout naturellement leurs produits.



### La chasse

Il est impossible de parler de Mario Rigoni Stern sans évoquer l'occupation qui a pris une place si importante dans sa vie et dans son œuvre : la chasse ! Si cette pratique n'a pas soulevé d'étonnements au moment de ses premiers écrits sur le sujet, notamment à la parution de *Il bosco degli urogalli*, Mario Rigoni Stern a dû s'en expliquer plus tard, à plusieurs reprises, avec la diffusion auprès du grand public de préoccupations liées à l'"éthique animale" (Jeangène Vilmer, 2011). La conversation avec l'écrivain Ennio Flaiano, décrite dans *L'alodola e il cannone* (in Mendicino, 2013 :169-177) permet de comprendre comment cet homme pouvait tuer des animaux tout en entretenant avec eux des relations aussi proches et respectueuses. À vrai dire, la simple lecture de ses textes suffit : Mario Rigoni Stern explique dans tous ses récits de chasse la profondeur de cette activité lorsqu'elle est pratiquée de façon éthique, tout en condamnant clairement ce qu'il appellera la "chasse hobby", menée par des citadins qui ne connaissent pas les animaux et ne respectent pas les règles de l'équilibre naturel : "La voiture était garée tout près, sur l'ancienne route militaire, et dès qu'ils l'eurent quittée, ils tombèrent par hasard sur la couvée [du Grand tétras]. Ils entreprirent alors une vraie fusillade, comme s'ils étaient en guerre. Ils levèrent et abattirent ces pauvres coqs en tirant à tout va et en hurlant comme s'ils étaient à une foire et non à une partie de chasse. Bref, après deux heures, ils avaient réussi à les détruire, et lui, il les regardait assis sur un rocher avec le fusil sur les genoux. Il rougissait pour eux et avait honte pour le destin de ces coqs" (Rigoni Stern, 2000 : 32). Il militera plus tard pour que des règles strictes soient imposées dans cette pratique : examens de connaissances de la faune pour la délivrance du permis de chasse, fermeture des routes d'accès à la montagne au-delà des accès aux maisons, protection des espèces menacées...

Pour Mario Rigoni Stern, la chasse a représenté à son retour de la guerre, un apport de protéines nécessaire alors qu'il vivait essentiellement de la culture de son jardin potager, mais plus fondamentalement, elle était l'occasion de s'intégrer à nouveau, de façon sensible, à son lieu natal, le village et ses habitants, à ces bois et leur faune, qui formaient son espace vécu : "Je vous parle aussi d'histoires de chasse, de chiens et d'animaux qui peuplent la forêt. Mais pas de la chasse en elle-même comme elle est mal comprise aujourd'hui. Mais comme un réel contact avec les animaux

et la nature, cheminant dans la solitude et la réflexion pure à travers les sentiers de la montagne où chaque signe, chaque rencontre, chaque bruit a une signification précise avec la vie." (in Buzzi, 1985 : 46). Comme le dit Richard Galliano-Valdiserra (2017 :108), "pour notre écrivain-chasseur, la chasse devient une extension de la sacralité de la nature : loin d'être destructrice et violemment prédatrice, elle est régulatrice des équilibres naturels et soucieuse de l'harmonie du monde. Elle consiste à reculer les limites du chaos, pour inviter à une communion solennelle de l'homme et de l'animal. À la différence de la tradition aristocratique médiévale en Occident, où la chasse est un sport et un jeu d'adresse pour l'élite seigneuriale, dans la tradition rigonienne on peut affirmer que la chasse demeure un acte religieux ritualisé, d'une grande portée écologique, vécue en solitaire ou à deux (avec son fils), qui vise à ne pas semer le chaos dans une nature respectée."

Cet aspect "sacré" prend même parfois des teintes animistes, comme dans *La vigilia della caccia* (La veille de la chasse), un des premiers récits où Mario Rigoni Stern évoque cette pratique. Ce très beau texte place l'homme et l'animal dans une relation existentielle, reprise plus tard tout au long de ses récits ultérieurs. Il situe également cette relation au sein d'une nature empreinte de magie, mais bien réelle, celle qui sera son cadre de vie pour le reste de son existence. "Les bois, les vallées, les montagnes, les maisons, les hommes et la nature sont comme enveloppés dans un air mystérieux et insolite. Il se passera certainement quelque chose de nouveau demain : de nombreux oiseaux verront leur vol interrompu, de nombreux quadrupèdes stopperont leur course. Ce sera la mort de nombreuses créatures ; ce sera la fin des chants, des danses, de la faim, du gel. Un coup de feu : une aile qui s'étire, une jambe qui se replie ; et puis le néant. Non, pas le néant. De l'autre côté, il y aura un homme qui recueillera non seulement le gibier, mais aussi tout ce que l'animal était de son vivant : la liberté, le soleil, les espaces, les tempêtes. Cela sera utile à l'homme plus tard, inconsciemment, quand il reprendra son travail quotidien et plus encore, quand il sera vieux et que ce sera à lui d'attendre la mort" (Rigoni Stern, 2000 : 10). L'auteur reprend de façon encore plus explicite ce rapport à l'animal et à la mort dans l'un des récits suivants du recueil, après être parvenu à tuer un Grand Tétrás, "le grand-père de tous les bois et de toutes les montagnes". "Il nous a semblé que quelque chose de nous était aussi mort. Je me sentais timide devant la fatalité de cette

mort que j'avais donnée, et me penchant sur lui, je lui caressai le cou et le remerciai" (Rigoni Stern, 2000 : 21). Le Grand Tétrás (*urogallo*), cet oiseau choisi par Mario Rigoni Stern avec Italo Calvino pour le titre de ce premier recueil de récits (*Il bosco degli urogalli*), représente pour l'auteur et les habitants de l'Altipiano à la fois une proie de choix, qui appelle le respect de tout chasseur, et un animal mythique : "Un soir, on en vint à parler d'un Tétrás-Lyre vivant seul sur un rocher, et de comment il fut tué avec un fusil à chargement par l'avant. Seuls les anciens se souvenaient de lui, et il était entré dans la légende, comme les vieilles histoires des Trolls, du dieu Odin, de sa fille Scifa et de la sorcière qui était assez vieille pour avoir vu la vallée remplie trois fois par les glaciers" (Rigoni Stern, 2000 : 26).

La chasse n'est pas uniquement importante pour l'auteur comme activité individuelle, elle est présentée comme un rituel séculaire faisant partie de la vie ordinaire et sociale de la famille et du village. Il s'agit d'une pratique qui unit une communauté en créant un lien direct entre cette communauté et son environnement, les bois, la montagne. Cette pratique remplit aussi les moments passés collectivement, soit à l'intérieur des demeures, soit dans les lieux de forte socialité comme les cafés, les places... : "Après le déjeuner, le grand-père, l'oncle, son père et l'homme aux hiboux ont prisé du tabac, allumé la pipe et commencé à parler d'appels, de chiens, de migrations de printemps, de mues des oiseaux et de dates et rituels fixés depuis des siècles" (Rigoni Stern, 1998 : 39).

Enfin, la chasse est aussi une façon de retrouver ses propres racines ancestrales et biologiques, de se resituer dans un temps oublié : "Ses amis chasseurs montagnards lui parlaient des chevreuils, des chamois, des chiens, des Tétrás, des perdrix blanches et des lièvres. Et il sentait son sang fondre en lui, et lui-même redevenir un autre homme, qu'il avait été, peut-être, il y a des milliers d'années" (Rigoni Stern, 1998 : 56). Pour Mario Rigoni Stern, la chasse n'est donc nullement en contradiction avec le respect de la faune et de la nature. Au contraire, en connaissant bien les équilibres naturels, l'homme peut de façon très naturelle "prélever de la nature une part des intérêts qu'elle produit, tout en laissant le capital. Mais cela ne s'applique pas seulement à la chasse, cela s'applique à la pêche, à l'exploitation de la forêt, de l'eau, de l'air et du sol. L'important aujourd'hui, vu que nous sommes des milliards d'êtres humains sur terre, c'est de ne pas épuiser la nature. Cela est aussi important que de ne pas faire de

guerre, car nous sommes en train d'attaquer lentement le capital de la nature" (Rigoni Stern, Siddell, 1998 : 238).

### **Travail et nature**

Cette symbiose homme-nature se réalise aussi au niveau du travail. Dans les récits de Mario Rigoni Stern, le travail humain est associé à la vie de façon naturelle pour le travail artisanal du bûcheron, du menuisier, de l'agriculteur, ainsi que pour le travail en usine, lorsque celui-ci n'est pas répétitif. La machine prend alors un aspect vivant : "Quand il n'y a pas de hâte à produire (...) on se concentre mieux et on arrive à écouter sa machine fonctionner comme un médecin pourrait écouter un cœur. (...) Il a mis le contact et la fraiseuse s'est mise en mouvement. Elle glissait, si douce et régulière qu'elle ne semblait plus une machine, mais un être vivant" (Rigoni Stern, 1998 : 55). À l'inverse, le travail vivant des abeilles dans la ruche peut prendre des allures mécaniques : "Si on approchait son oreille, on percevait, venant de l'intérieur [de la ruche] un bourdonnement continu et intense qui donnait l'impression d'un important travail de rangement des produits collectés pendant la longue journée ensoleillée (...). Tout semblait régulier et rythmé, comme régi par une mécanique parfaite, mais avec une âme vivante et très sensible à l'harmonie de l'ensemble" (Rigoni Stern, 1998 : 132).

Le travail de l'homme est ainsi apparenté à celui des animaux, devenant un travail commun, bien exprimé dans le récit *Stagione di vita in compagnia delle api* (Rigoni Stern, 1998), notamment lorsque l'apiculteur, en voyant ses abeilles mises en difficulté par le mauvais temps, décide de les alimenter : "Un matin, pour les sauver de la faim, je décidai, même si les conditions n'étaient pas idéales, de placer dans chaque ruche deux rayons de miel que j'avais préservés de la centrifugeuse l'année dernière" (Rigoni Stern, 1998 : 140). L'auteur décrit de façon précise le travail technique accompli, avant de conclure : "après cette opération je devins plus calme (...), bref, avec de la bonne volonté et face à une saison peu clémente, les abeilles ont fait leur travail, et moi j'ai essayé de faire le mien."

Les abeilles sont par ailleurs au cœur d'une recherche récente menée par Christiano Bedin (2019), mettant les récits de Mario Rigoni Stern en lien avec l'œuvre de Virgile. D'autres auteurs, comme Enzo Siciliano (*Corriere della Sera*, 11.1.1981), Luca Mercalli *Filosofia delle nuvole* ou

Paolo Rumiz (in Cavallarin, Scapin, 2018 : 211) n'ont pas manqué de voir cette relation aux textes de l'Antiquité : Hésiode (*Les travaux et les jours*), Virgile (*Les Géorgiques*). Il est vrai qu'on retrouve dans ces œuvres ce même rapport de l'homme à la nature et aux animaux, rythmé, comme chez notre auteur, par le cycle des saisons et des jours. Mais les récits de Mario Rigoni Stern sont, selon nous, bien plus que des "de petits traités sur des aspects divers de la vie en montagne et sur la nature" (Buzzi, 1985 : 84). Ainsi, cette prétendue ressemblance avec ces textes de l'Antiquité ne nous semble pas si évidente, car l'œuvre de Mario Rigoni Stern contient une composante sociale, environnementale, voire philosophique particulière, que l'on ne retrouve pas dans ces textes anciens, et qui lie ses écrits à la réalité historique, culturelle et sociale de l'Italie de l'après-guerre. Composante que l'on peut également lire sur le plan géographique.

En effet, pour Mario Rigoni Stern, la nature, par ses éléments et par le travail artisanal, constitue un lien entre différentes parties du territoire, entre lieux parfois éloignés, qui se rappellent les uns aux autres par la présence de tel matériau, de tel ouvrage d'art... Dans la très belle série de récits consacrés aux *Travaux de montagne* (Rigoni Stern M., 1998), les ouvriers rentrent chez eux après une journée de travail dans une carrière, et "la pensée va aussi aux palais de marbre, aux cathédrales, aux monuments qui dans le monde, depuis des siècles, sont aussi le fruit presque ignoré de leur travail." La pierre, le marbre, le bois d'un lieu, d'une forêt, d'une montagne, vont servir à un maître d'œuvre parfois très éloigné pour créer ou pour modifier un nouveau lieu, dans une ville, le long d'une route, après leur avoir appliqué son art. À petite échelle également, l'utilisation des matériaux de la nature est importante pour à un niveau culturel, créant ainsi un lien entre le travail pratique de l'artisan et celui abstrait de l'intellectuel, de l'artiste. Les charbonniers et les bucherons peuvent ainsi participer au "progrès de l'humanité, en chauffant par exemple la chambre d'un génie avec le produit de leur travail. (Et je me souviens de comment Leopardi, dans une lettre dramatique du 8 septembre 1827, réclamait un peu de feu pour l'hiver qui approchait !)" (Rigoni Stern, 1998 : 163).

La modification du territoire par le travail est également nécessaire dans le contexte forestier. En effet, étant donné que nous ne sommes plus au stade de naturalité originelle et que la forêt n'est plus, presque nulle part

dans les Alpes, une forêt primaire, nous nous devons de soigner, de "jardiner" nos forêts afin d'éviter leur "ensauvagement"<sup>9</sup>, et la prolifération des plantes invasives : "Les bois occupent un tiers de l'Italie. Seulement, ils ne sont pas soignés correctement. Ici, nous les soignons parce que nous avons la tradition de la forêt, mais dans le centre de l'Italie ou dans certains endroits des Alpes, en particulier les Alpes occidentales, on ne se soucie pas des bois. Et alors ils poussent de manière sauvage et désordonnée. Le bois, au contraire, doit être entretenu plus qu'un vignoble. La forêt a besoin d'être cultivée, mais la culture de la forêt ne se fait pas sur une récolte saisonnière, ni annuelle, mais sur une récolte séculaire (...). On intervient en élaguant, en supprimant les plantes invasives (...). Maintenant la nature devient sauvage, au point que certains endroits sont devenus inaccessibles. Par exemple, certaines vallées, certains flancs de montagnes sont devenus si sauvages que même les bêtes sauvages ne les habitent pas. Ces lieux sont habités par des monstres médiévaux." (in Milani, 2008 : 105-107). L'allusion aux monstres moyenâgeux n'est pas anodine, elle montre une représentation de la forêt et la nature, pour Mario Rigoni Stern, opposée à celle de l'époque médiévale. Cette représentation nous montre d'ailleurs combien l'auteur se situe dans une vision humaniste de la nature, ou comme l'a défini Milani (2008 : 107), d'un "humanisme juste".

### **Une écologie humaniste**

L'écologie proposée par Mario Rigoni Stern, contrairement à celle des "écologistes de salon", comme il les surnomme, est une écologie qui part d'une connaissance et d'une pratique quotidienne des éléments et des équilibres naturels. C'est aussi une écologie qui place l'homme au cœur de cet équilibre, en lui donnant la responsabilité de ne pas le perturber, mais en lui accordant aussi la possibilité d'utiliser et de jouir pleinement de ce que lui offre la nature, pour l'alimentation, la construction, l'habillement, les soins, et tout autre besoin quotidien. Cette vie en symbiose avec les éléments naturels, en particulier avec les autres espèces animales, est évidemment à l'opposé d'une conception antispéciste pour laquelle toute "exploitation" par l'homme d'une autre espèce animale est prohibée. Mario Rigoni Stern serait sans doute accusé par les tenants de l'"éthique animale" d'utiliser les "discours-alibis classiques", alibi "historique", "diététique", "écologique", "sportif", "naturaliste", "de la tradition", "économique" et "éducatif" (Jeangène Vilmer, 2011). Nous ne partageons évidemment pas

ce point de vue, car loin d'être des "alibis", il s'agit d'argumentations plaidant en faveur d'un rapport éthique et moral à la nature en général, plaçant l'être humain parmi les autres espèces animales et vivant en symbiose avec elles. Nous pourrions ainsi définir l'écologie proposée par Mario Rigoni Stern comme une écologie "humaniste", cet adjectif étant d'ailleurs souvent attribué à l'auteur, notamment par Philippe Claudel (2018). Mario Rigoni Stern lui-même définit l'écologie comme "la plus complexe des sciences humaines" (Rigoni Stern, 2018 : 16), et non pas des sciences naturelles ou exactes. Mais de façon très pragmatique, il s'en tient, tout au long de ses récits, à ses observations, ses réflexions, refusant de les situer sur un plan théorique : "mais là, le discours devient plus philosophique et je ne suis pas en mesure de le faire" (Rigoni Stern, 1998 : 132).

Nous voudrions laisser le mot de la fin à Mario Rigoni Stern, en espérant avoir incité le lecteur à s'intéresser à son œuvre : "Il y a tant de choses aujourd'hui, trop, qui, à cause de ce progrès technologique rapide, sont abandonnées ou oubliées ; bref, si d'un côté nous nous enrichissons, de l'autre nous nous appauvrissons, abandonnant au bord du chemin de la vie des souvenirs, des mots, des objets que nous aimerions retrouver et conserver un jour. Mais il sera trop tard (...). Si nous sommes rassasiés de biens matériels, nous restons pauvres en poésie et en fantaisie. Heureusement pour nous, il y a encore des personnes qui ont de l'amour et de l'attention pour les choses du passé et avec un travail patient cherchent, recueillent, étudient, écrivent et documentent, pour les faire renaître de l'oubli." (in Cavallarin, Scapin, 2018 : 56).

### **Bibliographie**

Bachelard G., 1991, *L'eau et les rêves*, Paris, Corti.

Bachelard G., 1994, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF.

Bedin C., 2019, "Le operosi api di Mario Rigoni Stern tra reminiscenze virgiliane e immagini di uno stile di vita alternativo", *Filološki Pregled*, 46/1, pp. 185-198.

Buzzi M., 1985, *Invito alla lettura di Mario Rigoni Stern*, Milano, Mursia.

Cavallarin A.-M., Scapin A., 2018, *Mario Rigoni Stern. Un uomo, tante storie, nessun confine*, Scarmagno, Priuli & Verlucca.

Chapouthier G. (et al. dir.), 2011, *La question animale, entre science, littérature et philosophie*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

Claudiel P., 2018, *Le lieu essentiel, entretiens avec Fabrice Lardreau*, Paris, Arthaud.

Di Benedetto S., 2017, "'Lui sapeva come trattare gli animali'. Gli animali nella narrativa di Mario Rigoni Stern", *Rivista di studi italiani*, Vol. 35, No 3, pp. 179-202.

Di Benedetto S., 2016, "Guerra vs comunità : la 'trilogia del'Altipiano' di Mario Rigoni Stern", *Acme*, No 1, pp. 139-156.

Durand G., 1969, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.

Engélibert J.-P., 2011, "La guerre et la pitié. Hommes et bêtes dans quelques œuvres de Mario Rigoni Stern", In : Chapouthier G. (et al. dir.), 2011, *La Question animale, entre science, littérature et philosophie*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 184-193.

Galliano-Valdiserra R., 2017, "Un homme en hiver : la froide saison de Mario Rigoni Stern", *Communications (Seuil)*, Vol. 2, No 101, pp. 105-118).

Gherib E., 2010, *Espace intime, espace commun : Mario Rigoni Stern écrivain entre guerre et paix*, Paris, Publibook.

Hochkofler G., 2001, *Le geografia di Primo Levi*, Mémoire, Faculté des Lettres, Université de Genève.

Hochkofler G., 2009, "Il bosco di Mario", *Gea : paesaggi, territori, geografia*, No 25, pp. 20-26.

Jeangène Vilmer J.-B., 2011, "Les principaux courants en éthique animale", In : Chapouthier G. (et al. dir.), *La question animale, entre science, littérature et philosophie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 79-92.

Kezich G., 2018, "Mario Rigoni Stern e l'antropologia delle Alpi", In : Cavallarin A.-M., Scapin A., *Mario Rigoni Stern. Un uomo, tante storie, nessun confine*, Scarmagno, Priuli & Verlucca, pp. 103-113.

Lévy B., 1987, *Géographie humaniste et littérature : l'espace existentiel dans la vie et l'œuvre de Hermann Hesse (1877-1962)*, Thèse de doctorat, Fac. des Sciences Économiques et Sociales, Université de Genève. En ligne : <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:26880> (Genève, Le Concept moderne, 1989).

Marcoaldi F., 2013, "Nel cuore del bosco con il vecchio Sergente", In : Mendicino G., *Mario Rigoni Stern : il coraggio di dire no*, Torino, Einaudi, pp. 219-225.



- Mendicino G., 2013, *Mario Rigoni Stern : il coraggio di dire no*, Torino, Einaudi. Trad. franç. : *Le courage de dire non : conversations et entretiens, 1963-2007*, Paris, Les Belles lettres, 2018.
- Mendicino G., 2016, *Mario Rigoni Stern, vita, guerre, libri*, Ivrea, Priuli & Verlucca.
- Mendicino G., 2018, "Il senso della natura", *Montagne 360*, juin, pp. 42-47.
- Mercalli L., 2018, "La coscienza ambientale nell'opera di Mario Rigoni Stern", in Cavallarin A.-M., Scapin A., *Mario Rigoni Stern. Un uomo, tante storie, nessun confine*, Scarmagno, Priuli & Verlucca, pp. 137-152.
- Milani G., 2008, *Storia di Mario. Mario Rigoni Stern e il suo mondo, Conversazione a cura di Giulio Milani*, Massa, Transeuropa.
- Motte A., 1971, *Prairies et jardins de la Grèce Antique. De la religion à la philosophie*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique.
- Rigoni Stern M., 1986, "Turisti nel bosco, peggio dei cacciatori", *La Stampa*, 2.10.1986.
- Rigoni Stern M., 1995, *Amore di confine*, Torino, Einaudi (1<sup>ère</sup> éd. 1986). Trad. franç. : *Le vin de la vie*, Lyon, La Fosse aux ours, 2002.
- Rigoni Stern M., 1996, *Arboreto salvatico*, Torino, Einaudi (1<sup>ère</sup> éd. 1991). Trad. franç. : *Arbres en liberté*, Lyon, La Fosse aux ours, 2000.
- Rigoni Stern M., 1998, *Uomini, boschi e api*, Torino, Einaudi (1<sup>ère</sup> éd. 1980). Trad. franç. : *Hommes, bois et abeilles*, Lyon, La Fosse aux ours, 2001.
- Rigoni Stern M., 1998a, "Lectio magistralis, 11.5.1998, in occasione del conferimento della laurea honoris causa in Scienze forestali ed ambientali da parte dell'Università di Padova", In : Rigoni Stern M., 2008, *Le vite dell'Altipiano*, Torino, Einaudi.
- Rigoni Stern M., 2000, *Il bosco degli urogalli*, Torino, Einaudi (1<sup>ère</sup> éd. 1962). Trad. franç. : *La chasse aux coqs de bruyère*, Paris, Denoël, 1964.
- Rigoni Stern M., 2002, *L'ultima partita a carte*, Torino, Einaudi. Trad. franç. : *La dernière partie de cartes*, Lyon, La Fosse aux ours, 2003.
- Rigoni Stern M., 2008, *Le vite dell'Altipiano*, Torino, Einaudi.
- Rigoni Stern M., 2010, *Storia di Tönle*, in : Rigoni Stern M., *Trilogia dell'Altipiano*, Torino, Einaudi, p. 3-91 (1<sup>éd.</sup> 1978). Trad. franç. : *Histoire de Tönle*, Lagrasse, Verdier, 1988.
- Rigoni Stern M., 2018, "La natura nei miei libri", in : Cavallarin A.-M., Scapin A., *Mario Rigoni Stern. Un uomo, tante storie, nessun confine*, Scarmagno, Priuli & Verlucca, pp. 15-26.

- Rigoni Stern M., Costa R., 2004, *L'altipiano delle meraviglie*, Fagagna, Magnus.
- Rigoni Stern M., Siddell F., 1998, "'Sette volte bosco, sette volte prato' : an interview with Mario Rigoni Stern", *MLN*, Vol. 113, No 1, Italian issue, Jan., pp. 231-243.
- Rumiz P., 2008, "Mario Rigoni Stern, quella fede incorrotta nella natura", *La Repubblica*, 18.6.2008.
- Sansot P., 1973, *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck.
- Scariati R., Hochkofler G., 2003, *De la douceur de l'eau dans le monde antique*, texte de la conférence présentée au Festival International de Géographie, Saint-Dié-des-Vosges, octobre 2003. En ligne : <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:20386>.
- Scariati R., Hochkofler G., 2012, *La réinvention du paysage italien : flânerie dans l'Apennin et l'Italie mineure*, texte de la conférence présentée au Festival International de Géographie, Saint-Dié-des-Vosges, octobre 2012. En ligne : <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:23388>.
- Scascighini L., 2001, *La baita di Mario Rigoni Stern : dalla guerra alla caccia*, Université de Fribourg, Faculté des lettres, Mémoire de licence, Fribourg.
- Tessadri P., Neri M., 2013, "L'uomo e la montagna", in : Mendicino G., *Mario Rigoni Stern : il coraggio di dire no*, Torino, Einaudi, pp. 178-198.

### Notes

1. Giacomo Leopardi, *Zibaldone di pensieri*, 213-217. Trad. par E. Cantavenera et B. Schefer, in Rigoni M. A. (ed.), *Giacomo Leopardi, Tout est rien, Anthologie du Zibaldone di pensieri*, Paris, Allia, 1998.
2. Toutes les traductions de l'italien ont été effectuées par nos soins.
3. "Gioventu' Italiana del Littorio" (GIL) était l'organisation à laquelle tous les jeunes des deux sexes devaient obligatoirement adhérer. Entre treize et dix-sept ans ils devenaient alors "Giovani italiani".
4. Cet épisode notamment fait l'objet de son ouvrage *Il sergente nella neve*, Torino, Einaudi, 1953. Trad. française : *Le sergent dans la neige*, Paris, 10-18, 1995.
5. <https://casacibernetica.cloud/2018/10/25/ambiente-e-lavoro-compagni-di-vita-lintervento-al-congresso-cgil-di-alberto-peruffo-per-ricordare-mario-rigoni-stern/>
6. Cimbres (*Cimbri*) : population possédant une culture et une langue propre, d'origine incertaine, établie dans la région de l'Altipiano d'Asiago. *L'Istituto di*

*cultura cimbra* (<https://www.cimbri7comuni.it/>), auquel Mario Rigoni Stern était très attaché, a pour objectif d'étudier et de développer cette langue et cette culture.

7. Dans sa thèse sur Hermann Hesse, B. Lévy (1987) a exploré de façon approfondie cette notion d'espace vécu.

8. L'auteur se réfère à l'utilisation réversible des éléments de la nature, et non pas aux différentes formes de pollution de la nature (chimiques, nucléaires), auxquelles il s'opposera souvent dans ses prises de position et dans ses textes.

9. Ce terme mal traduit de l'italien est souvent utilisé par l'auteur, qui développe l'idée d'une nature non sauvage, la seule propice à la vie harmonieuse de l'homme dans l'environnement.

## NICOLAS BOUVIER SUR LES PAS DU COL

*Jean-Michel RIETSCH*

Docteur ès Lettres de l'Université de Genève  
 Institut de recherche en Langues et Littératures Européennes  
 Université de Haute-Alsace, Mulhouse

**Résumé :** Pour Bouvier, le col est le début de tout voyage. C'est une frontière géographique et existentielle où se jouent des choix de vie. Pour illustrer ce propos, j'agence quelques franchissements remarquables en une dialectique. Elle culmine avec *Le silence des cols* (1996). Les cols franchis s'y révèlent comme une propédeutique du seuil de la mort. Bouvier s'appuie sur l'alliance du texte et de l'image pour nous faire imaginer le voyage au-delà de cette ultime passe.

**Mots-clés :** Nicolas Bouvier, col, voyage, mort, magie.

**Abstract :** For Bouvier, the pass is the beginning of any journey. It is a geographical and existential boundary where life choices are played out. As an illustration, I choose some remarkable crossings that I arrange in a dialectic. It culminates with *The Silence of the Passes* (1996). The passes reveal themselves as a propaedeutic to the last threshold of death. Bouvier relies on the alliance of text and image to make us imagine the journey beyond this ultimate pass.

**Keywords :** Nicolas Bouvier, mountain pass, journey, death, magic.

Je voudrais parler ici de cette sourde angoisse qui traverse et nourrit les voyages et l'œuvre de Nicolas Bouvier. Mené comme une manière d'anticipation du périple au royaume des morts, le nomadisme et l'écriture deviendraient un exercice de "maîtrise progressive de l'idée de la mort" (Maggetti, 1991 : 84).

Le col de montagne chez Bouvier me semble un endroit tout particulièrement significatif de cette problématique.

Je voudrais articuler ma réflexion autour de ce désir du col qui anime Bouvier dès ses débuts en nomadisme. Je lirais ensuite quelques pages de *L'Usage du monde* (Bouvier, 2004 : 59-388) et des *Leçons de la rivière* (Bouvier, 2006) que j'agencerais comme deux moments d'une dialectique.

Le petit iconotexte *Le silence des cols* (Bouvier, 2004 :1180-1182) en serait le couronnement. Publiée en 1996, peu avant la mort de Bouvier, mise en scène dans une exposition à Leysin à 2000 mètres d'altitude

(Bouvier, 1998 :143-144), l'œuvre devient cairn (Gillet, 2008). Elle invite ses lecteurs à placer ses pas dans ceux de Bouvier.

### **Le col, un désir avant tout.**

Au commencement, il y a le col. Dans *L'Échappée belle*, Bouvier évoque "le prurit – curieux ou angoissé – de l'autre côté de la montagne" (Bouvier, 1996 : 50). Il se réclame de cette intranquillité radicale qu'il prête aux grands Suisses voyageurs : "Dans l'*Archidoxe* [de Paracelse, n. d. a.] publié à Cracovie vingt-huit ans après sa mort [...] on trouve cette phrase qui m'a toujours inexplicablement ému, 'tout ce qui est pluralité est inquiétude' [...]" (Bouvier, 1996a : 27).

L'inquiétude est désir impérieux qui pousse à partir, en prenant possession du voyageur. Ce faisant, la dimension rationnelle est écartée du voyage. Nous le savons, pour Bouvier, "un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait." (Bouvier, 2004 : 82).

La tradition occidentale nous a appris que le désir était l'autre de la raison et, de ce fait, dangereux. Sa satisfaction nous ouvre les portes de la tentation. Tout départ est alors un acte transgressif : "le voyage commence [...] par le franchissement des limites [...]" (Starobinski, 1998 : 81). Bouvier abandonne de la sorte le monde clos de sa naissance, rationnellement ordonné, et une voie d'existence simple, sans surprise (Bouvier, 2004 : 1280). Le col joue dans ce cas un rôle fondamental. Premier carrefour rencontré par le voyageur, il offre le choix entre des chemins tant géographiques qu'existentiels. Il soumet à la tentation, ouvre la vue vers l'au-delà de la montagne qui enserme la Suisse et préserve le confort du voyageur dans sa tranquillité. Il permet ces "convergences et [de] divergences de voies, qui sont autant de bifurcations, à deux ou plusieurs branches." (Brunet, 1997 : 4) qui remettent en cause la voie droite du Genevois. Le col est alors proprement *diabolos*, celui qui divise et propose une alternative à un chemin d'existence à sens unique. Jean Starobinski (1998 : 81) peut alors dire, à juste titre, que voyager, c'est "se laisser posséder par les démons qui de tout temps ont hanté les carrefours." Franchir le col c'est se soumettre à la tentation, ce qui n'est pas bénin. C'est renoncer à l'uniformité programmée de sa vie, à toute possibilité de projet, c'est s'ouvrir à la multiplicité des choix qui va naître de cette transgression.

C'est aussi accepter "l'idée d'un prix à payer" (Starobinski, 1998 : 82) que ce prix soit physique – on pense aux maladies contractées en voyage, aux épisodes dépressifs que traverse Bouvier, à l'usure accélérée de son corps et de son âme – ou symbolique.

Le voyageur contracte une dette à l'égard du monde. Elle prend les traits d'une injonction à l'écriture, car voyage et narration s'entremêlent de façon obligée : "Si je n'arrive pas à lui rendre justice, ce voyage, ce cadeau du monde va me dévorer, me tuer, m'étouffer comme un lierre – il faut le comprendre – il en a le droit, je suis endetté jusqu'au trognon, je dois au monde un coup de cymbale magistral – Et je me mets au travail, avec quelle peine –" (Bouvier, 1958-1960 : f° 4v°). Cet acte d'écriture précisément reprend l'essorage de la route afin que l'auteur devienne transparent au monde raconté. À cette seule condition, la dette est remboursée : "L'écriture, lorsqu'elle s'approche du 'vrai texte' auquel elle devrait accéder, ressemble intimement au voyage parce que, comme lui, elle est une disparition. Certes pas affirmation de la personne mais sa dilution consentie au profit d'une totalité qu'il faut sinon exprimer (on ne peut pas), au moins rejoindre." (Bouvier, 2004 : 1062). Rappelons la trivialité de ce fameux passage dans lequel Bouvier ambitionne de devenir aussi transparent qu'une de ces "serviettes élimées qu'on vous tend dans les bordels." (Bouvier, 2004 : 748). Je lui préfère ici un champ lexical plus chimique : "C'est le voyage, le 'vivre ailleurs', la précarité d'une vie longtemps itinérante qui m'ont conduit à murmurer des histoires, tout comme une bouilloire posée sur la braise se met à chantonner." (Bouvier, 2004 : 1053).

La parole du voyageur transformée en vapeur mélodieuse augure de sa sublimation définitive. Mais il lui faut passer par tout un processus d'effacement, de décantation et d'étrillage.

**Le col 1 : du bonheur et de l'insuffisance de l'âme. *L'Usage du monde. Du Simplon (1953) au Khyber Pass (1954)***

Dans *L'Usage du monde* (1963), Bouvier raconte le périple qui le mène de Belgrade (été 1953) aux portes de l'Inde, au Khyber Pass (décembre 1954). Mais on ne saura rien de l'étape Genève-Belgrade et du premier col franchi, le Simplon. Bouvier ne le mentionne pas en 1963. Il lui rendra justice dans *Les leçons de la rivière* paru en 2006. *L'Usage du monde* finalement raconte la montée euphorique qui mène le Genevois d'un col à

un autre, du Simplon au Khyber Pass. En ce lieu, Bouvier vit l'épisode d'une extase fusionnelle avec le monde :

"Pérennité... transparente évidence du monde... appartenance paisible...' moi non plus, je ne sais comment dire... car, pour parler comme Plotin :

Une tangente est un contact qu'on ne peut ni concevoir ni formuler [...] Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous retrace devant ce vide central qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr." (Bouvier, 2004 : 387)

Le Khyber est un seuil qui n'est pas uniquement géographique. Bouvier note que le col marque les confins de la civilisation du livre (Bouvier, 2004 : 1291). Et il est un fait que les mots pour le narrer se font rares. Le voyageur noue alors son expérience à celle de "ceux qu'[il] interrogeai[t] sur le Khyber et qui ne trouvaient jamais leurs mots." (Bouvier, 2004 : 383). La multiplication des sollicitations sensorielles, le sentiment de submersion qu'elles créent, prennent les traits d'une *unio mystica* avec le monde. Pour la dire, Bouvier fait appel à la tradition culturelle occidentale qui est la sienne. Il s'inspire de la théologie apophatique qui insiste sur l'insaisissabilité d'un tel sentiment, dont on ne peut parler qu'en disant ce qu'il n'est pas. On trouve ici un procédé que l'on retrouvera à l'occasion d'autres passages de col.

Il ne s'agit cependant pas pour Bouvier de se réfugier derrière un quelconque discours d'autorité qui le dispenserait de s'exprimer en son nom. Cet effacement de soi au profit d'auteurs de référence révèle bien plutôt un souci d'universalité de son discours.

Bouvier veut être compris au mieux. Il estime que le sujet occidental moderne n'est pas capable d'appréhender le monde. La culture occidentale se leurre ainsi en posant l'égo comme sujet de connaissance, alors qu'il n'est que prétexte à une facture de gaz (Plattner, 1993 : 14' 55). Bien plus, l'Occident fait gonfler ce vide, donne à cet égo une épaisseur injustifiée qui maintient le monde à distance. Le Je occidental est une imposture, une "corpulence morale" qui "bouffe le paysage" (Bouvier, 2004 : 1343). Lorsque "l'identité ne porte plus ombre" (Bouvier, 2004 : 1056), le monde peut traverser le voyageur de manière subtile. Celui-ci a désormais le droit, en toute connaissance, de parler de son expérience.

Le premier exemple du Khyber nous présente donc le col comme le lieu où peut se réaliser la jonction ténue entre le monde et un égo rincé par le voyage, débarrassé de sa "corpulence" occidentale. Cependant, seul le truchement d'un hasard heureux permet cette fusion. Aucun "motif" conscient prédéfini au moment du départ en voyage n'aurait pu laisser pressentir ce qui se jouait là. Car il s'agit bien ici d'un jeu théâtral : "une pièce où j'étais venu, à travers bien des obstacles, tenir mon rôle à temps." (Bouvier, 2004 : 387). Mais tout cela se met en scène dans la fugacité effrayante de l'instant, puisque "rien de cette nature n'est définitivement acquis" (Bouvier, 2004 : 387). Ce qui se passe au col est de l'ordre de l'insaisissable impermanence des choses, de l'incompréhensible au regard de la raison occidentale. Cette première expérience du Khyber va se voir éclairée sous un autre jour, complétée quelques années plus tard.

**Le col 2 : fantômes et mélancolie. Le Simplon des *Leçons de la rivière* (vécu en 1984, écrit en 1986, publié en 2006).**

En effet, l'épisode de la passe du Khyber trouve une sorte de reflet inversé en 1984. Autant le franchissement de 1953 avait été vécu dans l'euphorie et une grande santé physique, malgré les maladies du corps, autant le passage du Simplon en 1984 est marqué par la dépression.

Alors qu'il rentre d'un voyage en Chine, Bouvier plonge dans le marasme. Pour s'en guérir, il entreprend un petit voyage vers l'Italie qui devient le propos d'un livre illustré des photos de son ami Francis Hoffmann. *Les Leçons de la rivière* débute par une montée du Simplon qui rappelle, avec nostalgie, le départ de Genève vers Belgrade, en 1953. L'oubli du Simplon 1 est réparé. Le "second" franchissement du Simplon (1984) prend les traits d'une remontée dans le temps, vers un passé heureux (1953) qui semble revivre à ce moment : "temps superbe [...] fanfare dorée des mélèzes [...], pensant à ce col toujours passé dans l'amour ou dans l'amitié avec la perspective de l'éblouissante Italie ou des plaines à chevaux des Balkans." (Bouvier, 2006 : 30).

Mais cette description méliorative de l'ascension, en rapport avec le passé heureux, sert de repoussoir à la situation de 1984. Dès l'arrivée au col, le souvenir heureux de *L'Usage du monde* – "on se croirait au Kurdistan" – est immédiatement modalisé, obscurci par l'aspect du lieu réel – "n'étaient les quelques bâtiments ou hospice de style victorien ou militaire" (Bouvier, 2006 : 30). Ainsi, le Simplon ne joue plus, comme en



1953, son rôle d'ouverture libératrice sur le monde. La magie heureuse du col n'opère plus, ou plutôt c'est d'une magie noire qu'il s'agit. Le col perd tous ses traits de prometteuse frontière à l'Italie riante. *L'Hôtel Simplon* qui marque la passe, à la manière d'un cairn (Gillet, 2008), matérialise le seuil du monde des morts. Le Simplon fait l'objet d'un récit qui constitue l'antithèse exacte de l'apothéose du Khyber. L'hôtel pose le décor fantastique d'un monde pétrifié et chaotique : "ces hôtels des cols alpestres, posés dans les grandes gentianes jaunes comme des blocs erratiques" (Bouvier, 2006 : 36), sont pareils à "des rocs cyclopéens" (Bouvier, 2006 : 38). Dans ce lieu, Bouvier se tient sur le seuil du monde des vivants. Un pied sur la terre ferme et réelle, il pénètre dans un monde "défunt" de l'Autriche-Hongrie (Bouvier, 2006 : 32). L'épisode marque par son "irréalité" (Bouvier, 2006 : 36) et son "intemporalité" (Bouvier, 2006 : 32). Le présent du narrateur s'imbrique dans le passé d'une civilisation morte qui s'ouvre au voyageur pris dans la crise mélancolique.

Pour parler de cette expérience, Bouvier reprend le procédé employé pour évoquer l'indicible épisode du Khyber. Il convoque ses réminiscences littéraires pour décrire une plongée hallucinée dans un monde qui n'existe plus : "Les garçons en gilet noir et le maître d'hôtel en redingote framboise sortent tout droit d'une page d'Ernst Jünger ou d'une nouvelle de Thomas Mann" (Bouvier, 2006 : 32). Une longue phrase de onze lignes pénètre dans les méandres de ce hors-temps qui miroitent la crise mélancolique de Bouvier. Au col s'ouvre un monde de souvenirs plus anciens que les plus anciens souvenirs de l'auteur. Mais, dit-il, il ne s'agit pas là d'un passé historique académique : "Ce qui est trop vieux pour s'attacher à mes plus anciens souvenirs, et pas assez pour appartenir à une époque classifiée par les conservateurs et les greffiers de la critique d'art [...]" (Bouvier, 2006 : 36).

Ce temps bien particulier n'est pas de l'ordre de la mémoire personnelle pas plus qu'il n'est de l'ordre d'une culture historique universelle. Désigné par un "Ce", neutre et vague, ce temps indéfini est rivé à ce lieu qui "flotte dans une durée indéfinie et fantomatique" (Bouvier, 2006 : 36). Le col se révèle comme un lieu-temps, un chronotope singulier. Le lieu géographique n'est pas tant un espace matériel qu'un esprit des lieux que seule la "réalité particulière à ces hôtels de cols alpestres" rend possible (Bouvier, 2006 : 36). Les coutures du temps s'y défont. Le présent et les

époques révolues s'y côtoient, tout autant que les lieux, la Suisse et l'Empire austro-hongrois dans une réalité toute fantomatique.

Mais cet esprit du col ne se révèle qu'au seul Bouvier. Il n'y a accès que parce qu'il lui est analogue. Il n'est "plus bien certain d'exister" (Bouvier, 2006 : 24). Le monde des lieux et des temps morts ne se dévoile qu'au voyageur, fantôme mélancolique, prêt à "plong[er] dans le brouillard", "dans l'encre" (Bouvier, 2006 : 38). Et cette plongée débute par le règlement de l'addition au serveur. Il s'agit bel et bien d'une obole à Charon versée en guise de droit de passage vers le royaume des morts : "Je laisse sur la nappe damassée quatre écus aussi lourds que les Thaler de la défunte Autriche-Hongrie et qui s'accordent avec l'intemporalité du lieu." (Bouvier, 2006 : 32).

Ainsi *Les leçons de la rivière* donne du col une vision toute en ambivalence, bien différente de celle véhiculée par *L'usage du monde*. À la montée (1984) peuplée de souvenirs heureux (1953) succède un franchissement automnal aux frontières du royaume des morts. Bouvier s'enfonce alors vers une Italie antithèse d'elle-même, non plus celle des paysages ensoleillés, mais celle annoncée par les "ténèbres humides" près d'Iselle (Bouvier, 2006 : 38). En ce sens, le récit de 1986 fait du Simplon le sombre antitype du Khyber. Autant celui-ci obéissait à une démarche ascensionnelle, aérienne, autant celui-là multiplie les caractérisations qui insistent sur la descente, la plongée dans un monde souterrain, étouffant. Mais il reste dans cette mélancolie profonde le désir inconscient de renaissance qui habite le voyageur et que révèle le col. Ainsi, lorsque le serveur salue Bouvier d'un *Aufwiederschauen*, il lui répond par le lapsus *Aufwiederleben*. Le jeu des assonances rapproche le re-voir du re-vivre. Le voyageur pressent que la plongée dans l'encre mélancolique inaugurée par le Simplon est une étape obligée car elle porte en elle les signes de l'embellie : "Depuis quelques années, je connais ces plongeurs dans l'encre, Ce hurlement et la manière de s'en sortir [...]. De lourds nuages couraient à toute allure vers le sud [...] laissaient entrevoir quelques écharpes de bleu." (Bouvier, 2006 : 38). Le Simplon fait signe vers des éclaircies fragiles. Elles sont autant de présages annonciateurs de meilleurs moments. La sombre leçon du col anticipe les leçons de la rivière. Parvenu au but de son périple, au Tessin, au tréfonds de sa crise, Bouvier comprend ce que lui annonçait le col et que lui révèle la rivière Verzasca.

Il est impossible de revenir en arrière, un col ne se franchit pas à rebours. La sortie de la mélancolie se fait par la porte d'un nouveau rêve que seul le pot au noir du Simplon rend possible. Il est inutile de s'accrocher à des lambeaux d'un bonheur passé, de lieux censément idylliques. Le col dévoile un Tessin non pas rêvé au travers des discours et photographies publicitaires mais un Tessin transfiguré par l'imagination du voyageur. Le paysage, tout en pierres noires, s'ouvre au regard noir du mélancolique. Le cours de la rivière devient une calligraphie chinoise. La Suisse italienne devient une Chine imaginée, dans un temps qui serait celui des empereurs Song (Bouvier, 2006 : 61-67). Le col, en 1984, vise un au-delà heureux, loin devant lui, au-delà du brouillard et de la pluie symboliques et réels. On trouve toujours ce désir initial qui se dévoile, malgré les différences entre le Khyber et le Simplon. Si le Khyber évoque une fusion du voyageur avec le sublime du lieu dans un mouvement de bonheur vers un hors-temps tout particulier, le Simplon ouvre un espace-temps qui n'est plus tout à fait celui de la vie ni encore celui de la mort. Mais dans les deux cas, comment dire cela ? Car, au Khyber comme au Simplon, "les mots s'étaient eux aussi fait la paire." (Bouvier, 2006 : 38).

#### ***Le silence des cols (1996)***

Vraiment, les mots se font-ils la paire aux cols ? Le titre du *Silence des cols* (Bouvier, 2004 : 1180-1182) le laisse entendre. Pourtant Bouvier gage qu'on peut tenter de mettre le col en mots et, ce faisant, entrer en conversation avec lui. L'enjeu ? Il s'agit de parler des mystères du col ultime de la vie, dont le col géographique à chaque fois franchi dit quelque chose.

Bouvier choisit d'appréhender ce mystère en unissant un court texte composé de cinq paragraphes à une gravure représentant le *Passage du Grand-Saint-Bernard par l'armée française*. Il ne se livre cependant pas à une stricte lecture dénotative de l'image. Il préfère déployer la rêverie que celle-ci lui inspire. Je ne peux ici épuiser toute la richesse de ces quelques pages. Bouvier y fait une fois de plus montre d'une grande érudition. Il entraîne son lecteur dans l'histoire des cols. Car, à l'encontre des sommets, souvent hostiles et finalement inutiles, le col est "complice des hommes" (Bouvier, 2004 : 1181-1182), de Bonaparte, d'Hannibal et de ses éléphants ! mais aussi, bien sûr, de Bouvier lui-même lorsqu'il quitte

Genève en 1953. De fait, les cols ont "mille histoires à raconter" (Bouvier, 2004 : 1182).

Par leur capacité à raconter, les cols sont personnifiés. Mais leur parole est muette. Ce sont des "'passeur[s]' taciturne[s]". Cette personnification ajoute donc la dimension langagière aux cols qui n'étaient jusque-là que de simples lieux, des scènes de théâtre indifférentes aux humains sur lesquelles venait se jouer leur destin. Ils sont des figures tutélaires, des guides accompagnateurs qui nous disent la voie à suivre. La figure du "'passeur'" prend sans doute la suite de la figure de Charon suggérée lors de l'épisode du Simplon des *Leçons de la rivière*. Il est cependant ici un Orphée bienveillant, mystérieux, à la parole rare mais précieuse, dont les traces sont souvent effacées. (Bouvier, 2004 : 1182).

Malgré sa discrétion, le col nous mène toujours quelque part (Bouvier, 2004 : 1181), jusqu'au dernier instant de notre existence qui se métamorphose en dernière passe. Et Bouvier d'évoquer alors un au-delà du col qui serait celui de toute explication, où se révèleraient les secrets de l'existence humaine passée, sous la terre (Bouvier, 2004 : 1182). Le col nous initierait à ce *là-bas*, à la plongée vers le territoire radicalement exotique et nouveau d'une nouvelle existence.

Dans ce cas, ne sommes-nous pas condamnés à n'en rien savoir de notre vivant ? Telle est la question que se pose Bouvier en 1996, et elle n'est sans doute pas fortuite. À ce moment Bouvier passe dans le monde de la maladie. Il apprend en juillet 1997 qu'il est atteint d'un cancer (Laut, 2008 : 292, 295). La mort conclut *Le silence des cols*. Elle marque de son sceau tout passage, toute interprétation du col : "Le col ne pipe mot [...] la terre est silencieuse et peut-être nous faudra-t-il attendre d'être dessous pour l'entendre un peu mieux." (Bouvier, 2004 : 1182).

Le mutisme des cols ne trahit cependant pas une méchante joie à se rendre ésotériques aux hommes. Bien au contraire, cette discrétion vaut pour invite à tendre une oreille attentive. Il y va du mystère de la vie qui se dévoile dans la mort mais que l'on peut entrevoir en réfléchissant au col.

*Le silence des cols* apporte une tentative de réponse. Le petit ouvrage vaut pour un cairn ou un chorten de langage, "pierre [ajoutée] à ces pyramides de cailloux" par l'auteur (Bouvier, 2004 : 1181-1182). En posant ainsi sa marque, l'écrivain voyageur n'est plus seulement le passant sur les pas de son passeur. Il le devient lui-même (Gillet, 2008 : 62).

Bouvier précède désormais ses lecteurs dans un voyage que tous, nomades ou sédentaires, accompliront. Fidèle à son idée de dette contractée à l'égard du monde parcouru, il se met au défi de s'aboucher déjà vivant avec l'au-delà.

C'est là sans doute la dernière tentation du col mais elle n'est pas absurde. Le monde est "[enrichi] d'un outre-monde" (Bouvier, 2004 : 1307). Bouvier l'a appris de l'Orient. Alors pourquoi ne pas envisager de le parcourir dans son intégralité ? S'il a été fondamental pour Bouvier, de rencontrer les civilisations qui peuplent le globe terrestre, il serait dommage de ne pas lier à cette démarche les civilisations passées (voir *Les leçons de la rivière*), les morts proches, tous habitants de la face cachée du monde visible.

En effet, si l'"on est bien plus relié qu'on le croit" (Bouvier, 2004 : 568), il faut étendre ce souci de l'universelle condition humaine au monde des morts, le parcourir et le raconter pour créer un lien. Alors *Le silence des cols*, un texte religieux, si l'on s'en tient à ce qu'en dit Bouvier : "relié au sens étymologique du mot religion" (Bouvier, 2004 : 1306) ? Qu'importe, somme toute, les catégories de la raison pour décrire cette expérience : orphisme, religion... Dès lors que l'on voit que tout se tient en une "harmonie parfaite" (Bouvier, 2004 : 1262), la magie opère.

*Le silence des cols* œuvre sur cette ligne de faîte où religion, sacré et magie se côtoient. Il s'agit de s'ouvrir à des forces supérieures à soi, qui ne peuvent recevoir "l'hospitalité" en soi qu'à condition que ce "soi" ait disparu au terme d'un "apprentissage très ardu" (Bouvier, 2004 : 1305). Bouvier est parvenu à ce stade de son existence. L'iconotexte nous le signifie en disant qu'elle est de la même essence que le col. Tous deux trouvent leur sens au terme d'une ascension qui est en même temps un allègement. Et Bouvier réfléchit beaucoup à la légèreté en cette année 1996. Il lui consacre un petit texte dans la revue *Autrement* (Bouvier, 1996b : 155-160). Comme dans *Le silence des cols*, la disparition de l'être humain y est abordée en toute fin d'article et décrite comme un "mystérieux passage" (Bouvier, 1996b : 159).

La disparition, "stade ultime de la légèreté, comme d'ailleurs celui du voyage ou de l'écriture [...]" (Bouvier, 1996b : 159) est, pour reprendre la conclusion des *Leçons de la rivière*, une éclaircie. Et ici c'est tant le paysage que le voyageur qui se voient transfigurés dans un même processus. Presque transparent, Bouvier peut désormais "donner à voir"

(Bouvier, 2004 : 1054) en éclairant ce que le col cèle ou tait en apparence. En se faisant "contrebandier" (Bouvier, 2004 : 1182), à la manière d'un mercure aux pieds ailés, il "fait la poste" entre le monde des vivants et le monde des morts et il cherche les mots pour "réunir deux partenaires qui ignoreraient leur adresse respective" (Bouvier, 2004 : 1301). Pour ce faire, il met en œuvre une écriture "sympathique" (Bouvier, 2004 : 1306), capable de faire la navette entre la subtilité du monde des morts et la matérialité du monde des vivants.

Mais "les mots pèsent" (Bouvier, 1996b : 158) ! L'écrivain doit travailler à la manière de l'alchimiste : "[é]crire, c'est tenter de faire perdre du poids aux mots, en les chauffant à blanc, jusqu'à l'incandescence, mais en s'arrêtant au bord de la disparition. Miracle de la poésie capable de franchir la frontière, de quitter la paille rassurante des mots pour atteindre un au-delà du sens qui ne serait pas perte de sens, folie, bascule dans le néant." (Bouvier, 1996b : 155). Parler du col renvoie au seuil de l'intelligible, entre un être trop épais et un néant trop insensé. L'écrit ne suffit pas et appelle l'image en renfort, complément idéal de la culture du texte (Bouvier, 2004 : 1175).

*Le silence des cols* se métamorphose en un "diptyque[s]", une sorte de "jumelage[s]" où des événements passés font écho à l'expérience du voyageur, où des êtres ou des réalités séparés dans l'espace et le temps (Bouvier, 2004 : 1295) viennent se constituer en une "monade[s] harmonique[s]" où se révèle toute la polyphonie du monde (Bouvier, 2004 : 1306). La gravure du *Silence des cols* ouvre une fenêtre imaginaire sur l'au-delà. Bouvier sait que la raison ne parviendra jamais à parler de l'au-delà du col ultime car ce monde inédit naît dans la représentation, écrite ou iconique. La magie de la représentation permet la naissance au monde de sa partie cachée, dans l'ici et le maintenant du lecteur, dans la joie partagée de l'auteur et de ses lecteurs. La synthèse de tous les cols de 1996 dépasse ainsi la fusion aléatoire du Khyber et la plongée mélancolique vers la mort du Simplon.

Bouvier s'est effacé mais il marque de ses pas ce nouvel espace qu'il nous invite à parcourir, par anticipation, grâce à la rêverie magique. Ces empreintes, tel *Le silence des cols*, sont autant d'invites et de signes de sa présence. Car, il n'a fait que ranger son stylo et tel "le peintre des nuées", il est "entr[é] dans son paysage". "On n'aura plus jamais de ses nouvelles" (Bouvier, 2004 : 1062) mais l'auteur devenu son œuvre continue sa

contrebande qui défie tous les pandores, les mots sentinelles, la réflexion rationnelle, l'égo occidental. Cette lourdeur sera circonvenue, "car l'air entre partout et plus il est léger plus il est explosif." (Bouvier, 2004 : 1062).

### **Bibliographie**

- Bouvier N., 1958-1960, *Cahier noir du retour*, Genève, Fonds Nicolas Bouvier, <https://doc.rero.ch/record/322991>, 166.
- Bouvier N., 1996a, *L'Échappée belle, éloge de quelques pérégrins*, Genève, Metropolis.
- Bouvier N., 1996b, "Les mythes, les mots, le temps", *Légèreté*, Paris, Éditions Autrement, collection Mutations, n° 164, 155-160.
- Bouvier N., 1998, *Entre errance et éternité : regards sur les montagnes du monde*, Carouge-Genève, Éditions Zoé.
- Bouvier N., 2004, *Œuvres*, Paris, "Quarto" Gallimard.
- Bouvier N., 2006, *Les Leçons de la rivière*. Carouge-Genève, Éditions Zoé.
- Brunet R., 1997, "Les figures du carrefour", *Mappemonde*, t. 2, 1-8.
- Gillet A., 2008, "Nicolas Bouvier : passant et passeur. Considérations géopoétiques à l'usage de l'arpenteur", In : Bouvet R., Guy H. & Waddell E. (éd.), *La carte. Point de vue sur le monde*, Montréal, Éditions Mémoire d'encrier, 47-65.
- Jaton A.-M., 2001, "La 'claustrophobie alpine' et la littérature de voyage (Charles-Albert Cingria, Blaise Cendrars, Nicolas Bouvier)", *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 53, 143-157.
- Laut F., 2008, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit*, Paris, Payot.
- Maggetti D., 1991, "Nicolas Bouvier, voyageur et moraliste", *Versants : revue suisse des littératures romanes*, 20, 83-92. <http://doi.org/10.5169/seals-260523>.
- Plattner P., 1993, *Le Hibou et la Baleine, Nicolas Bouvier*, DVD, Light Night Production, La Sept ARTE, 1993.
- Starobinski J., 1998, "Le Souci de voyager", *Le vent des routes. Hommages à Nicolas Bouvier*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 77-87.

## SUR LES PAS DE GEORGE ORWELL EN BIRMANIE<sup>1</sup>

*Jean-Michel WISSMER*

Écrivain

Docteur ès Lettres de l'Université de Genève

**Résumé :** La visite de Katha en Haute-Birmanie (aujourd'hui le Myanmar) permet de revenir sur les pas de George Orwell qui fut commissaire adjoint de cette petite bourgade qui a conservé de nombreux témoignages de son passé colonial anglais, des lieux qui servent de décor à son premier roman, *Une Histoire birmane*.

**Mots-clés :** Orwell, Birmanie, Katha, Empire britannique, préjugés coloniaux, tourisme littéraire

**Abstract :** A visit to Katha in northern Burma (today's Myanmar) is the perfect opportunity to follow in the footsteps of George Orwell who was a policeman in this little town containing many remains of the British colonial past and of different places described in his first novel, *Burmese days*.

**Keywords :** Orwell, Burma, Katha, British Empire, colonial prejudice, literary tourism

Les pèlerinages littéraires ont toujours été à la mode. On part *À la Recherche du temps perdu* à Illiers, le Combray de Marcel Proust ; les fidèles de Joyce, *Ulysse* à la main, visitent religieusement la tour Martello près de Dublin, et la liste est longue. Le lecteur rêve de suivre les traces d'un auteur ou d'un personnage pour revivre une ambiance, certain qu'il ne peut vraiment comprendre la fiction que s'il la touche du doigt. L'écrivain anglais George Orwell (1903–1950) a bien sûr aussi ses admirateurs. Qui ne connaît pas le prémonitoire *1984* ou *La Ferme des Animaux* (*Animal Farm*) dont la lucidité étonne encore aujourd'hui ? Ce que l'on ne sait pas toujours, c'est que Orwell, de son vrai nom Éric Arthur Blair, a été policier avant d'être écrivain, policier de l'Empire britannique en Birmanie, aujourd'hui le Myanmar. Pour aller sur ses traces, il s'agira de faire preuve d'un peu de patience et d'endurance, car *Une histoire birmane* (*Burmese Days*), son premier roman, qui met en scène une petite colonie britannique, se déroule dans un lieu très isolé aux confins de la Haute-Birmanie. Il y a peu, beaucoup de régions de ce pays n'étaient pas ouvertes aux étrangers



en dehors de sites emblématiques comme Pagan (ou Bagan), Mandalay ou le Lac Inle. Mais les choses ont changé, progressivement, on parle de transition.

Pour se rendre sur les lieux décrits dans *Une histoire birmane*, il faut aller à Mandalay, capitale religieuse du pays, prendre un avion pour Bhamo et de là, après deux jours de navigation (ou plus, car les bateaux s'embourbent régulièrement) sur le grand fleuve Irrawaddy, artère vitale du pays, rejoindre Katha (Fig. 1 et Fig. 3).

Katha ressemble à bien des bourgades birmanes avec son marché, ses maisons de teck et ses pagodes, mais c'est le souvenir d'Orwell qui fait la différence. Les responsables locaux, conscients de l'importance littéraire de leur petite ville et d'un patrimoine très rare, ont plutôt bien fait les choses. Le *Cultural Heritage* propose un circuit qui mène le visiteur vers une dizaine de sites liés au roman, et devant lesquels un panneau en birman et en anglais propose explications et extraits du texte (Fig. 2). Si le narrateur du roman affirme : "La ville n'offrait aucune curiosité touristique" (p. 24), ce n'est plus le cas aujourd'hui !



Fig. 1 : Le débarcadère de Katha, Myanmar, sur le fleuve Irrawaddy. Photo : J.-M. Wissmer, 19.2.2020



Fig. 2 : Panneau décrivant le circuit orwellien à Katha. Photo : J.-M. Wissmer, 19.2.2020



Fig. 3 : Le marché de Katha. Photo : J.-M. Wissmer, 19.2.2020

### **Orwell en Birmanie**

Éric Blair est né à Motihari dans le nord de l'Inde et appartient à une lignée de famille de colons au service de l'Empire britannique. Entré dans la police à 19 ans, il a vécu cinq ans en Birmanie entre 1922 et 1927 (mais le roman se situe en 1920), plus précisément à Mandalay ; à Myaungmya, près du delta de l'Irrawaddy ; aux environs de Rangoon, l'ex-capitale rebaptisée Yangon ; à Moulmein<sup>2</sup> ; et enfin à Katha. Délaissant à son retour en Angleterre sa carrière d'officier, ce qui fut un véritable choc pour sa famille, il est apparu transformé ; ces années birmanes et tous les excès du colonialisme l'avaient profondément marqué : c'est le début d'une véritable conscience sociale qui va l'amener à se préoccuper du sort des plus démunis et à écrire *Dans la dèche à Paris et à Londres* (*Down and Out in Paris and London*, 1933). Grâce à la Birmanie, Éric Blair est devenu George Orwell. Alors, revenons à Katha, et découvrons ce gros village au milieu de nulle part, le livre de notre auteur entre les mains.

L'éditeur anglais du roman, pour éviter les susceptibilités, avait exigé de l'écrivain qu'il change les noms des endroits et des personnages, et Katha est devenu Kyauktada. Le roman fut d'abord publié aux États-Unis en 1934, et une année plus tard en Grande-Bretagne avec les changements

demandés. Le texte que l'on peut lire aujourd'hui a retrouvé sa forme première et la plupart des noms d'origine ont été rétablis, sauf curieusement celui de Katha.

Le héros principal, John Flory, un marchand de bois, s'il n'est pas le narrateur, partage les mêmes convictions qu'Orwell. À peine sorti du débarcadère, je découvre le premier lieu, et le plus sinistre, la prison, toujours en activité. Construite par les Anglais en 1890 (comme bon nombre des bâtiments coloniaux de cette préfecture), elle pouvait accueillir une soixantaine de prisonniers qu'on occupait à différentes tâches pour la communauté britannique. L'un des personnages du roman, le commissaire adjoint M. Macgregor (la plupart des membres de cette colonie travaillent soit pour la police soit dans le commerce du bois), regrette le temps où l'on pouvait envoyer un employé à la prison avec un mot disant : "Veuillez donner quinze coups de fouet au porteur" (p. 39), triste illustration de l'esprit de l'époque. On apprend aussi qu'un paon est la mascotte de la prison et déambule au milieu des détenus.

Assez vite on parvient au marché dont le roman (qui parle toujours de *bazar* alors qu'il n'a rien d'un souk) signale à plusieurs reprises les fortes odeurs de poisson séché. Rien n'a changé. De l'autre côté de la rue, le poste de police aligne plusieurs bâtiments de l'époque, et c'est là que l'officier Blair exerça ses fonctions. Toujours en activité, on ne visite pas. La jolie maison en bois de l'inspecteur de police, Westfield dans le livre, ne se visite pas non plus. Heureusement, une bonne surprise m'attend un peu plus loin : la maison de Orwell (Fig 4). Le responsable du *Cultural Heritage* m'ouvre les portes. Elle est construite sur pilotis comme la plupart des maisons birmanes afin d'échapper aux inondations mais aussi pour stocker des provisions. La différence est que celle-ci est posée sur des plots de brique avec une technique particulière. Si la maison semble inhabitée, malgré une chaise en plastique abandonnée sur la terrasse couverte et du linge qui pend, l'ambiance est toujours évocatrice. À l'étage, des portaits d'Orwell, photos et tableaux, sont accrochés sur les murs à la peinture défraîchie (Fig. 5).

Un témoin de l'époque assure qu'Orwell prenait déjà des notes dans cette maison pour son roman au moment où il était officier à Katha. On en veut pour preuve le fait qu'elles ont été écrites sur du papier portant l'en-tête du gouvernement colonial. Cette maison était l'ancien quartier général

des commissaires de police dont Orwell était l'adjoint. Le fantôme de Orwell – les Birmans en sont friands – hante toujours les lieux.



Fig. 4 : La maison de George Orwell à Katha. Photo : J.-M. Wissmer, 19.2.2020

Une impressionnante statue équestre du général Aung San occupe un carrefour. Elle en dit long sur la volonté de défier l'ancien occupant. Aung San est le héros national de l'indépendance birmane qui sera effective en 1948. Assassiné en 1947, Aung San ne vivra pas ce moment de libération. C'est aussi le père de Aung San Suu Kyi dont on connaît les combats. Sur le chemin, j'aperçois un immense panneau en couleur avec la photo de la "Dame de Rangoon" et ces mots en anglais : "*We stand with Daw Aung San Suu Kyi*". Dans un kiosque à journaux je la découvre aussi sur bien des premières pages de journaux et de magazines. Difficile d'imaginer cela il y a encore quelques années.

Plus loin se dresse la petite église anglicane, surnommée dans le roman la "pagode anglaise", et qui accueillait la communauté britannique et quelques Eurasiens.



Fig. 5 : Portrait de George Orwell au premier étage de sa maison, Katha. Photo : J.-M. Wissmer, 19.2.2020

Avec ses éléments de brique et de bois elle a été restaurée avec goût. L'intérieur indique qu'elle est parfaitement en activité et dégage une atmosphère de sérénité (Fig. 6). Mon guide est une fervente bouddhiste qui s'agenouille à chaque occasion devant les autels et les statues de l'Illuminé, sans oublier d'honorer aussi les *nats*, ces esprits qui accompagnent la vie de tous les Birmans et qu'il s'agit de respecter pour éviter leur colère<sup>3</sup>. Assise à côté de moi dans l'église, elle me demande de lui montrer comment prient les chrétiens. Je lui récite alors le Notre Père. Encore quelques pas et je me retrouve devant le joli portail sculpté du court de tennis qui semble attendre l'arrivée d'un joueur, membre de la bonne société anglaise. Datant de 1910, c'est un témoin muet, comme figé

dans le passé. On dirait qu'un arbitre va bientôt escalader la haute chaise blanche qui ne surveille plus personne (Fig. 7).

Enfin, voici un lieu central de la vie coloniale britannique et donc un "personnage" majeur du roman : le Club. Difficile d'imaginer que ce banal bâtiment d'un seul étage et tout en longueur abritait toute la vie sociale de la colonie. Transformé en coopérative d'État, il abrite aujourd'hui quelques bureaux poussiéreux où s'activent de rares employés. On travaille au ralenti par ces chaleurs, une chaleur suffocante qui est aussi un personnage du livre. Le roman consacre de très nombreuses pages au Club et, en les relisant, tout prend vie : la table de billard ; la bibliothèque où les livres et les vieux magazines moisissent à cause de l'humidité ; le bar, essentiel pour noyer l'ennui même si les gin tonics sont toujours tièdes, car il n'y a jamais assez de glace. "Le Club européen, ce temple lointain, mystérieux, ce saint des saints dont l'accès est bien plus jalousement gardé que celui du nirvana !" (p. 190-191). Et justement, c'est aussi le lieu de tous les débats, essentiellement autour d'un thème : comment faire pour n'accepter *aucun non-Anglais* au Club. La trame du roman se déroule en grande partie autour de cette question. Seul Flory paraît prêt à accepter l'entrée du docteur indien Veraswami (dont la maison se situe juste à côté) pour qui "un membre du Club est quelqu'un de sacro-saint" (p. 62). Mais le docteur indien est considéré comme un "morigaude" (il y a des termes encore beaucoup plus violents) à la peau bien trop foncée, et cet appui de Flory (traité de "bolchevique" ; on ne fait pas dans la nuance...) suscite un haut-le-cœur de la part de la communauté dont les commentaires racistes parfaitement assumés font bondir aujourd'hui.

Le trait peut sembler parfois forcé tant les injures sont odieuses (en raison des sensibilités actuelles, on se demande si le livre est encore étudié de nos jours). Elizabeth, une orpheline adoptée par les Lackersteen dont elle est la nièce, compare les Eurasiens, qui n'ont pas plus grâce à ses yeux que les "vrais" Birmans, aux Mexicains et Italiens "qui jouent les traîtres dans les films" (p. 164) !

Le docteur est en compétition avec U Po Kyin, un magistrat birman arriviste et comploteur qui n'hésite pas à fomenter de fausses révoltes et à écrire des lettres anonymes pour discréditer le docteur indien qui, par ailleurs, malgré le rejet dont il fait l'objet, défend la *pax britannica*. L'accès des Birmans (au moins un...) à des institutions britanniques, comme le parlement et précisément les clubs, avait fait l'objet d'une autorisation en

1923. Cette "diarchie" n'était pas du goût de notre colonie de Katha-Kyauktada qui tire toute sa fierté de ne la respecter *sous aucun prétexte*.



Fig. 6 : L'église anglicane de Katha. Photo : J.-M. Wissmer, 19.2.2020



Fig. 7 : Portail du court de tennis, Katha. Photo : J.-M. Wissmer, 19.2.2020



Dernière étape, la maison du commissaire adjoint, Bernard Houghton, M. Macgregor dans le livre, l'un des rares personnages avec Flory à montrer de la sympathie pour les "Orientaux" et leur culture, ce qui fut aussi le cas de Houghton, son modèle, qui appuyait les démarches des Birmans pour mettre en place des réformes. Cette maison au cœur d'un grand parc est l'une des plus belles et des mieux entretenues de Katha. On peut circuler dans les différentes pièces au volume spacieux, et observer des traces de peintures sur les rebords de la cheminée. Aménagée modestement en musée local, elle présente à l'intérieur et dans son jardin de nombreuses reproductions de photos et de coupures de journaux qui font revivre l'époque coloniale. L'une de ces photos permet de retrouver Orwell entouré de ses collègues policiers en 1927 (Fig. 8 et Fig. 9).

### **Un amoureux de la culture birmane**

Une bonne moitié du roman va tourner autour du personnage de Elizabeth Lackersteen. Elle a vécu à Paris, ce qui fait rêver Flory : "Vous vous êtes attablée dans des cafés avec des étudiants étrangers, à boire du vin blanc et à parler de Marcel Proust ?" (p. 112-113). Seule jeune femme anglaise, fraîchement arrivée dans la colonie, elle suscite les passions, celles de son oncle libidineux, et surtout celles de Flory et ce malgré la relation de ce dernier avec une Birmane (qui se vengera à la fin, ce qui ruinera la réputation de Flory et le poussera au suicide).

Elizabeth n'est pas différente des autres membres de la communauté et partage les mêmes préjugés. Tout la dégoûte. Flory essaie toutefois de l'initier – sans aucun succès – à la culture birmane. Cela donne lieu aux plus belles pages du livre.

Il y a d'abord la description d'un *pwe*, mélange de drame historique et de revue comique avec des clowns. La vedette en est une danseuse dont les postures et les torsions enchantent Flory : "Ses mains aux doigts réunis virevoltaient comme des têtes de serpents : la souplesse de leurs poignets était telle qu'elles allaient presque jusqu'à toucher les avant-bras" (p. 138).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le major britannique Michael Symes, à l'occasion de son voyage en tant qu'ambassadeur en Birmanie, nous a donné une étonnante explication sur l'origine de cette souplesse :

"Les filles birmanes sont, dès l'enfance, accoutumées à tourner tellement leurs bras en dehors qu'on croirait qu'ils sont disloqués. Quand

elles les étendent, le coude se trouve caché et le dedans du bras est en avant et plié en sens contraire" (*Voyage en Birmanie*, p. 333) (Fig. 10).



Fig. 8 : La maison de Bernard Houghton (M. Macgregor dans *Une histoire birmane* de G. Orwell). Photo : J.-M. Wissmer, 19.2.2020



Fig. 9 : Eric Blair entouré des officiers de police en 1927, 2<sup>e</sup> rang et 3<sup>e</sup> à partir de la gauche. Maison de Bernard Houghton. Photo : J.-M. Wissmer, 19.2.2020



Fig. 10 : Théâtre de marionnettes à Mandalay, Myanmar. Photo : J.-M. Wissmer, 16.2.2020

Flory compare la danseuse à une marionnette, et il ne croit pas si bien dire. Encore aujourd'hui, des spectacles de marionnettes font se confronter une (vraie) marionnette et une (vraie) danseuse qui imite ses gestes, actionnée par d'invisibles fils tenus par un véritable marionnettiste ! Citons encore les paroles de Flory qui devraient toucher au cœur chaque Birman et chaque amoureux de la Birmanie :

"(...) combien de siècles de culture derrière tout cela ! Chacun des mouvements de cette danseuse a été étudié, transmis par d'innombrables générations. Dès que vous vous penchez sur l'art de ces peuples d'Orient, vous vous trouvez face à une civilisation immuable qui remonte à des millénaires – à une époque à laquelle nous étions, nous, vêtus de peaux de bêtes. Dans un certain sens qu'il m'est difficile de cerner, toute la vie, toute l'âme de la Birmanie se résume dans la façon qu'a cette fille de se tordre les bras. En la voyant, vous voyez les rizières, les villages sous les tecks, les pagodes, les prêtres avec leurs robes jaunes, les buffles nageant au petit matin dans les rivières, le palais de Thibaw (...)"" (p.139-140).

Y a-t-il plus belle déclaration d'amour à ce pays ? Pourtant si l'on veut bien admettre que c'est Orwell qui parle à travers son personnage, certains

n'ont pas manqué de souligner que l'officier Blair était au service de l'Empire colonial britannique même s'il en dénonce toutes les brutalités et toutes les injustices, et que la plupart des personnages birmans du roman sont antipathiques, comme la maîtresse de Flory, vénale et prête à tout pour conserver sa place, et l'odieux U Po Kyin. Plus antipathiques que les très honorables membres du Club qui passent leur temps à s'alcooliser et à proférer des injures racistes ? Au lecteur de juger. En tout cas, le Myanmar a choisi : on trouvera en vente le livre d'Orwell – bien souvent au côté d'un livre sur les marionnettes ! – sur presque tous les stands de souvenirs touristiques. Et il faut le redire, Éric Blair ne serait jamais devenu George Orwell sans son séjour birman. Quand le narrateur décrit le malaise de Flory, tiraillé entre sa position de colon et une certaine clairvoyance, on peut lire ces mots : "L'Empire des Indes est un despotisme" (p. 91), et "Vivre dans un monde pareil a quelque chose d'étouffant, d'anéantissant. C'est un monde dans lequel chaque mot, chaque pensée est soumis à censure" (p. 92). Comment alors ne pas penser au monde surveillé et suffocant de *1984* ?

### **Bibliographie**

- Crick, Bernard, 1980, *George Orwell : A life*, Londres, Secker & Warburg.
- Delachet-Guillon, Claude, 2002, *Birmanie, côté femmes*, Genève, Olizane.
- Ferrars, Max et Bertha, 1996, *Burma*, Bangkok, éd. AVA.
- Föllmi, Olivier, 2013, *Birmanie, rêve éveillé*, Genève, Olizane.
- Guillon, Emmanuel et Delachet-Guillon, Claude, 1975, *Birmanie*, Paris, Seuil (Petite Planète).
- Gübelin, Dr. E., 1967, *Birmanie*, Zurich, éd. Silva.
- Kessel, Joseph, 1955, *La vallée des rubis*, Paris, Gallimard (Folio).
- Larkin, Emma, 2007, *À mots couverts, En Birmanie sur les traces de George Orwell*, Genève, Olizane. [1<sup>ère</sup> éd. : *Secret Histories : a journey through Burma today in the company of George Orwell*, Londres, John Murray, 2004. 2<sup>ème</sup> éd. : *Finding George Orwell in Burma*, Londres, Penguin Books, 2011.] Ce sont des extraits de ce livre qui sont cités sur les panneaux explicatifs à Katha.
- Lewis, Norman, 1993, *Terre d'Or. Voyages en Birmanie*, Genève, Olizane.
- Meyers, Jeffrey, 2000, *Orwell : Wintry Conscience of a Generation*, Londres, Norton.
- Moisy, Claude, 1964, *Birmanie*, Lausanne, éd. Rencontre.

- Ono-dit-Biot, Christophe (textes choisis et présentés par), 2005, *Le goût de la Birmanie*, Paris, Mercure de France.
- Orwell, George, 1996, *Une histoire birmane*, trad. de l'anglais par C. Noël, Paris, Éditions Ivrea. [*Burmese Days*, 1934, New York, Harper & Brothers.]
- Orwell, George, *Complete Works*, 1998, Londres, Secker & Warburg.
- Rozenberg, Guillaume, 2005, *Renoncement et puissance. La quête de la sainteté dans la Birmanie contemporaine*, Genève, Olizane.
- Singer, Noël F., 1992, *Burmese Puppets*, Singapour, Oxford, New York, Oxford University Press.
- Symes, Michael, 2002, *Voyage en Birmanie, Relation de l'Ambassade envoyée à la Cour d'Ava en 1795*, Genève, Olizane.
- Stansky, Peter et Abrahams, William, 1972, *The Unknown Orwell*, Londres, Constable.
- Than Tint, Mya, 1999, *Sur la route de Mandalay. Histoires de gens ordinaires en Birmanie*, Genève, Olizane.
- Taylor, David John, 2003, *Orwell : The life*, Londres, Chatto & Windus.
- Verdier, Sébastien et Christin, Pierre, 2019, *Orwell*, Paris, Dargaud (BD).
- Wadhams, Stephen, 1984, *Remembering Orwell*, Londres, Penguin.

### Notes

1. Les pages de cet article indiquées entre parenthèses renvoient à : Orwell, George, 1996, *Une histoire birmane*, trad. de l'anglais par C. Noël, Paris, Éditions Ivrea. [*Burmese Days*, 1934, New York, Harper & Brothers.]
2. Moulmein apparaît dans le fameux poème de Kipling, *The Road to Mandalay* : "À Moulmein près de la vieille Pagode, regardant la mer à l'est, / Est assise une jeune Birmane, et je sais qu'elle pense à moi...".
3. Il y a les Bienheureux et les Malheureux (les plus puissants) dont la mort avait été tragique. C'est le roi Anawratha qui, tout en introduisant le bouddhisme en Birmanie, intégra les nats à la nouvelle religion. On en trouvera une bonne description dans l'édition de Petite Planète, p. 108-109.
4. Connu pour sa cruauté, le roi Thibaw (1859-1916) fut le dernier souverain birman. Le "palais de Thibaw" fait référence à celui de Mandalay – toujours visible aujourd'hui – dans l'enceinte duquel il fit enterrer vivants tous ses frères et sœurs pour éviter toute concurrence dynastique. Plutôt habile diplomate, il tenta de négocier une coopération avec les Français et les Anglais, mais un grave différend commercial avec ces derniers aboutira à l'annexion britannique de toute la Birmanie.

**SUR LES PAS DE JULIA A. FLISCH ET DE MARY P. JONES, VOYAGEUSES AMÉRICAINES EN EUROPE, 1894**

*Christian W. FLISCH*  
Médecin, Genève

**Résumé :** À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, deux jeunes femmes originaires de Géorgie, Julia Flisch et Mary Jones, invitent les lecteurs du journal *Union Recorder* à les suivre dans leur voyage à travers l'Atlantique et à découvrir avec elles la vie à bord d'un navire et sur le Vieux Continent. Leurs reportages et leurs regards de femmes, où pointe parfois un soupçon d'ironie et de critique, sont descriptifs mais toujours enthousiastes et curieux. Inédites en français, leurs lettres sont ici intégralement traduites.

**Mots-clés :** Julia Flisch, Mary P. Jones, croisière transatlantique, Allemagne, Suisse, Italie.

**Abstract :** At the end of the 19th century two young women from Georgia, Julia Flisch and Mary Jones, invite the *Union Recorder* readers to follow them in their journey through the Atlantic Ocean and to discover in their company the life on board a ship and in the Old Continent. Although somewhat ironic and slightly critical, their reports and their personal women vision are always descriptive as well as enthusiastic and curious. Unpublished in French, their letters are integrally translated and reported.

**Keywords :** Julia Flisch, Mary P. Jones, transatlantic cruise, Germany, Switzerland, Italy.

"Si vous êtes curieux, allez voyager"  
Jacques-Joachim Trotti de la Chétarderie (1705-1759)

**À l'origine du tourisme transatlantique.**

D'abord instrument de conquête et de commerce, la navigation n'est véritablement devenue une entreprise de plaisance qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, bien que de nombreux navires assuraient depuis longtemps des traversées transatlantiques régulières avec des passagers à leur bord : dès 1818, la *Black Ball Line* offrait un service régulier entre New York et l'Angleterre.

Ce n'est qu'à partir des années 1820 que le tourisme apparaît en Amérique du Nord, donnant naissance à une entreprise florissante, d'abord à l'intérieur des frontières nationales, au nord de New York dans la vallée

de l'Hudson River, aux chutes du Niagara, près des Grands Lacs et au Canada, régions alliant somptueux paysages et forte croissance économique et démographique mais surtout régions où le déplacement entre les destinations les plus prisées était facilité par le développement du chemin de fer et la navigation fluviale. Ainsi, le tourisme américain, d'abord domestique et apanage des représentants des vieilles familles patriciennes et de la bourgeoisie marchande, est rapidement repris et vanté par les journaux de l'époque en modèle dominant.

Avec l'avènement des premiers bateaux à vapeur, et sous l'impulsion d'inventeurs de génie comme Thomas Edison ou Daguerre ou de visionnaires comme l'Anglais Thomas Cook, en 1856, des citoyens américains empruntent les premières croisières touristiques transatlantiques alliant confort, luxe, rapidité et réduction du temps de voyage à destination de l'Europe (d'une traversée dangereuse de 6-8 semaines on passait à 10-15 jours). Le voyage transatlantique devient ainsi le lieu d'exploration privilégié pour des touristes de l'élite ou de l'*upper middle class* américaine, en quête d'une expérience existentielle sans égale dans le Nouveau Monde. La première croisière d'agrément sur l'*Iberia*, un trois-mâts à vapeur, date de 1844 et assurait la liaison Londres-Le Caire. Si les armateurs allemands dominaient l'Atlantique nord à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment avec le *Kaiser Wilhelm der Grosse*, le plus gros, le plus luxueux et le plus rapide navire de son temps, ce sont les Britanniques de la compagnie *Cunard* qui organisèrent les premières croisières sur le thème de la romance, préfiguration de l'âge d'or des croisières transocéaniques, bientôt suivis par la *White Star*, la *French Line* ou la *Compagnie Générale Transatlantique* (Fig. 1). Ces traversées océaniques qui perdureront jusqu'à l'aube de la Grande Guerre s'inscrivent directement dans l'esprit des voyages des adeptes du Grand Tour, concept inventé au début du XVII<sup>e</sup> siècle par Lord Cranborne<sup>1</sup> à l'occasion d'un voyage en Italie et repris par la jeunesse aristocratique britannique tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle : un long voyage initiatique à la découverte des racines de la culture européenne<sup>2</sup>.



Fig. 1 : Le *SS City of Rome*, navire de la première traversée transatlantique de Julia Flisch et Mary Jones. Peinture à l'huile d'Antonio Jacobsen, 1885-1887, Hyland Granby Antiques, Hyannis Port, Massachusetts. Source : Wikimedia Commons

À l'image des jeunes aristocrates, de riches bourgeois ou de rares femmes de lettres du Siècle des Lumières, ces jeunes touristes américains, souvent âgés de vingt à trente ans, originaires en majorité de la côte Est des États-Unis ou de la Louisiane, sont éduqués et ces voyages en Europe représentent pour eux le rêve de leur vie. Ils jouent un rôle de poids dans l'évolution du climat intellectuel et artistique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à leur retour au pays. Cependant, à la différence de leurs aînés du Grand Tour issus des élites aristocratiques ou de la haute bourgeoisie qui voyagent accompagnés d'un chaperon durant des mois et généralement durant toute une année dans un cadre intime et artisanal, ces nouveaux voyageurs appartiennent à une classe moyenne aisée qui profite des progrès techniques et commerciaux d'une société en pleine révolution industrielle. À la recherche d'une nouvelle forme de plaisir, ils voyagent le plus souvent individuellement et surtout pendant leurs vacances d'été, entre juillet et septembre<sup>3</sup>. Alors que les adeptes du Grand Tour publient leurs observations sous forme de livres très documentés (William Coxe)<sup>4</sup>, ces



nouveaux touristes produisent des documents plus personnels, lettres ou articles de journaux.

Les expositions universelles de 1855 ou de 1867 qui se tinrent à Paris suscitèrent un immense engouement et attirèrent quantité d'Américains en Europe. Cet afflux de touristes d'outre-Atlantique, freiné par les conflits de la Guerre de Sécession (1861-1864) et de la guerre franco-prussienne (1870-1871) qui déchirèrent les États-Unis et le Vieux Continent, redémarra avec la paix, à partir de 1872. Le retour de nombreux artistes et intellectuels américains dans les années 1870-1890 (entre autres les auteurs Thomas Appleton et James F. Cooper, les peintres William M. Chase et Samuel F. B. Morse), plus nombreux que leurs collègues européens, contribua à l'essor économique général dont la statue de la Liberté aux États-Unis (1886) et l'érection de Tour Eiffel (1889) en France, sont des symboles célèbres.

Parmi ces voyageurs états-uniens, les femmes sont toujours plus nombreuses, en groupe, accompagnées ou plus rarement seules : en 1830, la féministe Emma Willard, parcourt l'Europe avec son fils<sup>5</sup>. En 1849, la journaliste féministe Margaret Fuller, en 1852 l'écrivaine Harriet Beecher Stowe et dès 1860 l'artiste peintre impressionniste Mary Cassat, parcourent l'Europe, suivies à la toute fin du siècle et au commencement du XX<sup>e</sup> siècle, par bon nombre de jeunes femmes, comme les romancières Julia A. Flisch (1894 et 1898) ou Edith Wharton (1907). Beaucoup de ces hommes et de ces femmes ont laissé des traces écrites, sous forme de romans, d'articles ou de mémoires regorgeant d'observations enthousiastes sur les paysages, les sites historiques, d'anecdotes sur leurs rencontres avec les autochtones mais aussi de conseils pratiques et de remarques critiques sur les coutumes, l'hébergement, les transports ou les idiomes locaux. Le voyageur américain de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se fait un devoir de tout voir et de tout consigner sans ménager sa peine : escalader les sommets, arpenter les sentiers, admirer les cascades, suivre les rivières en comptant tous les ponts, visiter les ruines et les temples antiques, les églises, les abbayes, les couvents, les marchés, les places publiques, les hôtels de ville, les châteaux, les aqueducs, les cimetières, relever les épitaphes des tombeaux, sans oublier de tout abandonner pour voir une parade militaire ou un cortège royal. À cet égard, la lecture des souvenirs de Julia Flisch et de Mary Jones est une excellente illustration et un témoignage intéressant sur l'Europe de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

### Qui étaient Julia Flisch et Mary P. Jones ?

Julia Anna Flisch, née le 31 janvier 1861 à Augusta (Géorgie), était une intellectuelle féministe d'origine suisse aux multiples talents. En marge de son combat pour le droit des femmes à une éducation supérieure et à l'indépendance sociale dans la Géorgie conservatrice des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, elle fut enseignante, historienne, journaliste et romancière. Ses idées sur l'éducation et ses prises de position féministes eurent un fort retentissement et firent d'elle une personnalité respectée et très écoutée. Son action est à l'origine de la création du *GN&IC* [*Georgia Normal & Industrial College*] *for women*, établissement qui est devenu le *Georgia State College and University* [*GCSU*]. Elle mourut en 1941 et son nom figure aujourd'hui au tableau des femmes célèbres de Géorgie<sup>6</sup> (Fig. 2 et Fig. 3).

Miss Mary Philippa Jones, née le 30 janvier 1860<sup>7</sup>, était originaire de Florence (Alabama) où sa famille était installée depuis plusieurs générations et où son père et son grand-père étaient médecins. Mary a grandi dans un milieu privilégié et a pu bénéficier d'une très bonne éducation (Columbia University, Horace Mann College, Peabody College entre autres). En 1891, elle rejoint le *GN&IC*, inauguré la même année, et devient une collègue de Julia Flisch<sup>8</sup>. Cette nouvelle école proposait une filière normale (*training* ou *Model school*) préparant aux métiers de l'éducation et une filière technique (*industrial college*) préparant aux professions administratives. Miss Jones débutera d'abord comme professeur d'anglais avant d'être nommée, en 1892, professeure responsable de la *Model school* qu'elle quittera en 1898. Elle poursuivra ensuite sa carrière d'enseignante en Virginie jusqu'à l'âge de 70 ans. Elle mourut le 16 janvier 1941 à Miami et fut ensevelie dans le carré familial à Florence en Alabama.

### Journal de voyage

Durant l'été 1894, Julia A. Flisch et Mary P. Jones firent un voyage de deux mois à travers l'Europe. La morale de l'époque, extrêmement conservatrice, jugeait très inconvenant qu'une jeune femme voyage seule.



Fig. 2



Fig. 3

Fig. 2 : Julia A. Flisch (1861-1941) en 1909. Source : Ina Dillard Russel, special collections, Georgia State University, Milledgeville, Ga., USA

Fig. 3 : Mary Philippa Jones (1860-1941). Source : *The Virginian*, published by the Students' Association, State Normal School, Farmville, Virginia, 1912, p. 12

En revanche, que deux amies voyagent ensemble paraissait plus acceptable et moins dangereux. Ainsi les deux amies parcoururent l'Allemagne, l'Italie et la Suisse. Ces villégiatures estivales se devaient d'être à la fois plaisantes, dépayantes et instructives ; elles fournissaient en outre des sujets de conférences pour les nombreux clubs sociaux dont elles étaient membres, ainsi que des reportages pour le quotidien *Union Recorder* de Milledgeville (Géorgie), dont Julia Flisch était une correspondante régulière et Mary Jones une reporter occasionnelle (Fig. 4).

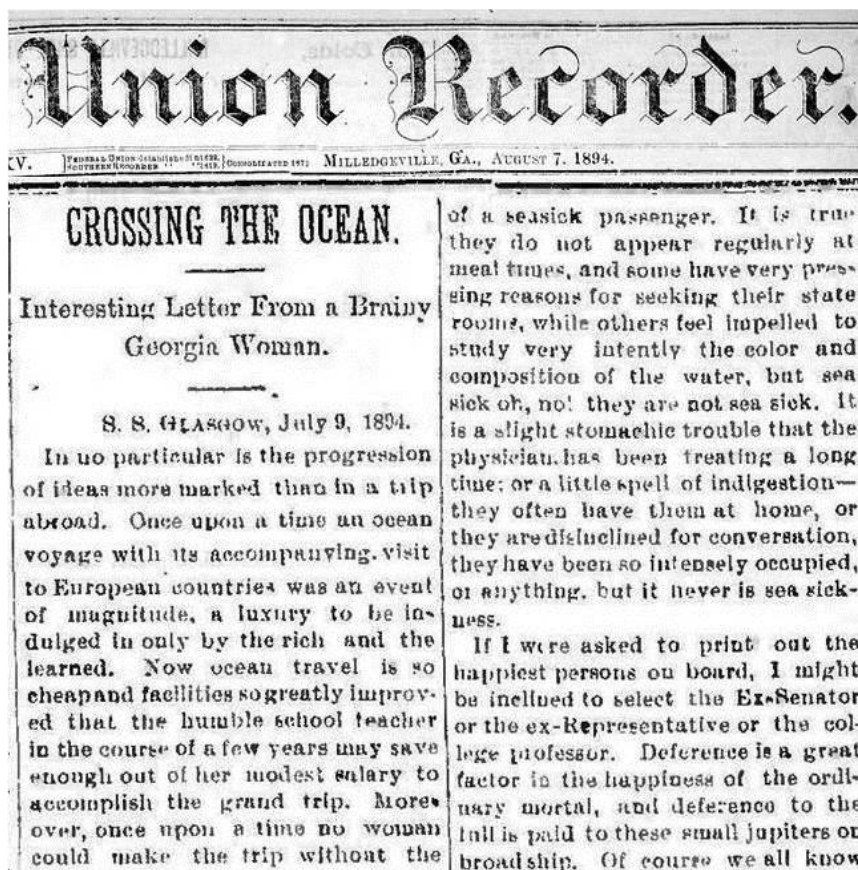


Fig. 4 : "Crossing the Ocean", le reportage de Julia A. Flisch publié en une du journal *Union Recorder* (extrait), Milledgeville, Géorgie, 7.8.1894

Miss Julia fera deux voyages en Europe, en 1894 et en 1898. Nous découvrirons son second périple, à travers les cinq longs articles qu'elle a publiés dans l'*Union Recorder*, dans une prochaine publication. Le premier voyage de Julia Flisch s'étale sur deux mois, du 30 juin au 28 août 1894, et est relaté dans un seul et long reportage publié en première page du journal. Il ne couvre que la traversée de l'Atlantique à destination de Glasgow. Julia s'adresse à son lectorat du *Recorder* et lui fournit des conseils sur la façon

de voyager "léger", lui livre ses impressions sur la traversée et brosse des portraits savoureux des personnalités rencontrées à bord du navire. Une fois sur le Vieux Continent, c'est son amie Mary qui s'est chargée de rapporter, sous forme de trois lettres très imagées, initialement écrites à l'intention de ses jeunes élèves, leur long séjour dans le pays rhénan, à Venise et en Suisse. Ces trois lettres, ont finalement été publiées, à la demande pressante des mêmes élèves, dans le *Recorder*.

On constate toujours un décalage entre les dates de parution dans le *Recorder* et la datation des articles. Ce décalage est de quelques jours quand les voyageuses sont sur territoire américain ou en mer, mais passe à environ quinze jours quand elles sont à Londres ou à Paris et frise les quatre semaines lorsqu'elles visitent des contrées plus retirées. Ces délais sont certainement à mettre sur le compte de la proximité d'une agence télégraphique.

Nous proposons ici une traduction personnelle des textes de Miss Julia et de Miss Mary et avons essayé de rester fidèle, autant que possible, au style des auteurs, rédigés dans un anglais du XIX<sup>e</sup> siècle souvent désuet. Julia Flisch s'adresse directement et prend à témoin les lecteurs de son journal, dans un style très "victorien", parfois lyrique, utilisant des phrases à la construction très élaborée, parfois longues, elliptiques et renvoyant à des références littéraires qui laissent deviner l'étendue de sa culture générale<sup>9</sup>, son sens de l'observation, parfois son sens de l'humour teinté d'ironie et sa forte personnalité. Dans des textes comme *Crossing the Ocean*, on retrouve certaines des idées sur l'éducation des femmes, chères à Miss Julia, comme la nécessité de conjuguer savoir et sensibilité. À l'inverse, dans ses trois *Letters*, Mary Jones s'adresse à ses jeunes élèves et leur décrit son périple dans un style beaucoup plus fluide, vivant et moderne, ne faisant que rarement appel à de savantes références littéraires ou historiques mais en leur livrant des impressions beaucoup plus personnelles, concrètes et imagées.

Pour Julia Flisch, cette première visite de deux mois en Europe semble avoir correspondu à une sorte d'étude préparatoire en vue de son second voyage, ceci expliquant peut-être pourquoi elle n'a écrit qu'un seul reportage pour l'année 1894. La santé déclinante de son père, décédé juste une semaine après son retour en Amérique, est peut-être à l'origine de sa panne d'inspiration et explique aussi pourquoi elle ne donna aucune

conférence publique dans les cercles où, habituellement, elle prenait la parole.

En s'inscrivant ainsi dans l'esprit de la plus pure tradition romantique de leur temps, on peut regarder ces deux femmes comme les héritières des voyageurs du Grand Tour dont elles sont, d'une certaine façon, les dernières représentantes.

### **Premier voyage en Europe**

Les quotidiens américains de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avaient l'habitude de publier la liste des voyageurs séjournant dans les hôtels d'une ville ou les noms des passagers embarquant sur un navire. Aussi apprenons-nous par le New York Times que Miss Julia A. Flisch et Miss Mary P. Jones<sup>10</sup> embarquent le samedi 30 juin 1894 sur le City of Rome, un navire de la compagnie écossaise Anchor Line, filiale de la Cunard, en partance du port de Hoboken (New Jersey) pour Glasgow.

### ***Crossing the Ocean*<sup>11</sup>. À bord du SS City of Rome, le 9 juillet 1894 : reportage signé Julia A. Flisch**

Traduction : Christian W. Flisch et Régine Zimmermann.

S'il est un endroit qui favorise la progression des idées, c'est bien celui du voyage à l'étranger. Autrefois, traverser l'Atlantique pour visiter l'Europe avec une amie était un événement, un luxe réservé aux plus riches et aux plus instruits. Aujourd'hui, un tel voyage est bon marché et le confort s'est tellement amélioré qu'une simple enseignante peut, en quelques années, économiser suffisamment sur son modeste salaire pour être en mesure de faire ce grand voyage. Il fut un temps où une femme ne pouvait voyager sans être chaperonnée par un mari, un parent ou un frère. Aujourd'hui, il y a sur les navires une multitude de jeunes femmes indépendantes qui voyagent seules, par deux ou en groupe. Munies de tout ce qu'il faut pour une traversée en mer, lunettes de soleil, casquette, châle, imperméable et plaid, elles peuvent se détendre sur un transat, sont sûres d'elles-mêmes et de leurs droits et sont prêtes, quand il le faut, à les défendre hardiment. En effet, du moins en été, la citation de Robert Browning selon laquelle il y a "Partout pléthore de femmes"<sup>12</sup> est vraie.

Une femme qui envisage une expédition à l'étranger doit demander conseil. Il est pathétique de voir la femme ordinaire soupirer après tout

renseignement : elle cherche de tous côtés mais obtient des avis qui, la plupart du temps, se révéleront totalement inutiles.

À la question, par exemple, "comment m'habiller" adressée à toutes ses connaissances – couturière ou éditeur du *Home Journal*, du *Bazar* ou du *Young Ladie's Journal* – chacun y va d'une réponse différente qui s'avère absurde pour la candidate au voyage. Il est très étonnant de voir à quel point il paraît difficile pour une personne qui a eu l'occasion d'aller à l'étranger de ne prodiguer aucune aide en la matière : soit que cette personne ait oublié soit qu'elle n'ait simplement jamais rien su des informations nécessaires pour la préparation de son voyage. Le manque de mémoire du touriste moyen est tout simplement incroyable ! Mais j'ai bien peur que ma mémoire me trahisse tout autant et je propose de me dédouaner en offrant sans tarder mes conseils à mes plus jeunes sœurs moins chanceuses. Je ne prendrais ni voilette en mousseline, ni fine moustiquaire, à moins d'en avoir vraiment besoin, car à 55° de latitude il y a du vent. De même ne prendrai-je pas pour voyager une robe d'un rose délicat, lilas, vert tendre, jaune ou fraise, à moins que ce ne soit recommandé pour une occasion particulière. Afficher une telle toilette pourrait provoquer des réactions désapprouvées de la part de certains passagers du genre : "Mince alors ! En voilà un accoutrement !".

Concernant les bagages, on peut assurément diviser les voyageuses en deux groupes : celles avec et celles sans bagages. Les adeptes des valises seront bien plus enclines à s'énerver que celles sans valises ! Ainsi, la voyageuse s'énervant inutilement à essayer d'entasser en vain tout son nécessaire dans un petit sac à main sera bien inspirée, quand elle posera le pied sur la terre ferme, de choisir un grand Saratoga<sup>13</sup>. Bien sûr, elle n'en fera rien mais sera bien plus avisée à sa descente de bateau qu'à sa montée à bord. Pour un prochain voyage, elle veillera à opter pour la plus petite, la plus légère malle cabine qu'elle pourra trouver et pour un sac de taille raisonnable afin d'avoir l'indispensable châte à portée de main et s'en trouvera satisfaite.

Un grand bateau à vapeur est le lieu idéal pour étudier la vie à bord tout en s'amusant, surtout si vous avez le cerveau et l'estomac bien accrochés.

Il est très étonnant de constater, au cours des derniers jours de notre traversée, le petit nombre de cas de mal de mer. On entend pourtant parfois les gémissements d'un passager. Il y a bien ceux qui ne se

présentent pas toujours aux heures des repas, mais c'est parce qu'ils ont des raisons très pressantes de chercher leur cabine alors que d'autres se sentent attirés par l'étude approfondie de la couleur de la mer... mais malades, ils ne le sont aucunement : ils n'ont jamais le mal de mer ! Ils souffrent d'un simple dérangement gastrique traité depuis longtemps par leur médecin ; ou bien il s'agit d'une petite indigestion, comme cela peut arriver à la maison, ou bien encore ils n'ont pas envie de se joindre à la conversation, car ils sont trop occupés ou ont toute autre excuse. Mais ce n'est jamais le mal de mer !

Si on me demandait quelles sont les personnes les plus heureuses à bord, je serais encline à nommer un ex-sénateur, un ex-député, ou un professeur. Parce que si la déférence que l'on porte aux personnages honorables est très importante pour le commun des mortels, sur un grand bateau elle profite à tous les petits Jupiters. Nous savons tous que les sénateurs, les députés sont réputés pour être des gens brillants et inspirés, mais pourquoi devrions-nous les mettre sur un piédestal ? À bord, ils sont très sollicités pour prononcer des discours, porter des toasts et sont appelés à se produire en public pour le plus grand intérêt et l'amusement de tous. Je pense cependant qu'une femme de bon sens devrait toujours se demander pourquoi des hommes aussi distingués doivent adopter, en la circonstance, un comportement aussi quelconque que celui du citoyen ordinaire.

L'Américain, à bien des égards, est intelligent, il a beaucoup étudié, il a accompli beaucoup de choses, mais il y a une chose qu'il n'a pas apprise, qu'il est incapable de faire, spécialement si cet Américain est une femme : c'est se reposer. Il n'a pas appris, par exemple, le sens profond du mot repos, je veux dire le repos actif non pas le repos passif.

Toute notre vie durant, nos convictions religieuses doivent osciller entre exaltation fiévreuse et dépression morbide. Notre éducation doit être un élan constant, nos goûts littéraires aspirer sans relâche vers la nouveauté. C'est le but enfin de toute existence que de lutter inlassablement pour tendre vers un point où, une fois arrivés, nous pourrions nous y tenir et prononcer dans un soupir : *vanitas vanitatum*.

À nul autre endroit que sur un bateau ne peut-on mieux discerner ces enjeux. Certes, pour les hommes et les femmes dans la fleur de la jeunesse ou dans l'âge de la maturité, un tel moment de calme peut déstabiliser. En matière d'éducation, on débat constamment de la même chose : il y a



toujours un acquis à gagner, une connaissance qui doit imprégner notre vie intérieure et nous inciter ou nous pousser à l'action. Il y a beaucoup à dire à ce sujet mais bien peu de ces échanges intelligents sont source d'inspiration. Tout apparaît donc tranché ; les hommes ne discutent pas véritablement mais ne font qu'émettre des opinions. Très vite, cela revient à adopter l'attitude de personnes qui pensent et croient savoir mais qui ont perdu la joie exquise de goûter au bonheur des sentiments.

*Letter from Europe. Cologne, jeudi 19 juillet 1894 : lettre signée Miss Mary P. Jones<sup>14</sup>*

Traduction des lettres de Mary P. Jones : Christian W. Flisch

À mes chères élèves de 6<sup>ème</sup>

Je n'ai pas oublié ma promesse de vous écrire d'Europe. Miss Julia et moi avons été si bousculées, en nous déplaçant de lieu en lieu, pour essayer de voir le maximum de choses en peu de temps que je n'ai pas pu m'isoler et tenir la promesse de vous écrire. Je pense souvent à mes élèves et regrette souvent qu'elles ne puissent partager avec moi toutes ces choses intéressantes que nous avons vues. Au moment où je vous écris, nous avons terminé le petit-déjeuner et cela fait une demi-heure que nous attendons le bateau sur le Rhin qui nous emmènera à Mayence. Peut-être n'arriverai-je pas à finir ma lettre mais j'essayerai plus tard dans la journée. Pardonnez-moi donc de vous écrire maladroitement au crayon mais tous nos déplacements se font dans la précipitation.

Mayence, le 20 juillet 1894

Je ne m'étais pas trompée : j'ai été interrompue par l'appel des passagers juste au moment où je terminais le paragraphe précédent. Notre croisière sur le Rhin était parfaite mais je ne m'attarderai pas sur elle ; je préfère revenir sur Cologne. Vous n'ignorez pas que son centre d'intérêt principal est la cathédrale. C'est un rêve de beauté. La première chose que vous voyez en entrant dans la ville et la dernière que vous voyez en la quittant sont ses deux flèches. Elles culminent à plus de 500 pieds et sont magnifiquement sculptées. Trois mille petites flèches et quatre cents statues ornent l'église. On pourrait admirer l'extérieur de ce magnifique édifice pendant un mois et toujours découvrir des choses intéressantes. On accède par deux lourdes portes de bronze couvertes de jolis motifs floraux

et de représentations très variées. Les arches au-dessus des portes sont couvertes de statues de saints et d'apôtres. Les sculptures sont si finement réalisées que lorsqu'on pense que l'ensemble de l'édifice a été réalisé dans le même style, il paraît presque impossible de croire que des hommes sont à l'origine d'un tel chef-d'œuvre, d'autant plus quand on pense que cela date de plus de six cents ans. Dans une des chapelles latérales nous avons vu le plan original de la cathédrale telle qu'elle est aujourd'hui : ce plan a été dessiné par un moine en 1229. Non loin, se trouve la tombe de l'archevêque qui posa la première pierre en 1248. Cette sépulture est une large dalle carrée sur laquelle est couché le bronze de l'ancien prélat qui semble s'être tout juste endormi.



Fig. 5 : Cathédrale de Cologne, côté ouest. Source : Onésime Reclus (dir.), *Grande Géographie Bong illustrée*, éd. Bong, Paris, 1914, T. II, p. 53

À l'intérieur, la cathédrale est magnifique et vaste. Elle est du plus pur style gothique – je crois que vous savez ce que cela signifie – et les piliers qui supportent les voûtes sont immenses. Quand vous vous postez à une

extrémité de la nef, l'allée centrale, la colonne vertébrale de l'église, paraît si haute et si longue que vous avez le sentiment d'être à l'extérieur. Les fenêtres, dont la plupart sont modernes, renferment des vitraux absolument magnifiques dont certains datent de la construction de l'église. Un vénérable vieux prêtre nous a fait visiter l'église. Je me souviens et désire vous décrire une des chapelles latérales particulièrement belle qui recèle, outre de précieuses reliques, des ornements en or et des bijoux valant des milliers de dollars. Parmi les reliques : les ossements d'un (ou trois) dignitaires, du directeur de la collégiale Sankt Peter, trois maillons de la chaîne avec laquelle le saint fut attaché, une petite croix faite de morceaux de bois de la Vraie Croix sur laquelle le Christ a été crucifié et encore moult autres objets dont je ne me souviens pas. Ces restes sont maintenus par des brides en or et conservés dans des reliquaires hors de prix. Bien sûr, nous sommes portées à douter de l'authenticité de ces reliques mais notre brave vieux guide, de toute évidence, semblait y croire.

Nous avons aussi visité l'église de Sainte-Ursula. Vous rappelez-vous de l'histoire ? Ursula et onze mille de ses suivantes, fraîchement converties au Christianisme, se rendaient en pèlerinage à Rome quand elles rencontrèrent Attila et ses barbares qui les assassinèrent toutes. Donc, cette petite église – pas au sens propre mais petite en comparaison de la cathédrale – fut édifiée sur le lieu du massacre. On y trouve la tombe de sainte Ursula, un caveau carré renfermant son corps et, reposant par-dessus, une superbe statue de marbre. Partout sur les murs, dans des niches et des recoins, on voit des ossements. De nombreux crânes sont couverts de riches tissus brodés : c'est le spectacle le plus singulier et le plus étrange qu'il m'ait été donné de contempler. À cette légende aussi on peut croire, selon son humeur. Personnellement je pense que cette profusion d'os provient de chats et de chiens.

La place située en face de notre hôtel, le *Victoria*, est partiellement occupée par un petit parc enclos qui, de loin, semble largement pavé. À quatre heures du matin nous avons été réveillées par des aboiements comme nous n'en avions jamais entendus. Devinerez-vous ce que c'était ? Des centaines de femmes arrivaient en ville avec des charrettes de marchandises tirées par des chiens. Une fois habillées, nous regardâmes dehors et vîmes un spectacle des plus curieux et des plus intéressants. La place, en face de notre hôtel, était couverte de paniers de fruits et légumes ; à côté de chaque panier, le propriétaire, généralement une femme,

gesticulait et cherchait avec énergie à être la première à vendre. Le long de la place étaient rangés les chariots, chacun attelé au-dessous par un ou deux chiens. Le propriétaire dirige le chariot en le tenant par ses deux manches tandis que les chiens aident à la traction. Nous avons vu un chariot rempli d'au moins une douzaine de boisseaux. Il m'a semblé qu'une telle charge aurait mieux convenu à un cheval qu'à un humain et à un chien.

Des cerises ! je n'en ai jamais vu de pareilles. Vous pouvez les acheter pour 12 *Pfennig* (trois *cents* la livre). Elles sont aussi grosses que nos prunes et simplement délicieuses. Elles poussent partout ; même le long des rues, il y a des arbres avec des grappes de fruits succulents qui pendent des branches. Un autre fruit que nous avons vu en abondance sont les groseilles. Elles aussi sont grosses, presque autant que nos prunes sauvages.

Eh bien, je n'ai plus de papier et j'imagine que vous devez être contentes de ma lettre. Peut-être serez-vous déçues, à la prochaine rentrée, que Miss Jones soit allée en Europe si elle vous relate maintenant tout ce qu'elle a vu. Affectueusement. Mary P. Jones.

***Foreign Letter. Lucerne, le 26 juillet 1894. Lettre de Mary P. Jones<sup>15</sup>***

Mes chères Petites de 4<sup>ème</sup>

Pouvez-vous deviner, d'après l'en-tête de cette lettre, où je me trouve ? Bien, prenez votre plus grand atlas et cherchez la Suisse, et en Suisse cherchez un petit lac nommé Lucerne. Je me trouve dans la ville de Lucerne sur les rives du lac. De ma fenêtre, je vois un magnifique paysage de lac et de montagnes. Ce petit lac est un joyau situé au milieu de montagnes dont certaines sont abruptes et escarpées, d'autres couvertes de sapins jusqu'à leur sommet et, au loin, on voit des sommets enneigés. Juste en face, de l'autre côté du lac, il y a le Pilatus dont les versants sont d'apparence abrupte et rocheuse. On dit que c'est sur cette montagne que se trouve le corps de Ponce Pilate<sup>16</sup>. Après s'être suicidé, son corps fut jeté dans le Tibre qui le rejeta sur ses rives. Il fut alors jeté dans le Rhin mais celui-ci refusa de le garder ; on le transporta alors au sommet de cette montagne et on l'immergea dans un lac profond et sombre, si sombre qu'il n'a jamais été sondé. C'est ainsi qu'est né le nom du mont Pilate.

Vous rappelez-vous de Jeannette<sup>17</sup>, la petite montagnarde ? et comment, depuis chez elle, elle avait l'habitude de regarder au loin dans la vallée et de se demander quelles sortes de gens vivaient là-bas ? Je pense qu'il doit s'agir de cette même vallée et je suis presque sûre que j'ai goûté à ce délicieux fromage et à ce beurre fabriqués par la mère de Jeannette et d'avoir vu quelques-uns de ces petits chamois, chiens, chats et vaches en bois sculptés par son grand frère. Les magasins, par ici, sont pleins de très belles sculptures fabriquées par les paysans suisses, dont beaucoup sont de jeunes garçons, durant les longs soirs d'hiver. Ce travail entièrement fait à la main est très, très beau<sup>18</sup>.

Hier, nous sommes montées au sommet du Rigi d'où nous avons joui d'une vue magnifique sur les lacs et les montagnes. Je suis certaine d'avoir aperçu le chalet de Jeannette, et les montagnes enneigées en arrière-plan et les grands sapins sur les pentes escarpées. Depuis le sommet, par temps clair, on peut voir douze lacs. Le plus joli est le lac de Zoug. Ses eaux sont vert émeraude et sa surface est lisse comme un miroir et le bateau à vapeur, sur le lac, n'apparaît pas plus grand que ma main. Les bourgades paraissaient aussi minuscules que les maisons de l'arche de Noé et les plus hauts arbres semblaient aussi petits que des buissons. D'un côté se dressaient des sommets enneigés, si hauts qu'ils semblaient se fondre dans les nuages. Je ne suis pas étonnée que Jeannette ait été une petite fille gentille et prévenante quand, chaque jour, elle avait devant elle pareil spectacle.

Je suis aussi passée devant la maison de Louise, l'enfant du Rhin. Sa maison était nichée au pied d'une colline au milieu de beaux arbres et de vignes. Comme vous le savez, Louise demeure maintenant dans le grand ouest, mais cette maison devait correspondre à l'endroit où elle a vécu, car elle ressemblait exactement à ce que nous avons lu dans les *Sept Petites Sœurs*<sup>19</sup>.

J'ai vu des miles et des miles de coteaux de collines abruptes plantés de vignes, par endroits si raides que je ne comprends pas comment on peut s'y tenir debout et encore moins comment on les cultive. Ils préviennent les sols du ravinement en construisant des murets de pierre : sur un coteau, j'ai dénombré vingt et une terrasses.

J'espère que chacune d'entre vous a passé de bonnes vacances. J'ai souvent pensé à vous et souhaité que vous ayez pu profiter des mêmes visions que nous avons devant nous. Je vous embrasse toutes

affectueusement, Cari, Marion, May, Callie, Lucy, Annie, Nellie, Ruby, votre Mary P. Jones.

*Letter from Venice to the Fifth Grade of the Model School G. N. & I. College. Lettre écrite par Miss Mary P. Jones entre le 24 et le 28 juillet 1894*<sup>20</sup>

Mes chères élèves de 5<sup>ème</sup>

Je ne crois pas pouvoir vous écrire depuis un endroit plus intéressant que Venise, la reine de l'Adriatique. Nous sommes arrivées deux jours plus tôt [vendredi 24 juillet] et avons tout de suite été sous le charme. Vous savez que Venise est composée d'un groupe de cent septante petites îles distantes de trois miles de la terre ferme. Une longue digue de pierre surélevée traverse trois miles d'eau et la route aboutit directement à la ville. À mesure que nous approchions, les maisons semblaient vraiment surgir de la mer. À présent, ces canaux se subdivisent en plus de cent cinquante canaux qui serpentent et tournent à chaque coin et à chaque pont de la manière la plus incroyable. Quatre cents ponts réunissent les îles de telle sorte qu'on peut se déplacer à travers toute la cité en employant ces ponts mais les voies d'accès les plus agréables sont, de loin, les canaux. Sur ces derniers, on voit constamment des bateaux allongés, de gracieuses barques appelées gondoles. On peut aussi voir à Venise des barques plus solides uniquement destinées au transport de marchandises. Mises à part les jolies gondoles pour les passagers, il en y a de plus ordinaires pour le commerce des fruits et légumes et de plus solides pour les cargaisons plus lourdes. Il est merveilleux de voir comment elles glissent et virent de bord dans certains canaux sans entrer en collision. Les gondoliers sont presque tous habillés en blanc avec foulard coloré, larges cols et manches. Hier [lundi 27 juillet] quatre d'entre nous sont sorties ensemble. Le vieux gondolier a pris un grand plaisir à nous expliquer les divers endroits que nous croisions. Il parlait en italien et aucune d'entre nous n'a compris : il trouvait très étrange que nous ne puissions pas comprendre, d'autant plus qu'il répétait tout très lentement pour nous aider. Nous sommes allées vers la plus grande île, celle qui est face au large<sup>21</sup>, là où se trouve un ponton pour la baignade. Chacune d'entre nous a loué un maillot de bain et un grand chapeau de paille et s'est trempée dans l'Adriatique. C'était agréable et le spectacle était assurément très drôle. Une foule de gens arrivait sans

cesse et se précipitait dans l'eau comme si elle craignait que la mer ne se retire : tout le monde se baigne, des plus petits enfants jusqu'aux plus âgés.

Je dois vous raconter ce que nous avons vu le soir de notre arrivée, lorsque nous sommes parvenues à l'hôtel sur une de ces élégantes et silencieuses gondoles. Les marches de la maison mènent directement dans l'eau. Sur ces marches des familles étaient réunies et c'était très amusant de voir chacun sauter à l'eau pour un bain vespéral. Des groupes de jeunes garçons plongeaient çà et là comme des canards. Ailleurs, assise sur les premières marches, une femme faisait sa lessive hebdomadaire. Un peu plus loin, une jeune mère donnait le bain à son petit bébé : elle avait un large tablier enroulé autour de sa fine taille et, de chaque côté du tablier, étaient attachées des brides. La maman tenait les attaches, trempait et ressortait son bébé de l'eau, autant pour le plus grand plaisir de celui-ci, qui gesticulait et riait, que pour l'amusement des étrangers de passage. Quoi de plus agréable, ne pensez-vous pas, que de vivre dans une ville où votre baignoire est la rue et où vous pouvez descendre à la porte d'entrée et faire votre lessive ou lancer une ligne pour attraper un beau poisson pour le dîner ? Malgré tout cela, je ne voudrais pas vivre ici plus de quelques semaines. Les odeurs dans ces étroits canaux sont fort déplaisantes. Nous sommes passées à côté du cadavre d'un chien et d'un cochon morts qui flottaient, et pas depuis peu. Nous devons aussi nous habituer à ces choses.

Le plus large canal, le Grand Canal, se déroule à travers la ville avec la forme de la lettre S. Sur ce canal, de chaque côté, on trouve les principaux hôtels et les palais, ainsi que sont dénommées les plus élégantes résidences. Ces palais sont richement sculptés mais sont presque tous gris et défraîchis. Ils ont des marches de marbre conduisant dans l'eau et, dans certains, à travers des portails de fer, on pouvait apercevoir de ravissants jardins. Notre hôtel est situé sur ce canal. Je suppose que c'était autrefois un de ces anciens palais ducaux dont beaucoup ont été vendus pour devenir des hôtels ou des magasins, ou ne sont plus entretenus. Ma chambre est élégante, faite pour une duchesse et, comme Sarah Crewe, nous avons essayé de nous rêver en princesses le temps de notre séjour<sup>22</sup>. La nuit dernière [lundi soir 27 juillet], la vue depuis le porche était magnifique. On pouvait voir une joyeuse embarcation tout illuminée avec orchestre et chanteurs. Tout autour étaient regroupées des gondoles remplies de gens qui s'étaient arrêtés pour écouter la musique. Les

lumières, les gondoles noires avec leurs gondoliers tout de blanc vêtus, la musique, le clapotis des vagues sur les marches, le cri des bateliers qui s'appellent d'un canal à l'autre, tout cela a créé une image dont je me souviendrai toujours comme celle de "Venise".



Fig. 6 : Venise, Rio de le Do Torre débouchant sur le Grand Canal avec la Ca' Pesaro à gauche. Aquarelle d'Andrea Biondetti (1851-1946). Source : coll. privée

Hier [samedi 25 juillet], nous avons passé toute la journée à visiter divers endroits intéressants en continuant, comme je vous l'ai dit, avec de



délicieux bains de mer. Les lieux, pour nous les plus intéressants, furent deux célèbres églises, le Palais des Doges et la place Saint-Marc. Il y a tant à raconter qu'il me serait difficile de savoir par où commencer. Le Palais des Doges est plus beau que tout ce que j'ai pu lire ou rêver à son sujet. Ses murs et ses plafonds ont été peints par deux des plus célèbres peintres vénitiens, le Tintoret et Paul Véronèse. Ces tableaux sont encadrés et séparés les uns des autres par d'exquises guirlandes de fleurs et de feuilles sculptées sur bois et dorées. L'effet de ces anciens tableaux et de leurs cadres dorés est d'une richesse indescriptible.

Ce dimanche matin [26 juillet], nous sommes allées à la basilique Saint-Marc. Pendant tout le temps des offices, des centaines de visiteurs traversaient l'église admirant les décorations et les chapelles. Cela nous a paru très étrange, pour nous qui ne sommes pas habituées à de tels spectacles. Nous avons aussi été très étonnées de voir le nombre de femmes allant tête nue. On voit des centaines d'entre elles se pressant à travers la place en direction de la basilique avec strictement rien pour les protéger du soleil brûlant.

Voilà, ici se termine mon journal. Je vous dis au revoir. J'espère que chacune d'entre vous a passé, comme moi, un bon été, et qu'aucune de vous ne manquera la rentrée de septembre. Affectueusement, votre professeur, Miss Mary P. Jones.

### **Retour en Amérique**

#### ***Paris, samedi 11 août 1894***

Le *New York Herald*<sup>23</sup> publie la liste des voyageurs qui se sont annoncés le vendredi 10 août 1894 au bureau du journal, 49 avenue de l'Opéra à Paris. Parmi ceux-ci, on trouve les noms de Miss Julia A. Flisch et de Miss Mary P. Jones, logées à l'hôtel Central dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Aucun article, aucune lettre de nos deux voyageuses ne nous est parvenue de Paris. Il est pourtant certain qu'elles y ont brièvement séjourné avant de rejoindre Glasgow pour embarquer à destination des États-Unis.

#### ***Arrivée à New York, le mardi 28 août 1894***

Le voyage de retour se fait à bord du State of California au départ de Glasgow. Les voyageuses arrivent à New York le 28 août 1894<sup>24</sup> et sont

de retour chez elles à Milledgeville une semaine plus tard, juste à temps pour assister aux obsèques de Leonard, le père de Julia Flisch, le 5 septembre 1894 et pour reprendre leurs charges de cours au GN&IC le 25 septembre 1894<sup>25</sup>.

#### Notes et références bibliographiques

1. William Cecil, deuxième comte de Salisbury (1591-1668), connu sous le nom de Lord Cranborne, était un homme d'Etat anglais. On lui attribue, à l'occasion d'un voyage qu'il fit en Italie et en France entre 1607 et 1610, la paternité du terme *Grand Tour* : une expérience éducative et formatrice qui devait conduire les jeunes nobles à travers l'Europe avec l'Italie comme ultime étape.
2. Hersant, Yves, 2008, Grand Tour et Lumières, in Pigeaud, Jackie, *Les voyages : rêves et réalités. VII<sup>e</sup> Entretiens de la Garenne Lemot*, Nouvelle édition, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 67-76 ; voir aussi Dell'Olio, Aurélie, 2014, "L'afflux transatlantique des Américains vers le "vieux continent", de 1830 à 1900", *Babel*, p. 181-197, (<https://doi.org/10.4000/babel.3653>.)
3. Tissot, Laurent, 2000, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, Éditions Payot, Lausanne, p. 7-8, 17-18 et 133-134.
4. Coxe, William, *Voyage en Suisse*, tomes I-III, Paris, 1790.
5. Dell'Olio, Aurélie, 2014, L'afflux transatlantique des Américains vers le "vieux continent", de 1830 à 1900, *Babel*, p. 181-197, <https://doi.org/10.4000/babel.3653>.
6. Flisch, Christian W., Julia Anna Flisch in *Bündner Kalender 2020*, 179. Jahrgang, Desertina Verlag, Chur 2019, p. 116-120 ; voir aussi Harris, Robin O., To Illustrate the Genius of Southern Womanhood : Julia Flisch and her campaign for the higher education of Georgia women, in *Georgia Historical Quarterly*, N°79, Fall 1996, p. 506-531.
7. Miss Mary P. Jones était âgée de 30 ans ([www.ellislandrecords.org](http://www.ellislandrecords.org) : ship manifest, passenger ID 103654120133, frame 836, line number 70).
8. Collectif, 1892, *First Announcement and Catalogue of the Georgia Normal and Industrial College*, Milledgeville, Georgia, 1891-1892, Atlanta, Ga., Jas. P. Harrison & Co., Book and Job Printers (Franklin Publishing House), p. 4 ; voir aussi collectif, 1898, *Seventh Annual Announcement and Catalogue of the Georgia Normal and Industrial College*, Milledgeville, Ga. 1897-1898, Atlanta, Ga., The Foote & Davies Company, Printers and Binders, p. 7.
9. Tout au long de sa vie, Julia Flisch est décrite comme une femme d'une intelligence exceptionnelle : "Miss Flisch ... is a woman of high intellectuality and marked talents" in *Union Recorder*, June 7, 1898, p. 7.

10. Collectif, 30 juin 1894, *The New York Times*, p. 6.
11. Flisch, Julia A., 7 août 1894, Crossing the ocean. Interesting letter from a brainy Georgia woman. S. S. Glasgow, *Union Recorder*, Milledgeville (Georgia), p. 1.
12. Julia Flisch cite de mémoire le vers 2030 du poème composé par Robert Browning (1812-1889), *The Balaustion's Adventure* : "*With overflow of women everywhere*" in *The Pæms of Browning*, vol. IV (1862 – 1871), Routledge, Taylor & Francis Group, London and New York, 2012, p. 423.
13. Le Saratoga est un gros sac porté en bandoulière, idéal pour les voyages.
14. Jones, Mary P., 14 août 1894, Letter from Europe in *Union Recorder*, Milledgeville (Georgia), p. 6.
15. Jones, Mary P., 25 septembre 1894, Foreign Letter in *Union Recorder*, Milledgeville (Georgia), p. 7.
16. D'après la légende le corps et l'âme de Ponce Pilate reposeraient au sommet. Pour cette raison, le Pilatus était maudit et pendant des siècles on ne s'y risquait pas.
17. Les Jeannettes, petites filles âgées de 8 à 12 ans, appartiennent au mouvement scout et sont l'équivalent féminin des louveteaux. Elles doivent tenir cinq promesses : être toujours propres, toujours actives, toujours gaies, ne jamais mentir, toujours penser aux autres. La Jeannette évoquée par Miss Mary est une des sept enfants du roman de Jane Andrews, *Seven Little Sisters*. La personnalité de Jeannette se confond avec celle de Heidi, la petite héroïne de Johanna Spyri dont les aventures ont été publiées pour la première fois en 1880.
18. Le travail du bois sculpté est un artisanat alpin typique, notamment de la région du lac des Quatre-Cantons, dans la région de Brienz. La dynastie Huggler a spécialement brillé dans cet artisanat et les sculptures de Johann Huggler (1834-1912) sont très recherchées.
19. C'est en 1861 que Jane Andrews (1833-1887) publia son roman *Seven little sisters who live on the round ball that floats in the air*, un classique de la littérature enfantine américaine racontant l'histoire de sept petites filles de sept nationalités différentes vivant à travers le monde : la plus jeune des sœurs, un bébé noir, Agoonak la petite esquimaude, Gemila l'enfant du désert, Jeannette la jeune petite suisse, Pen-se la Chinoise, Manenko une fillette noire et Louise la petite fille du Rhin.
20. Jones, Mary P., Letter from Venice in *Union Recorder*, Milledgeville (Georgia), Aug. 28, 1894, p. 7.
21. Il s'agit du Lido.

22. En 1887, Frances Hodgson Burnett (1849-1924), romancière anglo-américaine écrivit un feuilleton pour les enfants dans le *St. Nicholas Magazine*. Le roman fut publié pour la première fois en 1888. Sarah Crewe, petite fille riche née aux Indes, où son père était en garnison, est envoyée à Londres, à cause de l'humidité du climat, dans un pensionnat où elle put jouir de tout le luxe.

23. Collectif, 11 août 1894, *The New York Herald* (European edition), Paris, p. 4 et p. 6.

24. [www.ellislandrecord.org](http://www.ellislandrecord.org) : passenger record, *The State of California*, passenger Julia A. Flisch ; voir aussi [www.ellislandrecord.org](http://www.ellislandrecord.org) : ship manifest, *The State of California*, port of departure Glasgow and Merville, date of arrival Aug. 28, 1894.

25. Collectif, 25 septembre 1894, *Union Recorder*, Milledgeville (Georgia), p. 7.



**SUR LES TRACES DE NICOLAS BOUVIER,  
SUR DES CAILLOUX ATLANTIQUES**

*Lionel GAUTHIER*

Société de Géographie de Genève  
Conservateur du Musée du Léman, Nyon

**Résumé :** L'auteur de ce récit de voyage suit les traces de Nicolas Bouvier sur les îles d'Aran au large de l'Irlande. En arpentant en plein hiver l'île quasi déserte d>Inishmore, il cherche à comprendre ce qui a fasciné vingt ans plus tôt l'auteur de *L'Usage du monde* sur ces cailloux atlantiques.

**Mots-clés :** Nicolas Bouvier, Îles d'Aran, Irlande, récit de voyage, Inishmore.

**Abstract :** The author of this travelogue follows in the footsteps of Nicolas Bouvier on the Aran Islands off the coast of Ireland. By surveying the almost deserted island of Inishmore in the middle of winter, he seeks to understand what fascinated the author of *The Way of the World* on these Atlantic stones twenty years earlier.

**Keywords :** Nicolas Bouvier, Aran Islands, Ireland, travelogue, Inishmore.

*En 1985, le magazine GEO envoie Nicolas Bouvier en reportage sur les îles d'Aran, ces trois îlots minuscules, dernières escales irlandaises avant la traversée vers le Canada. Il y passe une semaine en plein hiver, au moment où "la météo a mis ces îles sous narcose". Il en revient avec un article de journaliste intitulé "Îlots perdus tout au bout de la brume". Expurgé des réalités du voyage, ce texte lui laisse un goût d'inachevé qui le décide à en dire plus. C'est le point de départ de son magistral "Journal d'Aran et d'autres lieux" publié en 1990. En 2006, je suis parti, en hiver cela va de soi, arpenter les routes d>Inishmore, la plus grande des trois îles, pour comprendre ce qui a fasciné l'écrivain genevois sur ces cailloux atlantiques.*

Il fait déjà nuit quand je descends du ferry qui vient de me déposer à Kilronan, chef-lieu d>Inishmore. Il fait froid et sombre, il n'y a pas un chat à l'horizon, et la seule lumière que j'aperçois est celle du pub, unique endroit ouvert à cette heure en cette saison. Détour donc par le *Ti Jæ Mac Bar* pour y trouver un moyen de locomotion. Cinq kilomètres me séparent de Oatquarter, le hameau où j'ai réservé une chambre. Et les faire à pied

dans cette obscurité et ce froid ne me dit rien qui vaille. Par chance, un habitué, la cinquantaine bien consommée, propose de me conduire. Mais il est venu pour boire un coup. Alors je trinque avec lui. Une heure après avoir posé le pied sur l'île, je passe la porte de mon logis.

C'est une vieille bâtisse de plus de deux cents ans qui semble s'accrocher aux rochers de toutes ses forces pour résister aux coups de boutoir du vent qui n'est pas ici pour plaisanter, et qui n'épargne ni les maisons, ni les rares arbres, qui sont pour la plupart pliés, comme décoiffés en permanence. Bouvier n'avait pas exagéré, lui qui a fait du vent l'un des personnages principaux de son récit. Le living room (car il s'agit vraiment de la salle de vie, avec le petit salon dans le coin droit et la salle à manger du côté gauche) est une espèce de caverne d'Ali Baba, un extraordinaire fourbi. On y trouve de tout, des dizaines de tableaux qui respirent avec difficulté, des photos dans tous les coins, une collection d'assiettes dispersées sur les murs rouges, une icône chrétienne, une représentation d'un dieu indien, une peinture d'Afrique subsaharienne, une fleur sous verre, une affiche du Che... Sur la cheminée, les meubles, les rebords de fenêtres, des dizaines de bibelots, de livres, de photos empilés et alignés dans une méticuleuse anarchie. Et partout de la vaisselle, on se croirait dans une boutique, il y a assez de verres, de tasses, d'assiettes, pour organiser un festin pour des dizaines de convives.

Je suis accueilli par Gilbert, vieil homme de 74 ans, malin, espiègle, sage et naïf à la fois, "vieux sans être adulte" aurait dit Brel. L'*Irish stew* est déjà sur la table, fumant comme les braises du feu qui chauffent la pièce. Il y en a pour un régiment. Le repas terminé, nous nous réfugions devant la cheminée, il faut dire qu'en dehors de quelques radiateurs d'appoint, c'est le seul système de chauffage. Une tasse de thé à la main, Gilbert me raconte sa vie en diagonale – quelques bribes de ses vingt ans de travail dans diverses cuisines de Manhattan et des cinquante autres passés sur cette île minuscule – et m'assomme de questions. Y a-t-il de la neige à Galway ? Quel est le jour de notre fête nationale (il est né le jour de la Saint Patrick, la fête nationale irlandaise) ? Qu'est-ce que je fais là en cette saison ? Barrière de la langue oblige, il n'a jamais entendu parler de Nicolas Bouvier.

Le lendemain, Gilbert, son chien et moi partons sur la route de bonne heure. En chemin, il me montre quelques curiosités : l'école, une maison abandonnée appartenant à un ami défunt, et un champ de patates (les

stéréotypes ont certes une santé de fer, mais il n'y a pas de fumée sans feu). Après deux kilomètres, nous nous séparons. Lui part voir un ami plus à l'est, et moi je marche sur *Dun Angeus*, plus à l'ouest.

*Dun Angeus* est un édifice en pierres qui surplombe la plus haute falaise de l'île depuis plus de 3000 ans. Depuis le *Visitor's Center* qui est encore fermé quand j'arrive (je passerai donc gratuitement), il y a 20 minutes de marche jusqu'au *Dun*. À mi-parcours trône un panneau indicateur des plus savoureux montrant d'un côté le chemin de l'auberge de jeunesse et de l'autre (en direction de l'océan) : New York, Tokyo, Milan... Je suis resté longtemps à m'imprégner de la sérénité du lieu. Bouvier avait raison. Ce *Dun* (forteresse en gaélique) tient plus de l'amphithéâtre pour assemblées druidiques que de l'ouvrage militaire. Vers midi, au moment où les premiers touristes fraîchement débarqués du continent pointent le bout de leur nez, je me dirige vers le bistrot du coin. En y entrant, je sais tout de suite que j'y serai bien. Une cheminée, une douce clarté, et une mélodieuse musique irlandaise me souhaitent la bienvenue. Une affiche au-dessus du bar complète le décor d'une touche d'humour qui en dit long : *When I give food to the poor, they call me a saint. When I ask why the poor have no food, they call me a communist.*

Je passe l'après-midi à déambuler sur les routes sans véritable autre but que de me laisser surprendre par des détails insignifiants qui ici, dans "ces paysages faits de peu" comme l'a écrit celui dont je suis les traces, prennent une importance fondamentale et insoupçonnée. À la sortie d'un virage, j'assiste par exemple à une amusante scène de vie. Deux vieux à vélos escortent une vache avec toutes les peines du monde. La belle ne semble, en effet, pas disposée à sacrifier cette exquise liberté de sitôt. Les deux vieux ne semblent d'ailleurs pas spécialement pressés non plus. Il fait beau, et le temps ici est plus une histoire de lumière que d'aiguilles qui tournent. Plus tard, au hasard d'un énième lacet de la route, je tombe nez à nez avec un palmier, petit certes, mais palmier quand même, comme une enclave pacifique dans cette île atlantique. Il se tient droit, à la fois fier et dubitatif. Il semble se demander à la manière de Bouvier, "qu'est-ce que j'ai au monde à foutre ici ?"

Le soir, Gilbert me raconte, au coin du feu, d'autres histoires et anecdotes et me pose d'autres questions. Il a une curiosité particulièrement aiguisée, celle des sédentaires résignés qui voyagent à travers les récits de



leurs hôtes. "Le voyage n'est nécessaire qu'aux imaginations courtes" disait Colette.

Le matin suivant, je pars à la recherche d'un bassin rocheux en forme de rectangle parfait que je ne trouverai pas. Bouvier y avait été mené par son hôte. Le mien est trop vieux pour jouer les funambules sur ces falaises escarpées. Il n'a d'ailleurs pas semblé savoir de quoi je lui parlais. À ma décharge et à la sienne, il n'est pas aisé d'expliquer dans une langue estropiée que l'on piste une curiosité géologique qu'un écrivain suisse a décrit comme "un chaudron de sorcières [qui] ne sert absolument à rien". J'ai pourtant cherché, marché, tourné, sans réussir à mettre la main dessus. J'en suis arrivé à un point où le moindre trou vaguement rectangulaire m'apparaissait comme l'objet de ma quête. Au bout de quelques heures, je vous prie d'admirer ma persévérance, je finis par me résigner. Ça me fera une bonne excuse pour revenir.

Après ces recherches infructueuses, je décide de pousser jusqu'aux sept églises, ou plutôt jusqu'aux sept ruines d'églises. L'atmosphère valait à coup sûr le détour. Ces ruines sont bordées d'un cimetière comme je les aime, avec des tombes dans tous les sens. Pour se faire enterrer ici, il ne faut pas avoir peur de la promiscuité. Juste à côté, il y a le terrain de foot le plus minable qu'il m'ait été donné de voir. Celui qui a décidé de faire jouer des footballeurs ici est soit un sacré farceur soit un bougre d'imbécile. Le gazon y est à ce point bosselé, que les ténors du ballon y perdraient leur latin. Il est en plus à quelques mètres à peine de l'océan où souffle un vent rageur. Qui peut avoir envie de jouer ici ? Je n'ose imaginer le nombre de ballons expédiés dans les vagues. Tandis que je rêvassais, fredonnant la supplique d'un célèbre chanteur aspirant au repos éternel dans un autre cimetière marin, je suis surpris par ma première averse irlandaise. Il était temps que la pluie se montre, je commençais à m'inquiéter. Le ciel est alors devenu frivole, changeant d'avis comme de chemises. Pleuvra-t-il ? pleuvra-t-il pas ? Tantôt un grand ciel bleu, puis une pluie désinvolte, à nouveau du soleil, puis un peu de grêle... des caprices à n'en plus finir.

Avant de rentrer me réchauffer, je fais un arrêt sur un muret face à l'océan. Il y a quelques temps déjà que je n'avais plus vu l'Atlantique, et contempler les vagues réjouit ma paresse et mon imagination. Mais ces vagues me semblent spéciales. J'ai l'impression qu'elles produisent un bruit disproportionné par rapport à leur taille, comme si elles mettaient toute leur énergie dans le vacarme, oubliant de soigner leur allure. Une

conclusion s'impose : les vagues irlandaises ont la langue bien pendue. Assis sur mon strapontin de pierre, je fais face à une petite baie en forme d'amphithéâtre, le spectacle ne tarde pas à commencer. Un nuage sombre apparaît, il arrive du nord, il n'est ici que de passage. Il plonge très vite ma baie dans une obscurité inquiétante. Mais continuant son voyage vers le sud, il s'efface sans se presser. La moitié de la baie baigne alors sous un soleil généreux, rendant l'eau d'un bleu aguichant, tandis que l'autre moitié est encore recouverte de ce nuage menaçant qui rend l'eau sombre et effrayante. Quand la lumière revient, il est l'heure de rentrer.

Dernier soir autour de l'âtre en compagnie de Gilbert et d'une voisine, suisse comme moi. Paradoxe typiquement helvétique, malgré nos passeports identiques, nous discutons en anglais. Elle non plus ne connaît pas Nicolas Bouvier.

Le lendemain, au moment de quitter cette île, je repense aux événements minuscules qui, mis bout à bout, m'ont amené jusqu'ici : mon père qui me tend *L'Usage du monde* un dimanche après-midi, les premières lignes de ce livre que je ne lâcherai plus, ma balade irlandaise quelques années plus tôt, *Le Poisson-scorpion*, mon année avortée en faculté des lettres, le timbre de voix de Bouvier entendu à la radio, ma découverte euphorique de la géographie, *Chronique japonaise*, puis *Journal d'Aran et d'autres lieux*, ce chanceux qui m'avait raconté sa rencontre fortuite avec Bouvier, la soirée arrosée qui vit naître l'idée de ce voyage, l'amie qui renonce finalement à venir, le *Guide du routard* et l'appel à Gilbert dans mon anglais maladroit, le carnet Moleskine que j'emmène pour me souvenir, le monastère de Clonmacnoise où Bouvier avait fait escale, *Les lacs du Connemara* de Sardou, l'exemplaire des *Îles d'Aran* de Synge annoté par Bouvier qu'un enseignant m'avait prêté.

### **Bibliographie**

BEUGRAS Dominique, 2002, (anthologie rassemblée et présentée), *Les îles d'Aran, le voyage vers l'Ouest*, Paris, Éditions La Bibliothèque.

BOUVIER Nicolas, 1985, "Îlots perdus tout au bout de la brume", in : *Géo*, Paris, n° 76, juin, pp. 106-115.

BOUVIER Nicolas, 1990, *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.

SYNGE John Millington, 1990, *Les îles d'Aran*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.

**Note**

1. En relisant cet article presque quinze ans après sa première publication dans *Point, ligne, surface : journal officieux du Département de géographie de l'Université de Genève* (2006, n° 17), j'y ai trouvé de très belles choses, mais aussi bien des lourdeurs et des maladresses. Il m'a donc semblé nécessaire de le retoucher ici et là avant de le présenter à un nouveau lectorat.

## À REBOURS DU TEMPS DANS LES ALPES MARITIMES ITALIENNES

*Marina MARENGO*

Professeure de géographie

Universités de Gênes et Sienne/Arezzo

**Résumé :** Ce récit de voyage dans l'espace/temps des Alpes Maritimes italiennes permet de renouer avec les souvenirs d'enfance et de famille, ainsi qu'avec les lieux de cette montagne qui a été pendant longtemps aux marges des processus de changements. Nous parcourons cette région aux atouts touristiques importants sous l'angle d'un récit de vie.

**Mots-clés :** Ligurie, Piémont, passé familial, vie à la campagne, traditions rurales, années 1960-1970.

**Abstract :** This travelogue in the space / time of the Italian Maritime Alps allows you to reconnect with childhood and family memories as well as with the places of this mountain which has long been on the fringes of the process of change. We travel this region with important tourist assets from the angle of a life story.

**Keywords :** Liguria, Piedmont, family past, country life, rural traditions, 1960s-1970s.

### À rebours dans "mes" montagnes

Pourquoi partir à rebours dans les souvenirs, ainsi que sur les pas de mes ancêtres ? Parce que les Alpes Maritimes (les Maritimes pour les gens du cru) sont une région montagnarde qui m'appartient par mon origine, mais aussi parce que – connue et réputée par le passé pour ses ressources, ses atouts paysagers et climatiques – elle a été ensuite marginalisée dans les choix des décideurs des régions administratives concernées – Ligurie et Piémont. En plus, en tant que montagne moyenne, à partir de l'après-guerre, elle a payé un fort tribut à l'émigration. Elle a, ensuite, dû faire face à une réduction sensible de son attractivité touristique : elle faisait partie des lieux du Grand Tour, et était aussi la destination préférée des Ligures de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie pour leurs villégiatures estivales : il existait deux grands hôtels dans la Haute Vallée du Tanaro au début du XX<sup>e</sup> siècle, à Garessio et à Ormea.

Les petits hôtels et les locations estivales ont accueilli les vacances familiales des Turinois et des Génois jusqu'à la fin des années 1970. A

suivi un long déclin, stoppé par les tentatives contemporaines de tourisme lent et culturel, centrées sur la valorisation du patrimoine local.

Le parcours se fera à rebours dans le temps ainsi que dans l'espace. Je suivrai l'itinéraire routier habituel de mes retours "chez moi", en m'arrêtant dans les lieux que je considère les plus importants et prégnants de contenus<sup>1</sup>.

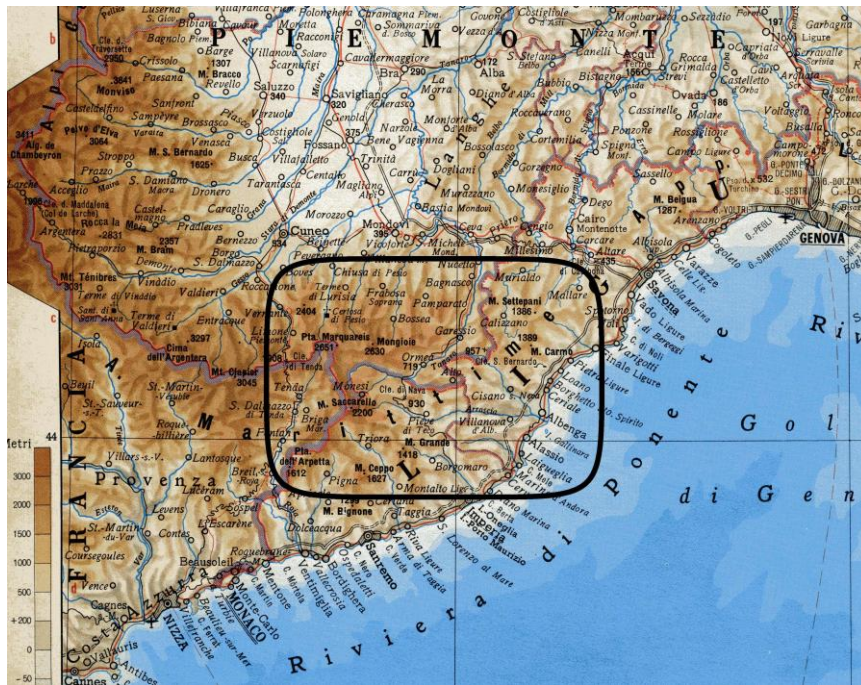


Fig. 1 : Carte : *Les Alpes Maritimes* (extrait).

Source : *Atlante Geografico Moderno*, Istituto Geografico d'Agostini, Novara, 1969 - tav. 9 "Liguria", échelle d'origine : 1 : 1.000.000<sup>2</sup>

### **Pieve di Teco et la haute vallée de l'Arroschia**

En sortant de l'autoroute "dei Fiori" – celle qui de Gênes, en longeant la côte occidentale ligurienne, arrive jusqu'à la frontière française –, à Albenga, je commence par remonter la vallée du fleuve Centa. Entourée des cultures maraîchères et fruitières, je parcours, dans la plaine alluviale

d'Albenga, une route provinciale très sinueuse qui conduit dans la vallée de l'Arroscia. Cette vallée joue un rôle de pierre angulaire dans les communications entre la côte et la montagne. Autrefois la ville d'Albenga, de fondation romaine, était centrale pour les habitants des vallées proches : commerces, bureaux administratifs, avocat, notaire, géomètre étaient tous facilement accessibles. Le Royaume d'Italie (1861-1946) fit construire une route nationale (le projet était napoléonien) entre Cuneo et Imperia, la nationale 28, qui octroya plus d'importance dans les communications et les services à la vallée du fleuve Impero et à la ville d'Imperia. Cependant, les autochtones continuent de choisir Albenga pour l'hôpital, pour les écoles – parfois en internat –, ou pour entrer au séminaire.

Ma mère raconte l'histoire du voisin : "Pietro est allé au séminaire à Albenga. Sa mère était enchantée à l'idée d'avoir un fils curé. Mais il a terminé ses études au séminaire et puis il est parti. Il s'est inscrit à l'université à Gênes, pendant au moins vingt ans, mais n'a jamais réussi à terminer sa formation. Il aurait voulu être réviseur des comptes". Et la sienne : "J'allais suivre mes cours de couturière à Albenga. Je montais dans le car postal à Pornassio, je changeais à Pieve di Teco et j'arrivais à Albenga. Dans un coin abrité des arcades j'enlevais mes bas en laine épaisse tricotés maison que ma mère m'obligeait à porter, pour mettre les bas en nylon que j'avais achetés avec mes économies. J'avais honte de ces gros bas de laine". Et encore : "On m'a opéré des amygdales à seize ans. Pas d'anesthésie ! Un chirurgien boucher mais efficace. Ma mère, après quelques heures, m'a laissée à l'hôpital parce qu'elle avait les vaches à traire et les autres animaux à soigner. Je n'ai plus vu personne avant le retour chez moi, toujours en car postal. Je n'avais même pas les forces pour monter ma petite valise : le chauffeur m'a aidée. C'est le même chauffeur qui, huit ans après, en revenant d'Albenga avec ma robe et mes chaussures de mariée, me conseillait de ne pas me marier parce que j'étais trop jeune".

En remontant la vallée, les pentes sont encore douces jusqu'à Vessalico ; ensuite elle se fait de plus en plus escarpée. La traversée de ce petit village était le cauchemar des automobilistes. La route très étroite sur laquelle donnent les marches des maisons : elles étaient constamment occupées par leurs propriétaires qui, sans crainte aucune, posaient leurs pieds tranquillement sur la chaussée. Il fallait toujours faire très attention à ne pas écraser les pieds des gens qui papotaient tranquillement sans

considération aucune pour les voitures. Il en allait de même avec le car postal. Une route de contournement a résolu le problème.

À partir de Vessalico jusqu'à Pieve di Teco les oliveraies dominent jusqu'à la ligne de partage des eaux. Pieve di Teco est un village qui a eu un rôle central, religieux au commencement mais surtout commercial ensuite, dans la Haute Vallée de l'Arroscia. Ses arcades étaient toujours animées par les habitants des montagnes voisines qui "descendaient" faire leurs achats au marché, dans les foires ou dans les nombreux magasins existants, commandaient de nouvelles chaussures ou bien faisaient ressemeler celles qu'ils avaient aux pieds. Les cordonniers de Pieve di Teco étaient réputés bien au-delà de la vallée. Les petites boutiques d'alimentation, de tissus, de quincaillerie sont encore nombreuses aujourd'hui. L'emporium, une véritable caverne d'Ali Baba, existe encore : on y trouve souvent des objets ou des pièces de rechange parfois désuètes qui sont introuvables ailleurs.

Quand j'étais enfant j'allais avec mon grand-père à Pieve acheter le *stockfish*, la morue séchée pour la *buridda*<sup>3</sup>, le plat maigre traditionnel du vendredi et des veilles des fêtes. La boutique avait un sol très noir en terre battue – sale ? –, il puait très fort le poisson séché. Il y en avait des brassées posées dans de hautes corbeilles en écorce de châtaigner. Et si nous y allions au printemps, au retour nous montions (mais en voiture conduite par mon père) à Teco, un petit hameau de cinq ou six masures où un vieux paysan semait encore les oignons de Teco, roses, plats et très sucrés – jamais plus retrouvés depuis lors.

### **Pornassio, les vignes, les oliveraies et les souvenirs d'enfance**

Monter de Pieve di Teco en direction du Col di Nava, en parcourant la route nationale, me fait entrer dans le domaine de "mes montagnes parfumées". On s'est toujours moqué de moi pour cette qualification, mais c'est une réalité. C'est le domaine des herbes aromatiques, des touffes de thym et de sarriette qui embaument et recouvrent les rochers ensoleillés. Il y en a de toutes sortes, aromatiques et médicinales, recherchées par les apothicaires du passé ou utilisées dans tous les plats traditionnels. Un musée et une fête des herbes et de la lavande existent aujourd'hui à Cosio d'Arroscia, petit village de la vallée, mais c'était plutôt Briga qui, avant la division de la commune entre Italie et France, avait une réputation depuis le Moyen Âge pour la culture des "simples" – qui sont des herbes

aromatiques et plantes médicinales<sup>4</sup>. Goffredo Casalis écrivait dans le *Dictionnaire géographique du Royaume de Sardaigne* : "Le sol de cette commune produit les herbes médicinales en grande quantité"<sup>5</sup>. Parmi les simples habituels de mes souvenirs d'enfant, il y a toujours l'herbe du "bun megu" (du "bon médecin") : je découvrirai bien plus tard, à l'adolescence en lisant les poètes "maudits" français, qu'il s'agissait de l'absinthe. Il n'y avait pas de mode ou de malédiction, il s'agissait tout simplement du vermifuge traditionnel le plus utilisé pour les enfants du pays. Et qu'il était amer !



Fig. 2



Fig. 3

Fig. 2 : Mes grands-parents maternels sur la terrasse de la maison, Pornassio, Ligurie, 1961. Photo : coll. M. Marengo

Fig. 3 : Avec mes parents à l'âge de deux ans, Pornassio, 1961. Photo : coll. M. Marengo

En arrivant à Pornassio, j'entre dans mon premier "chez-moi" des Alpes Maritimes. Dans ce village, fait de plusieurs hameaux, il y a la maison de mes grands-parents maternels, dans la bourgade de Villa pour la précision.



Une petite et humble maison de paysans, reconstruite avec les moyens du bord et le peu d'argent fourni par l'État italien dans l'après-guerre, parce que détruite avec les autres maisons du hameau par un dernier *raid* des Allemands en août 1944.

### **Les vignes et les oliviers : ma première vigne**

"Voilà, c'est à toi de t'en occuper, c'est ta vigne". Avec cette phrase mon père me confie quatre groseilliers – la forme des feuilles rappelant celles de vigne – qu'il vient de planter dans un petit carré libre de la vigne près de la maison. J'avais cinq ans et j'ai ainsi commencé mon apprentissage de cultivatrice ! Ma "vigne" existe encore : chaque année je fais des confitures et mon sirop de groseille avec ma récolte personnelle. Dans les vignes et les oliveraies, j'y allais à chaque fois que nous nous rendions à Pornassio. Et la joie des vendanges faisait oublier l'épuisement d'un travail harassant. Mon divertissement majeur, c'était voir mon grand-père et mon père entrer en maillot de bain dans les cuves remplies de raisin pour l'écraser avant de le laisser "macérer". À cette phase du travail des vendanges remonte aussi ma première "cuite". Courant et fouillant toujours dans la cave avec papa et *nonno*, j'ai réussi à m'enivrer des vapeurs exhalées des cuves où le raisin était déjà en train de macérer. L'année d'après la machine à écraser le raisin était dans la cave et la "magie des cuves" était malheureusement perdue à jamais.

### **Le lavoir : un lieu magique tout au féminin**

Toute petite, j'accompagnais aussi ma grand-mère au lavoir. Elle faisait sa lessive à la maison mais, à la belle saison, aller rincer le linge au lavoir était un rite auquel elle ne renonçait pas. J'étais impressionnée par sa capacité à porter la grande bassine en zinc sur sa tête, comme les Africaines que je voyais dans les livres de géographie. Elle roulait un grand foulard en coton bien serré, le posait sur sa tête et après elle y mettait sa bassine. Elle était menue mais avec sa bassine sur la tête elle avait une allure de reine et un port de tête magnifique. Le lavoir de l'époque était en pierre creusée et recouvert de mousse sur les bords. C'était une source toute proche qui l'alimentait en eau. C'est sur la pierre de ce lavoir que j'ai appris à laver, lorsqu'un jour d'été ma grand-mère m'a confié des mouchoirs bien trempés.



Fig. 4 : Les terrasses de Villa, Pornassio, Ligurie, vues de la nationale 28,  
Photo : M. Marengo, 26.8.2014



Fig. 5 : Ma vigne vue de la terrasse de la maison grand-paternelle,  
Villa, Pornassio. Photo : M. Marengo, 21.7.2010

Aujourd'hui le lavoir est toujours là, je l'utilise parfois pour aller rincer le petit linge quand je vais à Pornassio à la belle saison. Il est en ciment à présent et un robinet de l'eau communale l'alimente. La source existe toujours mais elle a été canalisée vers les fontaines du hameau plus en bas dans la vallée. Les autres femmes ne l'utilisent plus beaucoup : une nouvelle habitante – une Anglaise qui a acheté et rénové une maison de vacances à proximité – cherche, tout comme moi, à recréer la magie toute féminine de la lessive au lavoir.

### **La fenaison d'ici et d'ailleurs**

L'été était aussi la saison des foins. Mes grands-parents possédaient des prés tout en haut de Parodo, la petite montagne d'en face. On voyait les prés de la terrasse de la maison. Aujourd'hui ils ont été envahis par les noisetiers sauvages, mais j'arrive encore à bien les localiser en regardant attentivement le doux sommet de Parodo.

Ils louaient aussi des prés au col di Nava, en lisière de la route nationale. On y allait en voiture et le tracteur amenait les outils nécessaires pour les foins. Ma grand-mère préparait d'ordinaire le repas de midi qui comprenait de grandes tartes salées de légumes, ainsi que les fleurs de courgettes farcies cuites dans la tomate fraîche (je les cuisine souvent en été mais elles ne sont jamais aussi bonnes que celles de ma grand-mère). Si elle avait fait son pain le jour d'avant, nous avions aussi droit à une tarte à la confiture cuite en fin de journée dans le four qui n'était plus trop brûlant. Cette nourriture, avec de grandes gourdes d'eau et d'eau mélangée au petit vin, reposaient à l'abri et à l'ombre sous une touffe d'ormes à la limite des prés. Les nourritures étaient suspendues pour éviter les insectes bien sûr. Si ce n'était pas trop tard et ma mère pas trop fatiguée, en fin d'après-midi, nous allions ramasser la lavande sauvage tout près du col de Nava (aujourd'hui encore il y a une marque commerciale "Lavanda col di Nava"). Quand je suis à Pornassio à la saison, je ne renonce pas à la recherche d'un peu de lavande sauvage, même si le ramassage à présent est interdit.

Les fenaisons les plus mémorables de ma vie, je les ai vécues en France. La frontière toute proche et la commune de Briga séparée en deux entre France et Italie en 1947<sup>6</sup> avaient laissé à bien des gens de cette région, désormais transfrontalière, des propriétés des deux côtés des versants. C'était le cas de mes grands-parents : ils avaient des prés sur la

commune de La Brigue. Nous partions sur le char trainé par les bœufs avant l'aube. Il fallait descendre jusqu'au fond de la vallée et remonter de l'autre côté, vers la France. Nous parcourions une partie de l'ancienne route du sel et de la draille utilisée pour amener le bétail de la côte niçoise aux alpages dans les montagnes de Briga et de Tende. La surprise était la frontière. J'ai encore un souvenir ému de ces passages, deux en tout, parce qu'ensuite les prés "français" ont été vendus. Du côté italien il y avait le carabinier ; il devait avoir fait des bêtises pour être confiné à un poste de douane aussi loin sur les montagnes, et qui n'était pratiqué que par les paysans de la région. Il nous accueillait comme si on était des invités de marque dans sa maisonnette de fonction. Il me donnait toujours des petits bonbons de sucre aux fruits et à la menthe. Son collègue français, un gendarme tout aussi fautif que le carabinier, arrivait avec de la limonade fraîche fabriquée avec les citrons de son jardin de la côte. J'ai eu pour bien des années une idée tout à fait très particulière de la frontière : jusqu'à mon adolescence c'était le lieu d'accueil et de repos, avant une longue journée dans les prés de France.

#### **Viozene, Upega e Piaggia, la haute montagne de mon enfance**

Parfois à la belle saison je retourne sur ces montagnes, une bien "haute" montagne pour une gamine qui a grandi au fond de la vallée. Déjà à partir du col de Nava on dépasse la ligne de partage des eaux entre la Haute vallée de l'Arroscia et la Haute vallée du Tanaro. À Ponti di Nava on est en Piémont : nous venons d'entrer dans la province de Cuneo<sup>7</sup>. La limite entre Ligurie et Piémont passe au centre du Tanaro. Le pont symbolise en effet ce que je suis : un "entre-deux" culturel (maritime et montagnard), synthétisé par deux modes de vie et de production (de l'oliveraie et de la châtaigneraie), deux cultures alimentaires (celle de l'huile et celle du beurre). Il faudrait encore continuer longtemps sur les différences et les complémentarités entre ces deux régions d'une même zone alpine transfrontalière. Il existe pourtant une continuité, paysagère cette fois : les terrasses<sup>8</sup>. Comme les versants sont souvent escarpés, près de la côte ou en montagne, les Ligures et les Piémontais ont multiplié les terrasses en pierre sèche. Aujourd'hui elles sont parfois abandonnées, ainsi qu'à l'origine de sérieux problèmes hydrogéologiques. Il y en a toutefois encore beaucoup en culture : les vignes, les oliveraies de la vallée de l'Arroscia, mais aussi les châtaigneraies de la Haute Vallée du Tanaro, ont été

implantées sur des terrasses créées au Moyen Âge. Francesco Biamonti a bien souligné le travail acharné de défrichage et mises en culture de la part des moines à cette époque lointaine : "Quels troncs, vos oliviers, ils doivent être très vieux ! [...] – À quel siècle remontent-ils demanda le professeur ? – Les plus jeunes au dix-septième, les plus vieux au quatorzième, ce sont les bénédictins qui les ont fait planter, de gré ou de force"<sup>9</sup>.



Fig. 6 : Piaggia da Monesi et ses terrasses abandonnées (vers la frontière Piémont/Ligurie). Photo : M. Marengo, 29.7.2013

Aller à Viozene, et ensuite à Upega et Piaggia, vers les sources du Tanaro au Mont Tanarello, signifie entrer dans le monde de l'alpage, de la transhumance, mais aussi des forêts, des bois noirs, des terres communes encore aujourd'hui internationales (entre Piémont, Ligurie et Département des Alpes-Maritimes)<sup>10</sup>.

Jusqu'aux années 1970 la montée à l'alpage était la norme : toutes les prairies de mes "hautes" montagnes étaient parsemées de bêtes à corne, plutôt des bovins que des ovins. Cela avait déjà changé par rapport à la tradition de l'élevage des moutons et des chèvres. Pendant quelques décennies, malgré la persévérance d'un bon nombre de vachers des plaines de la province de Cuneo qui louaient les prairies de Upega et Piaggia<sup>11</sup>, cette pratique a presque disparu dans la Haute vallée du Tanaro. Au cours des derniers lustres bergers et vachers ont ravivé les traditions. Les bergers de Leca d'Albenga par exemple, montent avec leur troupeau de moutons et de chèvres jusqu'au col de San Bernardo de Garesio. Ils restent le temps nécessaire à leurs animaux pour s'adapter à l'altitude et puis, en suivant les drailles sur les lignes de partage des eaux, ils se dirigent vers les prairies d'Upega pour l'été. J'avais oublié le spectacle et les sensations fortes que donnent les départs vers la montagne jusqu'à il y a trois ans où, un jour de juin, je me suis retrouvée entourée de brebis, agneaux, chèvres et chevreaux – les deux derniers nés lovés sur les épaules du berger – sur le col de San Bernardo de Garesio. Et alors, j'ai retrouvé mentalement les mots de Francesco Biamonti dans son roman *L'Ange d'Avrigue*, où le berger rentrait de l'alpage :

"Nuées... il les vit nuées les brebis d'un troupeau dont il s'approchait, et sacrés les gestes par lesquels un berger, chapeauté d'azur, retenait son chien. Ils le regardèrent, tous deux curieux, chien et berger. Ils le fixaient de leurs yeux tristes, des yeux de complices, d'habitues des solitudes sur les cimes que le vent caresse du matin au soir. Puis, après un bonjour, le berger demanda d'où il venait ("*d'ouunte venés ?*") [...] Ce berger parlait provençal [...] Il parlait provençal en une étrange cantilène : la cadence des Alpes Maritimes ; à des tons aigus comme des sanglots faisaient suite des sons descendants qui traînaient, des douceurs de berceuse"<sup>12</sup>.

Cette toute première partie de la vallée du Tanaro recèle aussi les premiers bois noirs vus dans mon enfance. Le *Bois des Navettes* représentait pour moi la forêt enchantée, où sapins et mélèzes créaient une ambiance magique, avec la petite route provinciale pour Piaggia et Limone Piemonte – non goudronnée jusqu'aux années 1980 – qui

serpentait jusqu'à "La Colletta delle Salse", pour arriver après d'innombrables lacets et plusieurs montées et descentes jusqu'à Monesi. Elle grimpait ensuite dans les alpages et côtoyait les marmottes sifflantes sortant de leurs tanières jusqu'au Colle dei Signori<sup>13</sup>. Du col on peut entrevoir la vallée de la Roja et le col de Tende, les viaducs historiques du chemin de fer Cuneo-Nice-Ventimiglia et la route nationale. Maryline Desbiolles, dans l'un de ses romans nous renvoie à cette voie de communication stratégique du Royaume de Sardaigne :

"[...] les innombrables mulets qui sillonnaient jadis la route avaient tous des clochettes ou grelots attachés au cou comme il était d'usage dans le coin, drelin drelin, si bien que les caravanes de bêtes de somme qui passaient à quelques mètres de chez moi donnaient de véritables concerts de sonnailles. [...] Car cette route fut pendant des siècles la plus importantes du pays, la grand-route, la route du sel, quand il n'y avait pas de voie au bord de mer et qu'elle était le seul moyen de joindre Nice à Turin et au-delà, de joindre Nice à l'ailleurs par la route sonore et difficile"<sup>14</sup>.

La traversée du Bois des Navette permet aux souvenirs de balades en montagne et de pique-niques à l'ombre des mélèzes de faire surface<sup>15</sup>. Le long de la route il y avait un tapis de myrtilles et en lisière des bois des véritables "rideaux" de framboisiers. Bien plus tard j'ai découvert la fascination pour cette forêt de la part du comte auvergnat Gilbert Cabrol de Volvic, préfet impérial qui a écrit la première monographie complète de cette région alpine dans le cadre de son enquête napoléonienne. Il a bien mis en évidence les difficultés endurées pour y arriver, les gigantesques parois qui barraient la vallée avec le fleuve Tanaro qui s'engouffrait et disparaissait pour ressurgir plus en aval<sup>16</sup>. Les bois noirs ont souvent été implantés par les moines au Moyen Âge, tout comme la culture spécialisée et intensive de l'olivier et du châtaignier : le bois de conifère était un matériel de construction précieux dans la construction des bateaux, ainsi qu'indispensable pour le bâtiment dans les régions de montagne<sup>17</sup>. Le Bois des Navette est une terre commune internationale, où La Brigée est encore aujourd'hui co-proprétaire du bois<sup>18</sup>.

### **Caprauna : à l'origine de ma famille maternelle**

À partir de Ponti di Nava, toute la Haute vallée du Tanaro m'"appartient", dans le sens où chaque bois, chaque toit écroulé de maisonnette d'anciens paysans, chaque déviation vers un autre village perché sur les montagnes ou hameau caché à la vue des "étrangers" fait partie de ma mémoire, de mon identité personnelle : j'y ai grandi. Il faudrait un très très long récit, mais je vais me limiter à un autre parcours à rebours, chez mes ancêtres maternels cette fois. En longeant le Tanaro qui s'écoule encore jeune dans son lit qui commence à s'élargir un peu en direction des petites villes d'Ormea et de Garessio, on arrive dans un tout petit bourg qui longe la route nationale, Cantarana (littéralement Chante-la-grenouille), on traverse un pont plusieurs fois reconstruit à cause des caprices du Tanaro et on commence à grimper sur une petite route provinciale qui conduit à Caprauna, le fief de ma famille maternelle. Les lacets de la petite route sont nombreux, on frôle le hameau de Prale où il y avait un curé très alternatif pour l'époque qui était spécialisé dans la reliure. Les volumes des encyclopédies dont mon père raffolait ont tous été reliés par ce curé de montagne féru de livres.

On grimpe encore vers les prairies de montagne qui accueillent à nouveau des troupeaux – récemment aussi des éoliennes – : on rejoint le col de Caprauna. Il y a encore des prairies qui appartiennent à ma mère et mon oncle, mais celles-là elles ont été envahies par les buissons. Les bêtes paissent tranquilles en évitant la lavande – trop amère pour constituer un repas agréable. Cette plante, en voie de disparition à l'état sauvage, est protégée. Les montagnards savent très bien que la lavande peut être "suffoquée" par les autres herbes dans les prairies si ces dernières ne sont pas broutées par les troupeaux. En allant sur le terrain on comprend mieux : de belles touffes parmi les animaux, mais aussi sur les bords des routes qui, tondues par les cantonniers, offrent de magnifiques massifs de lavande parfumée.

### **Le village et la famille, très élargie**

En descendant du col on arrive au Santuario dell'Assunta, un lieu de dévotion estivale mais, et surtout pour la passionnée de champignon que je suis, une mine à cèpes, russules, girolles, trompettes de la mort et autres champignons délicieux. Mais surtout les cèpes ! Ma grand-mère laissait partir tout monde loin dans les bois pour la cueillette habituelle et, seule,



elle faisait son petit tour sur les terrasses de châtaigniers tout près du sanctuaire. C'était toujours la surprise au retour : elle en avait toujours au moins un bon kilo et mes parents et mon oncle rentraient les mains vides. Je continue la tradition de ma grand-mère, en solitaire tout comme elle : je ne dis rien à personne et de Pornassio je déclare aller "faire un tour" ou des courses. En réalité je passe le Col de Nava et le Col de Caprauna – une trentaine de kilomètres de route de montagne tout de même – pour me promener sur ces terrasses où les châtaigniers sont parfois centenaires et recèlent toujours à leurs pieds de beaux cèpes d'été ou d'automne.

Il faut souligner que si Caprauna se situe sur un versant "perdu" des Alpes Maritimes – l'intendant savoyard Corvesy qualifiait ces montagnes de "sauvages" et ses habitants d'"obtus"<sup>19</sup> –, il suffit de lever les yeux pour voir la mer. En ligne droite, nous sommes à moins de dix kilomètres de la mer et d'Albenga.

Après les cueillettes de lavande et de cèpes, le village de Caprauna se présente assez serré, les toits de lauzes<sup>20</sup> racontent des maisons encore à rénover, les tuiles romaines les interventions des héritiers des vieux paysans/bergers. Les habitants de Caprauna m'effrayaient quand j'étais toute petite. Ils n'étaient pas particulièrement laids, bien que les goitreux et les bossus étaient assez diffus. Une bonne partie d'entre eux étaient et sont des membres de la très large famille maternelle de Caprauna : dès qu'on parquait sur la place du village, tout le monde arrivait pour dire bonjour. Et on me serrait dans les bras, on pinçait mes bonnes joues, avant de me donner des bisous qui râpaient : les poils drus des mentons des arrières-tantes (une ou plusieurs fois "arrières", va savoir) me piquaient le visage. Mes joues restaient en feu pendant longtemps, mais j'avais toujours mon compte : grand-tante Fiorentina, qui habitait avec Ernesto le frère aîné de mon grand-père Giovanni, sortait la bouteille de cristal – souvenir d'un passé d'aisance dans la famille maternelle – avec le sirop de framboises sauvages. Si je me concentre, je parviens encore à sentir le goût de ce sirop à l'eau qui effaçait toutes mes "souffrances" parentales.

### **La maison des ancêtres**

Fiorentina et Ernesto, deux cousins germains comme une bonne partie des couples du village, habitaient dans la maison ancestrale, où mon arrière-grand-père Eliberto a été le dernier "notable" de la famille, qui possédait bien des terres à Caprauna et dans les communes limitrophes ;

il occupait une dizaine d'ouvriers agricoles. On l'appelait le "marquis" mais en réalité la famille n'appartenait pas à la noblesse. Eliberto a été le seul habitant du village assez aisé pour payer ses cotisations à la caisse de pension de l'époque, ainsi que le premier à percevoir une rente de vieillesse. C'est un récit que mon grand-père me faisait quand j'étais gamine et que ma mère reprend parfois.



Fig. 7 : Maison de mes ancêtres, Caprauna, datant du XVII<sup>e</sup> siècle, dans les années 1970. Photo : coll. M. Marengo

La maison a été vendue depuis une trentaine d'année, mais le souvenir des épaisses parois en bois qui séparaient la cuisine et le grand salon d'entrée des chambres à coucher sont encore vifs. Elles cachaient les placards et les cagibis : je jouais à cache-cache en désespérant tante Fiorentina qui ne me retrouvait qu'avec difficulté. Les lits étaient très hauts ; il y avait toujours un escabeau à portée de main pour monter et descendre. J'ai l'un de ces lits bateaux dans ma chambre d'amis, ainsi que

la table de la cuisine de la maison de Caprauna : elle trône aujourd'hui dans mon salon, avec son unique planche venant du noyer coupé juste en bas de la maison à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, selon les récits de famille.

Cette bâtisse recelait aussi des trésors inouïs pour l'enfant que j'étais : c'était en effet une maison-forteresse de cinq étages qui s'appuyaient à la forte pente du versant, située en face de l'église, reliée à cette dernière par un passage souterrain transformé en poulailler et lapinière (sic !). Mes ancêtres jouaient un rôle important dans ce petit village de frontière : je n'ai jamais reconstruit à rebours toute l'histoire de la famille, il y a trop de squelettes qui risquent de sortir des placards. Cependant, grand-oncle Ernesto, qui était un paysan un peu obtus, avait un mulet qu'il gardait dans une grande pièce au rez-de-chaussée : j'ai bien eu le privilège de passer la tête de ce mulet sous la guillotine. Vous avez bien lu ! L'étable était en réalité une pièce assez sombre (une seule toute petite fenêtre très haute) où l'on enfermait les prisonniers. Accrochés aux murs il y avait une série d'outils de torture, ceux que j'aurai ensuite découverts dans les livres ou vus dans les films. Mais la pièce maîtresse était bien la guillotine. L'oncle Ernesto m'expliquait qu'elle était là depuis au moins deux siècles. Elle était toute rouillée et la lame était solidement attachée avec une grosse chaîne. Le mulet me secondait sans problèmes dans mes cruautés d'enfant ... sans crainte aucune : il savait bien que rien ne tomberait sur sa tête.

### **Les atouts de Caprauna**

La commune, qui a été fief impérial et a été intégrée dans le duché et puis royaume de Savoie, se situe sur la frontière avec l'ancienne République de Gênes. La proximité de la mer et son influence sur le climat local a permis, malgré l'altitude – 900 mt – aux habitants de Caprauna de consacrer quelques-unes des terrasses arrachées aux pentes abruptes à la culture de céréales de montagne, mais aussi de pomme de terre et de navets, les deux derniers très réputés depuis des siècles. Les navets, en particulier, ont obtenu au cours de la dernière décennie l'intérêt de *Slow Food* : cela a permis aux jeunes du village, les "indigènes" ainsi que les nouveaux habitants, de créer des activités agricoles reconnues, ouvrir des refuges et célébrer la Fête du navet, dans une nouvelle salle de réunion construite exprès par la commune.

Cela dit, les pommes de terre de Caprauna étaient encore de meilleure qualité que les navets. Mon grand-père amenait chaque année la

"semence" de Caprauna à Pornassio, parce que la terre de Pornassio modifiait les caractéristiques des pommes de terre qui changeaient de texture et de goût si on les utilisait pour de nouvelles plantations. Quand je peux aller à Caprauna à l'automne, je n'hésite pas à faire mes provisions pour l'hiver.

Malgré le nombre réduit d'habitants, les jeunes du village sont assez dynamiques : ils partent, comme cela arrive souvent, faire des études loin de chez eux, mais ils rentrent et mettent toujours un peu de temps et de compétences à la disposition de leur lieu d'origine. Le musée ethnographique de Caprauna en est l'exemple le plus visible. C'est bien à ce lieu que je léguerais les meubles de mes (arrière)-arrière-grands-parents plutôt que de les voir dispersés ou bien revendus à des inconnus.



Fig. 8 : Mairie et musée ethnographique, Caprauna. Photo : M. Marengo, 21.9.2019

### Notes et références bibliographiques

1. J'ai commencé à réfléchir et écrire sur le "destin" des Alpes Maritimes au début des années 1990 quand, vivant à Lausanne, j'ai ressenti le besoin de faire le point sur mes origines : Marengo, M., 1995, "The Maritime Alps : a Transition Area between the Mediterranean and Alpine Systems", in G. Scaramellini (a cura di), *Sustainable Development of Mountain Communities*, Milano, Guerini e Assoc., pp. 89-97 – Marengo, M., 1997, "Les frontières culturelles dans les Alpes Maritimes", in *Actes du Séminaire CO.TRA.O "Recomposition des territoires des Alpes Occidentales"*, Grenoble, CNRS LAMAESA 5038, pp. 75-78.

2. J'ai inséré exprès une image tirée de mon tout premier atlas que je possède depuis ma première année de collège. La dénomination "Maritime" est bien évidente.

3. Il s'agit d'un plat à base de *stoccafisso* qu'il faut faire tremper dans l'eau vingt jours environ (dans un bocal hermétique) afin qu'il soit assez réhydraté pour la cuisson. La recette familiale : faire revenir dans l'huile d'olive de *taggiasca* (variété de la Ligurie occidentale) oignon, ail, céleri, tomate fraîche. Ajouter ensuite les morceaux de morue séchée ; faire revenir, ajouter un demi-verre de vin blanc ou rosé. Laisser évaporer. Faire cuire doucement en ajoutant de l'eau si nécessaire. À mi-cuisson ajouter les pommes de terre. Remuer, ajouter encore de l'eau si besoin. Cinq minutes avant la fin de la cuisson ajouter une poignée d'olives *taggiasche* non dénoyautées, afin de relever le goût du plat. Si possible faire cuire le plat dans un faitout en terre cuite.

4. Pour le Musée des herbes et de la lavande, voir le guide du Syndicat d'initiative local :

[http://www.comunecosiodiarroscia.info/site/erty/multimedia/guida\\_museo.pdf](http://www.comunecosiodiarroscia.info/site/erty/multimedia/guida_museo.pdf).

5. Casalis, G., 1834, *Dizionario Geografico storico-statistico-commerciale degli Stati di S.M. il Re di Sardegna*, Torino, Maspero, vol. II.

6. La Brigue et Tende, bien que théoriquement françaises depuis l'Unité d'Italie, ont été rattachées à la France en 1947. L'ancienne commune de Briga a été partagée en deux : La Brigue à la France et Briga Alta à l'Italie. Cette dernière commune, dont la superficie est constituée surtout par des prairies de montagnes et par des bois noirs, est composée de plusieurs hameaux : Carnino, Upega e Piaggia (siège communal) sont les plus importants.

7. Les deux petites monographies sur la Haute Vallée du Tanaro publiées au début des années 2010 : Marengo, M., 2011, *L'Alta Val Tanaro. Modalità e percorsi di costruzione di un territorio montano. I processi "fondativi"*, vol. 1, Pisa, Pacini – Marengo, M., 2012, *L'Alta Val Tanaro. Modalità e percorsi di costruzione di un territorio montano. Le peculiarità territoriali, fra storie e leggende locali*, vol. 2, Pisa, Pacini.

8. Marengo, M., 2018, "Le 'Marittime' di Francesco Biamonti : identità *in progress* di una terra di frontiera", in Ghidina, J.-I. (éd.) *Mosaïque des frontières dans la littérature italienne contemporaine*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, pp. 23-40.
9. Biamonti, F., 1999, *Les paroles la nuit*, trad. de l'italien par François Maspero, Paris, Seuil, [éd. or. en italien : 1998, *Le parole la notte*, Torino, Einaudi,], p. 21.
10. Palmero, B., 2009, "Le 'alpi di prossimità' e la costruzione dello spazio locale. Memoria e uso dei pascoli di Tanarello e Marta (1250-1939)", in *Percorsi di Ricerca. Working papers*, Mendrisio, Laboratorio di Storia delle Alpi - LabiSalp, 1.
11. Il s'agit des deux hameaux les plus importants de la commune de Briga Alta.
12. Biamonti, F., 1990, *L'ange d'Avrigue*, trad. de l'italien par Philippe Renard, Verdier, Lagrasse, [éd. or. en italien : 1983, *L'angelo di Avrigue*, Torino, Einaudi], pp. 56-57.
13. C'était une route militaire de frontière qui reprenait à son tour l'ancienne route du sel pour le Piémont. Elle part de Monesi, en Ligurie, pour arriver à Limone Piemonte. Elle est connue aujourd'hui comme "Alta via del Sale" : c'est une route touristique, ouverte l'été à la circulation sur péage d'un ticket "d'entretien de la route".
14. Desbiolles, M., 2012, *Dans la route*, Paris, p. 40.
15. Rota, M.P., 1994, "I boschi dell'Alta Val Tanaro : nuove funzioni a fronte di permanenze storiche", in Bernardi R., Salgaro S., Smiraglia C. (éds.), *L'evoluzione della Montagna italiana fra tradizione e modernità*, Bologna, Patron, pp. 583-596.
16. Chabrol de Volvic, G., 1824, *Statistique des Provinces de Savone, d'Oneille, d'Acqui, et de partie de la Province de Mondovì, formant l'ancien département de Montenotte*, Paris, Jules Didot Aîné.
17. Ciciliot, F., 1999, "Gli abeti di Garessio e dell'alta valle Tanaro nel medioevo : una materia prima per le costruzioni navali", in *BSSSAA-Cn*, n. 120, pp. 157-170.
18. Palmero, B., 1996, "Briga", in *Archivio Casalis*, Centro Interuniversitario di Storia territoriale "Goffredo Casalis", <https://www.archiviocasalis.it/localized-install/biblio/cuneo/briga-alta>.
19. Comino, G., 2003, (éd.), *Descrizione della Provincia di Mondovì. Relazione dell'intendente Corvésy, 1753*, Mondovì, Centro Studi Monregalesi, p. 127.
20. On les appelle "ciappe" en dialecte ligure : ce sont de grandes plaques d'ardoise utilisées pour couvrir les toits.



**COMPTES-RENDUS*****JOURNAL DU VOYAGE EN HOLLANDE (1774)***  
**DE JÉRÔME LALANDE<sup>1</sup>*****Clotilde ALEXANDROVITCH***

Membre du Syndicat de la Critique parisienne

**Introduction**

L'astronome des Lumières, Jérôme de Lalande (1732-1807), est né à Bourg-en-Bresse et est décédé à Paris. Parallèlement à ses études de droit, il découvre l'astronomie qui devient une passion et pour laquelle il témoigne d'aptitudes exceptionnelles remarquées par ses maîtres Delisle et Pierre-Charles Le Monnier. Alors que Lalande est devenu avocat, Le Monnier décide de l'envoyer pour une mission d'importance à Berlin en 1751, calculer la parallaxe de la lune (distance Terre-Lune) en même temps que l'Abbé de La Caille (1713-1762), qui lui l'observe du Cap de Bonne Espérance. Cette mission commune réussie le fait entrer à 21 ans à l'Académie des sciences de Berlin. Astronome majeur du XVIII<sup>e</sup> siècle, membre de l'Académie Royale des Sciences, titulaire d'une chaire d'astronomie au Collège Royal (actuel Collège de France), son célèbre ouvrage *La Connaissance des Temps* en 1759 et son travail en 1769 sur l'orbite de Vénus le rendirent célèbre. Considéré comme le spécialiste de l'étude des planètes et du système solaire, ayant présenté plus de cent cinquante articles devant l'Académie des Sciences, sans compter ses traités qui sont encore utiles de nos jours, comme par exemple son ouvrage *Des Canaux de navigation*. Son *Histoire Céleste Française* où il catalogue plus de cinquante mille étoiles, fait connaître l'astronomie au plus grand nombre. Avec l'Abbé Grégoire, il crée le Bureau des Longitudes, et en 1795, devient le directeur de l'Observatoire de Paris. En 1802, il crée le Prix Lalande afin de récompenser les plus fameux astronomes (Fig. 1).

Après la publication en huit volumes de son voyage en Italie, effectué en 1765-1766, du livre *Lalandiana I* qui traite de son second voyage en



Angleterre en 1788 et de ses lettres à Madame du Pierry, de Lalandiana II qui rapporte sa mission à Berlin avec les lettres à Jean III Bernoulli et à Elert Bode, de Lalandiana III qui reproduit ses lettres à son ami von Zach à Gotha et traite de son séjour en Allemagne en 1798, Lalandiana IV est consacré à son périple en Hollande (actuels Pays-Bas) en 1774. Cet ouvrage a été publié pour la première fois conjointement par la librairie Vrin et l'Observatoire de Paris à l'automne 2019. Les chercheurs Annie Chassagne, Simone Dumont, Jean-Claude Pecker et Huib Zuidervaart ont participé à l'édition de ce journal de voyage extrêmement intéressant à plusieurs niveaux, tant astronomique qu'historique.



Fig. 1 : *Lalande* par Jean-Joseph Perraud (détail). Pierre, vers 1853. Sixième statue du Pavillon Colbert au Pavillon Sully, cour Napoléon, palais du Louvre. Photo : © Marie-Lan Nguyen / Wikimedia Commons, 2008 (détail).  
Licence : <https://creativecommons.org/licenses/by/3.0/deed.fr>

### **Le journal de voyage : intérêt et mission**

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est celui des découvreurs et des voyageurs. Si de riches voyageurs tiennent un journal pour garder le souvenir des lieux visités, les écrivains dans une langue souvent admirable y font des descriptions pleines de poésie, restituant leurs émotions et pensées dans le but de partager ces moments avec le plus grand nombre, et inciter leurs lecteurs à aller vers des contrées nouvelles et des peuples étrangers – ou les faire tout simplement rêver. Le journal de voyage est une nécessité, car comme le dit Bourguet (1997 : 163), "sans traces matérielles, le voyage s'efface. Presque il n'existe pas."

Les scientifiques dont les expéditions et voyages sont le plus souvent financés, ont de ce fait une obligation de résultat, comme le note Vuillemin (2018 : 1) : "(...) Le journal, les notes, toutes les formes d'inscription auxquelles se livre le voyageur naturaliste au XVIII<sup>e</sup> siècle (...) sont avant tout la trace de pratiques savantes itinérantes qu'on s'applique au cours du siècle à définir, préciser, imposer aux voyageurs afin de tirer profit d'expéditions souvent coûteuses."

Les savants naturalistes ou les astronomes ont finalement le même but, "étendre les connaissances européennes sur les contrées éloignées" dans une "prise de possession du monde par le savoir" (*ibid.*). "L'astronome tournant quant à lui ses regards vers le ciel. Le carnet de voyage scientifique reflète ainsi un déplacement hiérarchique du voyage comme but, au voyage comme outil de savoir (...). L'attente que peuvent ouvrir les très nombreux titres d'ouvrages imprimés mentionnant le journal d'un voyage est ainsi souvent refroidie par la confrontation avec un texte saturé d'indications techniques – coordonnées, mesures, relevés, listes et descriptions d'échantillons – où transparait fort peu la spontanéité (fut-elle feinte) d'une écriture tentant de saisir le voyage comme expérience humaine" (Vuillemin, 2018 : 2).

Cependant certains de ces journaux sont restés célèbres ; ainsi celui d'Alexander von Humboldt en Amérique équinoxiale (1799-1804) ; celui de Thibault de Chanvallon en Martinique (1763) ; celui de Philibert de Commerson, médecin et naturaliste embarqué à bord de l'Etoile qui fit le tour du monde avec Bougainville, le journal des Forster (1772-1775) naturalistes embarqués à bord du *Resolution* au moment du second voyage du Capitaine Cook, et celui de La Pérouse, pour donner une liste non

exhaustive. Jérôme Lalande qui craignait la mer fut obligé de se cantonner à l'Europe, où il fit de nombreux voyages.

### **Contexte historique**

Sur les restes de l'ancien Empire de Charles Quint, l'Espagne de Philippe II qui s'est séparée de l'Autriche, fait de la Hollande une colonie dont le pouvoir est exercé par le Stadthouder, gouverneur nommé par le Roi, comme l'explique Pecker (2019 : 10) ; le Stadthouder Guillaume I<sup>er</sup> de Nassau nommé en 1559 manifesta son opposition au roi dès 1561, ce dernier ayant décidé d'exterminer les Protestants de plus en plus nombreux dans les Provinces-Unies. L'Union d'Utrecht est signée en 1579 après de nombreux épisodes sanglants ; c'est le début d'un processus d'indépendance qui ne sera reconnue par l'Espagne qu'en 1648. Hollande, Zélande, Frise, Comté de Flandre, Brabant, réclament la liberté religieuse, tandis que l'Union d'Arras (1581) regroupant les provinces catholiques du Sud (Artois, Le Hainaut, Cambrai, Douai) se met sous la bannière espagnole. Les Princes d'Orange Nassau se succèdent au poste de Stadthouder, et peu à peu un nouveau pouvoir voit le jour, celui exercé par Le Grand Pensionnaire, élu par le Conseil d'Etat – le mathématicien Yan de Witt demeure l'un des plus célèbres Grand Pensionnaire (1625-1672), il finit massacré avec son frère par une population mécontente.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, les Provinces-Unies (actuels Pays-Bas) représentent la première puissance commerciale au monde, tandis que le reste de l'Europe se déchire dans des guerres. Le "Siècle d'Or Hollandais" rayonne : puissance commerciale, intellectuelle, terre de liberté qui accueille les persécutés (Juifs, Protestants, intellectuels) chassés de leur pays. Les puissants commerçants des villes portuaires s'ouvrent au monde en négociant avec les Amériques, l'Asie, et l'Afrique, les villes sont fortement peuplées, le niveau de vie est très élevé, avec une vie culturelle intense. Amsterdam, Rotterdam, Utrecht, La Haye, sont des terres de liberté et de richesse, Leyde, Groningue, Hardewijk, Utrecht et Franeker sont de grandes universités qui accueillent des savants et forment des esprits brillants ; à cette époque on publie Spinoza et Grotius... Le XVII<sup>e</sup> est aussi le siècle d'Or pour la peinture avec des géants tels que Rembrandt (Leyde 1606 - Amsterdam 1669), Vermeer (Delft 1632-1675), (il faut noter que Vermeer ne sera reconnu comme un grand maître qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, mais déjà au siècle précédent certains commencent à apprécier sa

peinture), Ruysdael (Haarlem 1628-1682) et Hals (Anvers 1581-Harlem 1666) pour ne citer qu'eux. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, période où Lalande entreprend son voyage, les Pays-Bas du Nord sont prospères et jouissent d'une indépendance qui n'existe pas dans le Sud.

### **Astronomie et astronomes**

La comète de Halley revint en 1759 ; après ce retour les astronomes se mirent à attendre fébrilement le passage de Vénus qui advint en 1761, et de nombreuses expéditions se mirent en route, comme par exemple celle de l'Abbé de La Caille. Ce dernier avait tenu un journal resté célèbre de son expédition au Cap de Bonne Espérance, mais dès le XVII<sup>e</sup> siècle, on vit une multiplication des cercles savants qui permirent la large diffusion des découvertes scientifiques. En 1666, la fondation de l'Académie des Sciences remplace les académies privées. La communauté scientifique s'institutionnalise, et sur ordre de Louis XIV en 1667, on fonde l'Observatoire de Paris. Le Roi appelle l'italien Cassini pour le diriger, des observatoires sont ensuite construits dans tout le pays, et les villes de province créent elles aussi des académies. Des communautés de savants de divers pays communiquent entre elles ; à l'époque, Lalande travaille à Berlin tout en nouant des liens avec Wargentin à Stockholm, avec Bradley à Greenwich. Tandis que Lacaille établit un catalogue d'étoiles, Lalande publie son *Histoire Céleste Française*, et le Chanoine Pingré établit un catalogue des comètes.

Le XVIII<sup>e</sup> est aussi l'époque des femmes scientifiques, comme l'astronome Caroline Herschel (1750-1848), d'origine allemande. Elle était la sœur de William Herschel, le découvreur de la planète Uranus. Citons aussi pour mémoire la Marquise du Châtelet, (1706-1749) amie de Voltaire, physicienne et mathématicienne, mais également Femme de Lettres, et enfin Nicole Reine Lepaute (1723-1788), fille d'un valet de pied et épouse d'un horloger. Autodidacte, elle devint une remarquable mathématicienne, élève puis collaboratrice de Lalande, dont il disait : "Elle était un maître plutôt qu'un émule" (Badinter, 2004-2005 : 70-71). Lalande et Lepaute reprirent la technique analytique du newtonianiste Clairaut pour calculer la date exacte du retour de la comète de Halley. La réussite des opérations avec une précision à un mois près, en mars 1759, apporta la gloire à Lalande et le triomphe des théories de Newton sur celles de Descartes. Lalande imposa l'idée de la gravitation

universelle (Pecker, 1982 : 26). Reine Lepaute en 1774, contribua également à l'éphéméride astronomique avec Lalande (Boistel, Lamy, Le Lay, 2010). Lalande fut un militant de l'égalité des sexes ; il publia en 1785 son livre *Astronomie des Dames* où il cite de nombreuses femmes astronomes.

À cette époque la Hollande reste en retrait, ce qui fait dire à Lalande que ce pays n'est plus au niveau des autres en matière de recherches astronomiques. Pourtant des communautés de passionnés existent et sont appelés *Konstgenoten*, amateurs éclairés (littéralement compagnons d'art). Ils sont si nombreux que c'est grâce à leur souscription que l'*Astronomie* de Lalande fut traduite ; ce sont encore ces sociétés qui annoncent dans tout le pays grâce à un réseau très bien organisé, la venue de l'astronome français dès 1768 (Zuidervaart, 2019 : 27). Ce sont eux encore qui se cotisent pour acheter des instruments astronomiques, et qui installent des observatoires un peu partout. Ils ne se limitent pas à observer, entre 1715 et 1770, dix-huit comètes sur les trente-quatre découvertes, le furent par des *Konstgenoten* (*id.* : 21). "Certains éléments des orbites des comètes découvertes par ces *Konstgenoten* sont toujours mentionnés dans l'actuel *Catalogue of Cometary orbits* (*id.* : 22). Le rôle de ces amateurs éclairés fut donc capital pour l'astronomie et spécifique aux Pays-Bas. Le plus fameux mathématicien et astronome du XVIII<sup>e</sup> siècle fut Nicolas Struyck (1686-1769), fondateur de la statistique des comètes (Fig. 2).

### **Le journal de Lalande : présentation**

Le voyage de Jérôme Lalande en Hollande entrepris en 1774 n'est décidé que par lui ; c'est donc avec une totale liberté qu'il tient ce journal. Il envisageait de réaliser un second voyage dans ce pays puis de rédiger une version finale du journal pour la publication, afin de revoir ses notes, les compléter, et tout mettre en ordre. Cela n'arriva pas et ce carnet de voyage fut laissé à l'état de manuscrit écrit sur le vif, ce qui lui donne tout son charme, car on y trouve ses pensées, observations sans filtre, considérations scientifiques, détails parfois burlesques dans ses descriptions de la vie quotidienne en Hollande et sur les personnages rencontrés. Ce livre nous invite à un vertigineux et passionnant saut dans le temps.



Fig. 2 : Planétarium construit entre 1774 et 1781 par Eise Eisinga, cardeur de laine et astronome amateur. C'est le plus ancien au monde encore en fonctionnement. Y figurent aussi son télescope et son cadran solaire. Photo: Royal Eise Eisinga Planetarium, Franeker, Pays-Bas, 2020.  
Site internet : <https://www.planetarium-friesland.nl/fr/>

Ce carnet est daté du 26 Novembre 1767 ; selon toute probabilité il s'agit de la date à laquelle Lalande commença à préparer son voyage (Chassagne, 2019 : 31). Ce carnet qui porte le numéro 2195 à la Bibliothèque de l'Institut, est issu d'un legs fait par Antoine d'Abadie à l'Académie des Sciences. Lalande entreprit ce voyage en vue de l'écriture de son ouvrage sur les canaux navigables (Lalande, 2019 : 270), mais également dans le but de mieux connaître les scientifiques néerlandais et s'enquérir de l'avancement de la traduction de son livre sur l'Astronomie (Chassagne, 2019 : 35). Ce journal de voyage suit un ordre chronologique, rédigé en style télégraphique. On y note une absence de plan, mais beaucoup d'observations, et souvent des petits croquis pris sur le vif, des annotations amusantes sur le physique des femmes, sur les personnes rencontrées, de brefs repères de ses sorties mondaines qui sont nombreuses, ponctuées de remarques d'ordre scientifique. Il note également les repères historiques, car tout l'intéresse : les hommes, leur vie, la religion, les coutumes, le travail des femmes qu'il trouve très dur, mais aussi l'enseignement dans ses différentes branches et structures. Il se passionne pour les sociétés savantes qui l'accueillent avec enthousiasme, les librairies et leurs réseaux d'influence dans la diffusion du savoir. Franc-Maçon, il cite évidemment les différentes loges et ceux qui les dirigent.

Sa position d'astronome célèbre lui ouvre des portes fermées au commun des mortels ; ainsi dans de riches demeures il lui est permis d'admirer des œuvres d'art sublimes, tableaux, manuscrits rares, cabinets de curiosité, cabinets de physique... (Chassagne, 2019 : 36). Tout au long de ce voyage, il note méthodiquement des descriptions de canaux, d'écluses, moulins, en vue de son futur ouvrage mais aussi les nouvelles qui lui parviennent de France. Ainsi, le 13 Mai 1774, soit quatre jours après son départ, il apprend la mort de Louis XV, survenue le 10 Mai. Il note bien sûr également tout ce qui a trait à l'astronomie. Dans ce carnet de voyage, nous trouvons mille et un renseignements sur la vie quotidienne, la nourriture, le commerce, la monnaie et les impôts, le droit et les us et coutumes, l'import-export, les danses, fêtes et jeux divers. Son esprit brillant, toujours en alerte, est d'une curiosité sans limite. Rien ne l'indiffère, d'autant plus que les informations de ce journal doivent également servir à Jean III Bernoulli, astronome du Roi de Prusse à Berlin qui en 1771 avait publié son journal de voyage à travers l'Europe et les visites des observatoires astronomiques. Ainsi Lalande lui écrit en

1777 : "Je vous enverrai des notes sur l'astronomie en Hollande où j'ai fait un voyage, tant pour essayer de l'y établir relativement à la Marine, que pour mon traité des canaux navigables" (Lalande, 2019 : 271). Chassagne (2019 : 36) note qu'à certains endroits du journal de nombreuses traces au crayon apparaissent sous le texte encré dans le manuscrit, souvent des faits postérieurs au voyage, signe que Lalande aurait par endroits retravaillé son texte.

Une multitude de notes sur ses impressions, sur la vie à l'époque, sur ce qui l'a marqué, figurent dans ce carnet. Ainsi à Bruxelles, il admire le Cabinet du Prince Charles de Lorraine, puis s'émerveille devant la beauté de la fille de la Princesse de Ligne, avant de conclure qu'à Bruxelles "Les femmes n'y sont pas belles ; les hommes y ont peu d'esprit. " (Lalande, 2019 : 60-61). Il passe de l'admiration d'un tableau de Rubens, au théâtre d'anatomie où il note froidement avoir vu les corps de toute une famille de pendus. Sur ces considérations, il termine par quelques mots sur un professeur qui désire rédiger un abrégé d'astronomie, puis clôt sur le diamètre de la ville de Louvain (65). Ces mélanges incongrus apparaissent tout au long de ce journal et montrent bien le "pris sur le vif" de ses notes, qui sont pour nous une mine d'informations sur la vie à l'époque. Ils procurent aussi un charme indéniable à ce livre. Lalande traverse les villes de Bruxelles, Louvain, Anvers, Rotterdam, Delft, La Haye, Leyde, Haarlem, Amsterdam, Utrecht, Maastricht, Aix-la-Chapelle et Liège, avant de retourner vers sa patrie. Par moment, il se reconcentre sur son étude des canaux, notant des détails comme la taille des portes, des écluses, des ponts, mais c'est avant tout un voyageur qui découvre un pays et veut en garder des traces multiples et diverses.

### **À la découverte d'un pays**

Lalande part le 9 Mai 1774 et revient le 18 Juillet. Notre voyageur s'emploie à chercher les meilleures cartes de la Hollande car à l'époque elles ne se valent pas toutes, loin de là... Il apprend que tous les habitants patinent, certains vont même de La Haye à Amsterdam en patins et mettent entre trois et cinq heures. Il remarque : "On fait sur la glace 4 lieues en un quart d'heure avec des patins, mais les corbeaux vont encore plus vite" (243). Il note aussi le caractère des habitants : "Les femmes ont peu de ressort, peu d'esprit, les hommes y sont peu gais, peu sociables" (243), mais également que "Les femmes dans ce pays travaillent beaucoup, elles



pétrissent le charbon avec les pieds, elles portent des fardeaux énormes" : (195). Il apprend que 12 pour cent de la population a plus de 80 ans et que la ville de La Haye compte 39 centenaires pour vingt-cinq mille habitants. Le bourgmestre de la ville tient des comptes sur le décès de tous les habitants, notant leur âge et la cause de la mort. Ainsi Lalande écrit que "quand on a passé 60 ans, on a une grande espérance d'aller à 100" (106). Lalande rapporte que "Les modes se tirent de La Haye pour toute la Hollande. On n'y est point Hollandais, le commerce des étrangers défigure le caractère de la nation. On hait les gens de La Haye, comme des sangsues des sept provinces" (113). Il est un savant célèbre et très attendu depuis longtemps en Hollande, et est fier de noter que "La conjonction que j'avois annoncée pour le mois de Mai a fait une fermentation prodigieuse en Hollande et en Frise, un boulanger d'Amsterdam donnoit son pain pour rien" (243). Une conjonction signifie que deux ou plusieurs objets célestes ont une ascension droite proche, ou partagent la même longitude écliptique. Lalande parle ici de la fermentation du levain naturel utilisé par les boulangers pour faire le pain, fermentation si exceptionnelle qu'il y eut beaucoup plus de pâte qu'à l'ordinaire.

### **La passion d'un peuple**

Au cours de son voyage, il achète le *Journal des Savants*, célèbre publication en Hollande éditée par un libraire, Marc-Michel Rey (136). Il remarque une soif de connaissance générale dans le pays : "Dans toutes les maisons, il y a des sphères en forme de cadrans équinoxiaux" (162). L'astronome rapporte que dans les orphelinats, on prend les enfants les plus doués et une fondation paye pour des études poussées en mathématiques, mais aussi en chirurgie et en navigation (88).

Passionné par les avancées et innovations des Hollandais, il rapporte qu'un philosophe de La Haye a un "télescope de 12 pieds qui grossit deux mille fois grâce à 3 oculaires achromatiques" et que la petite lunette d'un certain Van Deyl d'Amsterdam est "le meilleur instrument d'optique qu'on ait fait" (92-93). Un autre encore, fabricant de rubans, s'est formé tout seul et possède un observatoire (124). Avec peu de moyens et beaucoup d'ingéniosité, les Hollandais construisent toutes sortes d'instruments : "À Amsterdam M (Jacobus) van de Wal a un très bon télescope de huit pieds construit par lui-même (...). Il fait pour cet instrument, une espèce d'observatoire en bois disposé avec beaucoup d'intelligence : le toit tourne

sur des rouleaux de gaïac et il est environné par des roulettes de cuivre ; les ouvertures du toit sont formées avec trois plaques de cuivre (...). Le télescope est placé au milieu sur quatre piliers de brique bâtis sur pilotis à cause de l'instabilité du terrain de cette ville ; le plancher sur lequel on marche en est tout à fait séparé pour garantir le télescope de toute espèce d'ébranlement" (273) et (Lalandiana II, 2012 : 139-143). On apprend également que l'observatoire de La Haye fut construit par un certain "Monsieur Klinkenberg, habile astronome, mais occupé des fonctions de clerc de la secrétairerie des États Généraux. Il était charpentier, son talent pour l'astronomie fut l'effet d'une impulsion de la nature" (Lalande, 2019 : 271), mais aussi que "dans la célèbre université de Leyde, il y a un simulacre d'observatoire, qui est une vieille tour peu solide et sans commodités, avec de vieux instruments, moitié bois, moitié cuivre, et un théologien du pays qui a le titre de professeur d'astronomie" (272). À propos du binocle, il en apprécie l'usage et regrette les critiques formulées par Jean Le Rond d'Alembert (93). À La Haye, il dîne avec Denis Diderot et écrit que l'athéisme de ce dernier lui a attiré beaucoup d'inimitiés, et rapporte qu'il fait partout l'éloge de Catherine II (93 -100).

Pendant ce périple, Lalande fréquente les nombreux étrangers établis en Hollande, ainsi Rodolphe Henzy, précepteur des Pages du Prince d'Orange, qui avait accompagné le peintre François Boucher et Pierre Randon de Boisset dans la Hollande du Nord – ce dernier avait lui aussi tenu un journal de voyage (98). La vie mondaine est intense à La Haye ; lors d'un déjeuner, il rapporte : "J'ai vu passer le gros duc de Brunswick, (...) que l'on trémousse pour l'empêcher d'étouffer" (101). Puis plus loin, toujours à La Haye : "J'ai été chez Monsieur le duc Louis de Brunswick (...) ; chez les ambassadeurs, et dîner chez M. l'abbé (...) Desnoyers. Le soir à Sorvied, maison et beaux jardins du Comte (...) de Bintink (...) fontaine en gerbe, orangerie, bosquets à l'angloise, gasons très vastes, allée superbe, alignée sur Scheveningen, rangée d'arbres, sans compter bosquets adjacents" (105). Entre deux soirées, notre astronome observe Saturne avec une lunette achromatique : "L'anneau ne paroissoit point encore ; cependant on voyoit la bande noire, quoique le temps fut un peu embrumé" (*ibid.*). De sa visite à Liège il rapporte avoir rencontré un certain Don Hugo, selon toute vraisemblance, il pourrait s'agir du Père Hugon, jésuite et astronome, qui traduisit en français sous le pseudonyme de Chatelain, le livre de Christopher Maire et Ruder Josip Boskovic écrit lors de leur

voyage astronomique dans l'état de l'Eglise. Lalande écrit que l'on doit la mesure du degré au Père Christopher Maire (193-195).

### **L'esprit de curiosité des Lumières**

Les cabinets de curiosité et d'histoire naturelle attirent beaucoup notre savant ; il y découvre toutes sortes d'objets et d'animaux étranges venus de pays lointains. Ainsi s'entremêlent "des boules chinoises qui grelottent et dont on raconte des merveilles" (110), les animaux des ménageries, orang-outang, tapir, zèbre, sanglier d'Afrique. À Maastricht, un certain Hoffman possède plus de "500 variétés différentes de corps marins ou de coquilles" dans un labyrinthe au-dessus de la Meuse. À l'intérieur "les pierres y sont fort tendres et sablonneuses" (184).

Aucune curiosité n'échappe à l'œil affuté du Français ; il découvre à Amsterdam l'Ysbreeker, brise-glace tiré par des centaines d'hommes et de chevaux (140), puis il visite les immenses magasins des Indes Orientales avec six grands vaisseaux qui débarquent parfois en même temps toutes sortes d'épices rares. Invité chez Antoine du Clairon, consul en Hollande et commissaire de la Marine à Amsterdam, il rapporte les propos inquiétants de ce dernier à propos d'un trafic d'êtres humains bien organisé : "Il s'est plaint plusieurs fois des marchands d'âme qui enlèvent des gens et les font passer aux Indes, sans quoi la Compagnie ne trouveroit pas des matelots" (138). Au cours de ce séjour à Amsterdam, il s'attarde au théâtre d'anatomie et admire le tableau de Rembrandt "La leçon d'anatomie du docteur Nicolaes Tulp" (actuellement exposé au Mauritshuis de La Haye). Arrivé à Utrecht il visite la Bibliotheca trajectino-batavan avec dix mille volumes, située sous l'église Saint Jean. Le premier livre imprimé le fut en 1473.

Notre astronome rapporte la diversité des cultes et des églises : "8 églises réformées, 1 luthérienne, 1 arminienne, 1 mennonite ; point de Juifs, ils ne peuvent y passer qu'un jour, 6 églises catholiques, 6 jansénistes" (165). Il y a à cette époque-là huit mille catholiques à Utrecht et trois cent mille dans les Provinces. Un passage amusant concerne la secte des Hernutes, dirigée par le comte Zinzendorf (décédé quelques années avant le voyage de Lalande) dont le fonctionnement ressemble en tous points aux sectes actuelles. "Ils ont 7 noviciats différents avant de savoir tous les mystères de la secte. (...) Le grand point est d'attraper l'argent des gens riches. Le consistoire achetoit des biens et le Comte

Zinzendorf, comme chef de la secte, les mettoit sous son nom, et les gens du consistoire changeoient. (...) Ils sont fanatiques. On prétend qu'ils s'accouplent au hasard" (175). Toujours à Utrecht, il goûte à un ananas pour la première fois, et admire 60 variétés d'iris chez le Marquis de Saint-Simon, qui porte le deuil de Louis XV ; Saint-Simon fut l'auteur d'un traité sur l'ancien état des rivières de Hollande, persuadé que les Hollandais allaient à "leur ruine prochaine par les eaux" (170). Lalande partage cette opinion, quelques siècles avant que l'on s'inquiète du réchauffement climatique. Il écrit dans son carnet de voyage : "Il faudra reculer les digues qui ont coûté des sommes immenses ; en général la mer gagne les Hollandais" (220). "À Petten, dans le nord de la Hollande, il y a 3 digues dont une est enlevée chaque année ; depuis 25 ans la mer a gagné une lieue" (221). En vue de son traité sur les canaux, il note : "On plante beaucoup : 1° pour avoir du bois, 2° pour attirer la pluie et empêcher la chaleur qui infecte les canaux en été et cause beaucoup de maladies" (243.)

Les détails historiques passionnent notre astronome. Ainsi il rapporte qu'au siège de Haarlem en 1572-1573, le duc d'Albe fit pendre et noyer deux mille personnes (235). En six ans, il envoya dix-huit mille personnes à l'échafaud (241). À propos du Stadthouderat, Lalande remarque que beaucoup y sont opposés, notamment à Amsterdam, il entendait cette phrase circuler : "Arlequin disoit je voudroit être... Roi..., non, Stadthouder pour avoir le plaisir de donner des coups de pied à mes maîtres" (218), et aussi : "Le Roi Guillaume disoit qu'il servoit avec la République comme mari et femme, on lui dit Votre Majesté devra donc être la femme" (225). Lalande note un climat permanent d'espionnage et remarque que la population se méfie et parle le moins possible du gouvernement (242).

Sur la route du retour il s'arrête dans des villes comme Spa et Aix-la-Chapelle et remarque que presque partout on pratique le thermalisme. Même dans de petits villages comme celui de Boursette, une source bouillante jaillit, les villageois ont installé des bains, et l'eau en surplus sert à cuire les légumes et laver le linge. Boursette est sous la souveraineté d'une abbesse, et l'Eglise est omniprésente. De retour en France et visitant la cathédrale de Reims, il note qu'un jeune "poliçon" a mis le feu quelques mois plus tôt au grand monastère Saint Remi et qu'il est totalement ravagé, puis à Soissons, sur la route de Paris, il soupe avec le prieur de la

cathédrale et apprend que le prévôt prépare l'oraison funèbre de Louis XV, qui sera prononcée le mois suivant.

Enfin de retour chez lui, il s'amuse d'une rumeur : "Le bruit a couru pendant mon absence que des paysans me voyant observer un jour qu'il grêloit m'avoient pris pour sorcier et m'avoient tué. On l'a dit jusqu'à Toulouse" (216).

### **Conclusion**

Jérôme Lalande livre une vision non pas livresque, mais vivante de la Hollande à cette époque, du mode de vie de ses habitants, de la politique, et surtout de l'astronomie, cette passion partagée par presque tout un peuple, qui avec peu de moyens, mais beaucoup de désir et une soif intense de connaissance, permit à ces amateurs éclairés de faire de véritables découvertes. Ce que Lalande considérait comme un manuscrit non publiable car devant être retravaillé après un second séjour dans le pays, est en fait un témoignage exceptionnel, plein de vie, de surprises, pour le lecteur avide de savoir et désireux d'entreprendre un passionnant voyage dans le temps auprès d'un de nos plus fameux astronomes.

### **Principaux ouvrages de Jérôme Lalande**

- *Exposition du calcul astronomique*, Paris, Imprimerie Royale, 1762.
- *Astronomie*, Paris, Chez la Veuve Desaint ; en plusieurs volumes, 1764-1771-1781-1792.
- *Voyage d'un Français en Italie* (1765-1766) ; en plusieurs volumes, Venise et Paris, Librairie Desaint.
- *Des canaux de navigation et spécialement celui du Languedoc*, Paris, Chez la Veuve Desaint, 1778.
- *Abrégé de navigation*, Paris, Chez l'auteur, Collège de France et Dezauche, 1793.
- Jérôme Lalande et al., *Histoire céleste Française* ; en plusieurs volumes, Paris, Imprimerie de la République, 1801.
- *Bibliographie astronomique ; avec l'histoire de l'astronomie* (1781-1802), Paris, Imprimerie de la République, 1803.
- *Table des Logarithmes* ; augmenté par F.-C.-M. Marie et le Baron Reynaud, Paris, Bachelier, Imprimerie de l'Ecole Polytechnique et du Bureau des Longitudes, 1829.

### Bibliographie

- Badinter E., 2004-2005, *Un couple d'astronomes, Jérôme Lalande et Reine Lepaute*. Société archéologique scientifique et littéraire de Béziers : 19<sup>e</sup> série, vol 1 ; pp. 70-76.
- Bertrand G., 2010, "Voyager dans l'Europe des années 1680-1780", dans Pierre-Yves Beaurepaire et Pierrick Pourchasse (dirs). *Les circulations internationales en Europe, années 1680-1780*. Rennes, PUR (Presses universitaires de Rennes), coll. Histoire, pp. 237-246.
- Boistel G, Lamy J, Le Lay C, 2010, *Jérôme Lalande, 1732-1807 ; une trajectoire scientifique*, Rennes, Presses universitaires.
- Bourguet M.-N., 1997, *La collecte du monde : voyage et Histoire Naturelle* (fin XVII<sup>e</sup>- début XVIII<sup>e</sup> siècle), dans Le Muséum d'Histoire Naturelle au premier siècle de son histoire, Cohen C, Corsi P, Fischer J-L (dir), Paris, Muséum d'Histoire Naturelle, p. 163.
- Chassagne A., 2019, *Lalandiana IV*, Paris, Vrin.
- Dumont S., 2007, *Un astronome des Lumières, Jérôme Lalande*, Paris, Observatoire.
- Lalande, J., 1762, *Exposition du calcul astronomique*, Paris, Imprimerie Royale.
- Lalande, J., 1764-1771-1781-1792, *Astronomie*, Paris, Chez la Veuve Desaint ; en plusieurs volumes.
- Lalande, J., 1765-1766, *Voyage d'un Français en Italie* ; en plusieurs volumes, Venise et Paris, Librairie Desaint.
- Lalande, J., 2019 [1774], *Journal du Voyage en Hollande*, Lalandiana IV, Vrin et Observatoire de Paris, Coll. Histoire des sciences, Paris, 2019.
- Lalande, J., 1778, *Des canaux de navigation et spécialement celui du Languedoc*, Paris, Chez la Veuve Desaint.
- Lalande, J., 1793, *Abrégé de navigation*, Paris, Chez l'auteur, Collège de France et Dezauche.
- Pecker J.-C., 1982, *L'œuvre scientifique de Joseph-Jérôme de Lalande (1732-1807)*. Les Nouvelles Annales de l'Ain, Bourg-en-Bresse, Société d'émulation de l'Ain.
- Pecker J.-C., 2019, *Lalandiana IV*, Paris, Vrin.
- Van Strien-Chardonneau M., 1990, *La Hollande vue par les voyageurs français (1750-1795)* pp. 269-289, Persée.
- Venayre S., 2012, *Panorama du voyage, 1782-1920 ; mots, figures, pratiques*. Paris, Les Belles Lettres.

Vuillemin N., 2018, "Comment lire le carnet de voyage scientifique au XVIII<sup>e</sup> siècle", *Le carnet de voyage : permanence, transformations, légitimation*, Viatica (en ligne).

Weekenstroo F., 2012, "*Lalande, Voyage de Hollande*". *Het reisverlag van een astronoo ; 1774*". Revue d'Histoire des Sciences et des Universités 5/4 ; 240-251.

Zuidervaart H.-J., 2019, *Lalandiana IV*, Paris, Vrin.

Zuidervaart H.-J., 1999, *Van Konstgenootenen hemelse fenomenen. Nederlandse sterrenkunde in de achttiende eeuw*. Rotterdam, Erasmus Publishing.

**Note**

1. *Lalandiana IV*, Vrin et Observatoire de Paris, Coll. Histoire des sciences, Paris, 2019.

N.B. : Les numéros de pages de cette édition sont indiqués entre parenthèse dans cet article. Les citations ont été laissées en vieux français.

**VOYAGE D'UNE FEMME AU SPITZBERG (1839)  
DE LÉONIE D'AUNET<sup>1</sup>**

**Rémy VILLEMIN**  
Société de Géographie de Genève

Être une femme en 1839 ne prédisposait pas à parcourir, durant une année, une bonne partie de l'Europe du nord, de Paris jusqu'au Spitzberg et retour. Pourtant, c'est ce qu'allait réaliser une jeune Parisienne de 19 ans, Léonie d'Aunet, qui parvint, avec une certaine ruse, à être acceptée sur *La Recherche*, un navire français d'investigation scientifique, dont l'un des objectifs était de découvrir le passage du Nord-Est et devenir ainsi la première femme à atteindre le Spitzberg et en particulier la baie de la Madeleine (79° degré Nord).

De retour de ce périple de près d'une année et après bien des mésaventures en particulier conjugales qui l'amènèrent à passer du temps en prison et dans un couvent, Léonie va relater son voyage fantastique en 1854 sous la forme de neuf lettres destinées à son frère, chacune décrivant une partie du périple qui se déroulera avec les moyens de transport de l'époque, mais principalement à pieds et en bateau et très souvent dans des conditions en particulier climatiques très difficiles.

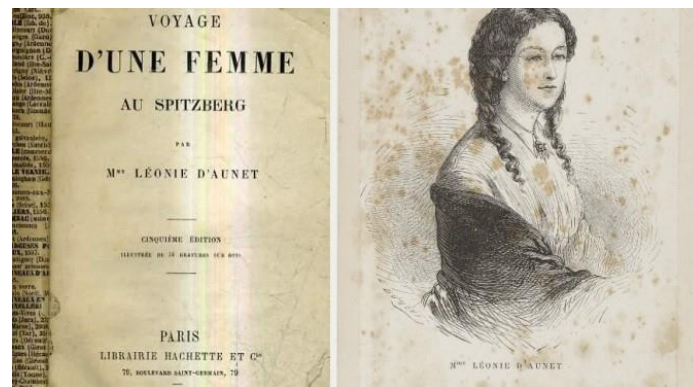


Fig. 1 : Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, 5<sup>ème</sup> édition (Paris, Hachette). Source : "Dans le sillage de Léonie d'Aunet", blog du site Nord Espaces



Léonie d'Aunet se révèle non seulement une très bonne écrivaine ayant précocement compris ce que pouvait apporter le récit de voyage sous un éclairage féminin pour ne pas dire féministe, mais également une observatrice attentive et curieuse de tout ce qui l'entoure pendant ce périple extraordinaire pour l'époque. Son approche basée essentiellement sur l'observation que n'aurait pas reniée un Élisée Reclus, l'amène à regarder ce "nouveau monde" avec des yeux de géographe bien entendu, mais également d'ethnologue, de biologiste, de sociologue voire parfois de critique d'art ... et avec quelle perspicacité, quel talent et quel humour ! À cela s'ajoute une absence de jugement même si, parfois, elle compare les situations humaines qu'elle rencontre à la civilisation qu'elle a quittée, donc sa France d'origine.

Et pour terminer cet encouragement à se (re)plonger dans ce récit magnifique, deux citations dont la première pose un regard original sur la question des races si présente au milieu du 19<sup>e</sup> siècle :

"Les Finlandais – ou Finnois – forment une race à part des Lapons, des Russes et des Suédois. (...) Quelques savants veulent voir dans les Finnois une race orientale venue des plateaux ouraliens, et en font les descendants des Hongrois ; d'autres affirment reconnaître en eux les caractères des races aborigènes de tout le reste de l'Europe. J'ignore si ces conjectures ont rencontré la vérité, et j'ajoute même que les questions de filiation de races, si elles n'éclairent pas d'importants points d'histoire, me semblent des recherches d'une grave puérité ; car aucune n'aboutit jamais à rien de positif." (D'Aunet, 1995 : 271-271)

Et la seconde qui résulte de la "plongée" de Léonie d'Aunet dans une mine de cuivre de Fahlun :

"En jetant un dernier regard à ces gouffres malsains et horribles des mines, je me demandais avec stupeur comment il était possible qu'il y eût des mineurs. Oui, il y en a, et des milliers ; des milliers d'existences s'écoulaient dans ces enfers humides. Si on nous disait : en Chine, des multitudes d'hommes passent leur vie entière dans les profondeurs de la terre, au milieu d'une obscurité complète et des vapeurs suffocantes ; ils sont soumis à un travail dangereux et fatigant qui abrège leur existence ; ils le savent ! Voudrions-nous croire un pareil récit ? Et cela se fait sous

nos yeux, en pleine Europe, en France même, et des populations entières languissent, souffrent et meurent sous un travail accablant et, hélas, nécessaire, jusqu'à ce que les machines, ces bienfaitrices de l'ouvrier, aient remplacé les mineurs. Oh, martyrs de la pauvreté, que de noms à ajouter à vos annales !" (D'Aunet, 1995 : 310-311)

### **Bibliographie et sitographie**

D'Aunet, Léonie, 1995, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Babel/Actes Sud, Paris, Arles, 1995, [1<sup>e</sup> éd. : Hachette, Paris, 1854 ; voyage de 1839].

Sébastien, 2018, "Dans le sillage de Léonie d'Aunet", 22 mai,

Site Nord Espaces : <https://www.nord-espaces.com/blog/dans-le-sillage-de-leonie-daunet/>

### **Note**

1. Babel/Actes Sud, Paris, Arles, 1995, (1<sup>ère</sup> éd. : Hachette, Paris, 1854)



**À LA RECHERCHE DE KARL KLEBER  
DE DANIEL SANGSUE<sup>1</sup>**

**Bertrand LÉVY**

Société de Géographie de Genève

John Fante avait coutume de dire qu'un bon romancier, pour s'imprégner de ses personnages, devait au moins avoir exercé pour un temps leur métier ou leur occupation. On ne peut accuser l'auteur Daniel Sangsue de manquement sous cet angle : son livre parle de la disparition, hélas vraie, d'un professeur d'université en Suisse romande dans les années 1990. Professeur d'université, Daniel Sangsue l'a été aussi jusqu'à récemment, enchantant étudiantes et étudiants sur ses thèmes de prédilection : Stendhal, le fantastique, la parodie ou encore le récit de voyage. Auteur de deux ouvrages de géographie littéraire, *Passages romantiques des Alpes* (Éditions Favre, Lausanne, 1990) et *Le Doubs au fil des textes, du XIX<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui* (Alphil, Neuchâtel, 2015), il signe un thriller remarquable avec la disparition de ce professeur de lettres qu'on n'a jamais retrouvé, et qui enseignait à l'université de Lausanne. On peut d'ailleurs lire son avis de disparition accompagné d'une photo format passeport en page 28 de *L'Impartial* du 24 juillet 1997. La réalité dépassant souvent la fiction, Daniel Sangsue s'est inspiré de ce fait réel pour mener et construire son enquête, plus de vingt ans après.

**Lieux et noms du roman**

Roman savant ? Polar universitaire ? Enquête à rebondissements ? Comment qualifier ce livre dense, intelligent, rieur, extrêmement riche en ce qui concerne notre relation au lieu ? J'ajouterais encore "roman suisse" exemplaire, à l'heure où les auteurs romands se délocalisent pour atteindre une dimension supra-locale. Eh bien, Daniel Sangsue, qui excelle dans l'art du contre-courant, fait l'inverse : il ancre son roman en Suisse, entre Morat, Thoune, Bâle, et une commune que chacun connaît ou presque en Suisse romande, Ruzwil ou Ruswil... Une cité de près de 7000 habitants située dans le canton de Lucerne, vers Sursee, et qui ressemble un peu à Saint-Imier sur la photo. C'est là où vit l'ancienne passion du professeur, une toujours très belle femme mais qui s'ennuie dans sa vie amoureuse.



Fig. 1 : Daniel Sangsue sur la Passerelle de l'Utopie dominant le lac de Neuchâtel.  
Photo : François Bon, 6 décembre 2013

Peut-être le vécu de l'écrivain, né à Porrentruy, et qui a enseigné dans une université de petite taille, Neuchâtel, a-t-il influé sur la géographie du roman, où l'auteur aime à jouer avec les toponymes et les noms, soit en les laissant dans leur forme initiale soit en les déformant dans un sens amusant, créant des associations insolites : ainsi le professeur disparu enseignait à l'université de Thoune, le narrateur à l'université de Morat, Karl Kleber est proche du nom d'un ex-haut fonctionnaire de la science, l'ancienne étudiante qui vivait dans son studio de Thoune et désormais à Ruzwil se nomme Laura Gut, l'ex-assistant à qui le prof piquait les idées en les publiant sous son nom, Georges Baumgartner... Dans les éditions internationales et les traductions qui vont suivre, peut-être faudra-t-il ajouter des notes explicatives ; peut-être aussi des doctorants futurs s'attacheront-ils à rechercher toutes les correspondances, apparentes ou cachées, de ce livre à thèses qui se lit manifestement bien, qui est court (150 pages), d'une construction à la fois solide et légère, et dont le volume, livré à un prix accessible, est cousu, ce qui devient fort rare. On ne sait pas où il a été imprimé ; une énigme supplémentaire que l'éditeur laisse ouverte.

### Le rôle de l'université

Si le roman sonne juste, c'est que l'auteur connaît non seulement à fond le monde de la police (son père y travaillait) mais aussi celui de l'université. Il est symptomatique que dans l'université suisse d'aujourd'hui, il faille une fiction pour exprimer des questions, des doutes et parfois des critiques devant certaines dérives. Les universités, de peur que les scandales à répétition révélés par la presse ne viennent à entacher leur image, filtrent leur communication vers l'extérieur. Des dispositions diverses limitent le droit de critique dans les propos relayés vers la cité. Dans ces conditions, il n'est guère étonnant que les critiques aujourd'hui publiées par la presse ou l'édition émanent principalement de personnes qui sont en-dehors de l'université, des sortants ou des retraités. La docilité étant de mise à l'intérieur de l'institution, il apparaît que la fiction demeure l'ultime territoire où la critique puisse s'exercer sans dommage. Ainsi, dans le roman, les personnages de fiction des universités de Morat ou de Thoune fonctionnent comme les révélateurs d'une situation contemporaine où le malaise est assez répandu.

On ne saurait considérer l'auteur comme un "frustré" ou un "aigri" du système universitaire ; au contraire, il est professeur émérite aujourd'hui, et a eu une carrière bien remplie. C'est pourquoi on aura une oreille particulièrement attentive à ce que nous disent les personnages du roman à propos de *l'alma mater*. Globalement, l'ancien professeur ne remet pas en cause l'utilité de l'université : par exemple l'une de ses anciennes diplômées a été engagée dans la police judiciaire fribourgeoise et en a sensiblement élevé le niveau. Il s'attaque plutôt à un certain esprit du temps, teinté de scientisme et sombrant dans un langage fumeux, un sabir qui parle de "controlling", de "processus bottom up", de comité de pilotage stratégique et autres formules creuses qui cachent sous des termes voulus objectifs des choix particulièrement subjectifs et arbitraires. Cette université-là est présentée comme une des causes possibles de la disparition du professeur, déprimé par cette évolution :

"– (...). Aussitôt après s'être installé, Karl a commencé à se plaindre. Il se disait profondément affecté par la suppression des chaires de grec et d'italien à l'Université de Thoune, qui avait été décidée unilatéralement par un recteur *manager*, partisan d'une *gouvernance* sur le mode *up down*. Avec quelques collègues, Karl s'était battu bec et ongles, en vain, contre

cette décision dont il estimait qu'elle appauvrissait l'offre en langues et littératures dans son université. Le projet de cet enfoiré de recteur (je reprends ses termes) était de transformer la faculté des lettres en une faculté des sciences sociales, vouée à l'observation de la société contemporaine, plus utile évidemment que l'étude d'Homère ou de Dante, ces vieilles barbes. Il s'agissait de monter un grand Centre d'Analyse des Processus Sociaux, le CAPS, dont les promoteurs prétendaient qu'il devait définir le *cap* à suivre pour l'Université de Thoune. Mais quand on leur demandait ce qu'il fallait entendre par *processus social*, aucun n'était capable de répondre... D'une manière générale, Karl pensait que l'université filait un mauvais coton : les politiques voulaient faire des disciplines académiques des formations professionnalisantes, répondant à la demande des entreprises et du marché. Il se lamentait que ses collègues courbent l'échine et acceptent tout, par opportunisme, veulerie ou mauvaise conscience ; on leur avait tellement seriné qu'ils coûtaient cher et ne servaient à rien ! Les pires à ses yeux étaient les petits *apparatchiks*, doyens, vice-recteurs, etc., prenant des mesures avant même qu'on le leur demande, *pour le bien de l'université*, et taillant avec diligence non seulement dans les chaires, mais dans ce qui était la chair de *l'alma mater*. "Quel cauchemar, me disait Karl, Humboldt doit se retourner dans sa tombe !" Mon pauvre collègue était à la fois révolté et découragé, il ne se sentait plus à sa place dans une université qui, concluait-il, avait plus changé en une décennie qu'en quatre cents ans" (pp. 63-64).

L'économisation de l'université, avec ses étudiants qui ne pensent qu'à leurs *crédits*, la course à la quantité (de publications, de crédits, de collaborateurs, d'étudiants par cours...), tout cela ne plaît pas à ce *Loup des steppes* des temps modernes. On pourrait ajouter aujourd'hui bien d'autres éléments, comme les *rankings*, qui déterminent non pas la cote de l'université mais sa *cotation* dans la bourse mondialisée des unis ; dans le roman, des termes auxquels nous ne prêtons même plus attention tant ils sont passés dans les mœurs nous retiennent, comme ces *conseillers à la qualité de l'enseignement* qui vous apprennent à "théâtraliser" votre cours, à résumer en 3 minutes un argument de fond comme le sujet d'une thèse, sans parler de masters aux intitulés trompeurs, comme les "masters en innovation", indépendants de tout contenu, de toute substance véritable (on y apprend l'art de coller à l'actualité, à vanter la digitalisation, à louer

la culture de l'éphémère). Est aussi dénoncée l'application particulière par la Suisse du *Processus de Bologne* ; les universités ont entre autres avancé la rentrée académique du 20 octobre à la mi-septembre, alors que l'Allemagne, pas le dernier des pays européens, résistait en maintenant le début des cours à la mi-octobre (cours qui se terminent en juillet, il est vrai), permettant ainsi à sa communauté universitaire de voyager hors saison, d'écrire des livres, d'organiser des colloques, de faire les vendanges...

Sous cet angle, comme dans d'autres (la séance de spiritisme avec la table qui répond en battant des pieds est à se tordre de rire), le roman de Daniel Sangsue est bien en prise avec la réalité contemporaine. Comme dans tout bon polar, sa géographie est indicielle. Elle rappelle les meilleures pages de Dürrenmatt (les enquêtes du commissaire Bärlach dans le Seeland) ou de l'inspecteur Studer de Friedrich Glauser.

### **Bibliographie**

- Mignatte, Ernest (sous le nom de), 1998, *Le Copiste de Monsieur Beyle*. Roman, Genève, Metropolis.
- Mignatte, Ernest, 2001, *Ma Tante d'Amérique*. Autofiction, Genève, Metropolis.
- Mignatte, Ernest, 2012, *Le Copiste aux eaux*. Roman, Genève Metropolis.
- Sangsue, Daniel, 1987, *Le Récit excentrique*, Paris, José Corti.
- Sangsue, Daniel, 1990, *Passages romantiques des Alpes*, Lausanne, Favre.
- Sangsue, Daniel, 1994, *La Parodie*, Paris, Hachette.
- Sangsue, Daniel, 2002, *Stendhal et l'empire du récit*, Paris, SEDES.
- Sangsue, Daniel, 2007, *La Relation parodique*, Paris, José Corti.
- Sangsue, Daniel, 2011, *Fantômes, esprits et autres morts-vivants. Essai de pneumatologie littéraire*, Paris, José Corti.
- Sangsue, Daniel (dir.), 2015 *Le Doubs au fil des textes, du XIX<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui*, Neuchâtel, Alphil.
- Sangsue, Daniel, 2018, *Vampires, fantômes et apparitions. Nouveaux essais de pneumatologie littéraire*, Paris, Hermann.
- Sangsue, Daniel, 2018, *Journal d'un amateur de fantômes*, Genève, La Baconnière.
- Sangsue, Daniel, 2020, *À la recherche de Karl Kleber*. Roman, Lausanne, Favre.



Schultheis, Franz, Marta Roca i Escoda, Paul-Frantz Cousin (dir.), 2008, *Le cauchemar de Humboldt*. Les réformes de l'enseignement supérieur européen, Paris, Raisons d'agir.

Zuppioli, Libero, 2015, *La bulle universitaire. Faut-il poursuivre le rêve américain ?*, Lausanne, Éd. d'en bas.

**Note**

1. Éditions Favre, Lausanne, 2020.

**SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE  
DE GENÈVE**

**Bulletin**

## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE GENÈVE

**FONDÉE LE 24 MARS 1858**

La Société a pour but l'étude, le progrès et la diffusion de la science géographique dans toutes ses branches. Elle entretient des relations avec les sociétés de géographie de la Suisse et de l'étranger et avec d'autres sociétés savantes. La Société est neutre en matière politique et confessionnelle (statuts, art. 1).

### **Adresse**

Muséum d'histoire naturelle  
Route de Malagnou 1  
Case postale 6434  
CH - 1211 Genève 6  
<https://sgeo-ge.ch/>

**IBAN** CH84 0900 0000 1200 1702 5, Société de Géographie de Genève

### **Cotisations**

|                                              |                 |
|----------------------------------------------|-----------------|
| Membre individuel                            | 40 CHF par an.  |
| Couple                                       | 60 CHF par an.  |
| Cotisation de soutien (individuel et couple) | 100 CHF par an. |
| Membre Junior (jusqu'à 25 ans)               | 20 CHF par an.  |
| Membre à vie                                 | 800 CHF.        |

La cotisation inclut un exemplaire de l'édition annuelle du *Globe*.

### **Séances**

D'octobre à avril au Muséum d'histoire naturelle de Malagnou.

**COMPOSITION DU BUREAU  
AU COURS DE L'EXERCICE 2019-2020**

|                                                 |                                                                                              |
|-------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------|
| Président                                       | Rémy VILLEMIN<br><a href="mailto:villemin.remy@gmail.com">villemin.remy@gmail.com</a>        |
| Vice-président                                  | Renato SCARIATI<br><a href="mailto:rscariati@yahoo.com">rscariati@yahoo.com</a>              |
| Secrétaire général                              | Ruggero CRIVELLI<br><a href="mailto:crivelli.sgeoge@gmail.com">crivelli.sgeoge@gmail.com</a> |
| Trésorier                                       | Philippe MARTIN<br><a href="https://sgeo-ge.ch/contact">https://sgeo-ge.ch/contact</a>       |
| Archiviste                                      | Renato SCARIATI<br><a href="mailto:rscariati@yahoo.com">rscariati@yahoo.com</a>              |
| Rédacteur du <i>Globe</i>                       | Bertrand LÉVY<br><a href="mailto:blevy0157@gmail.com">blevy0157@gmail.com</a>                |
| Administrateur du <i>Globe</i> ,<br>Éditeur Web | Philippe MARTIN<br><a href="https://sgeo-ge.ch/contact/">https://sgeo-ge.ch/contact/</a>     |
| Excursions et voyages                           | Alain CHABLOZ<br>Marina GUILLET-GASPERINI<br>Gianni HOCHKOFER<br>Rémy VILLEMIN               |
| Membres                                         | André ELLENBERGER<br>Charles HÜSSY                                                           |
| Contrôleurs des comptes                         | Christa DÜTTMANN<br>Alain ROSSET                                                             |

## **RAPPORT DU PRÉSIDENT POUR L'EXERCICE 2019-2020**

La saison 2019-2020, la première sous ma présidence, a été une saison pour le moins particulière. Si dès ma nomination nous avons pu aborder au bureau des questions qui nous paraissaient d'actualité dans le fonctionnement de la société, en particulier celle de trouver des solutions pour endiguer la baisse annuelle des membres à travers, par exemple, une nouvelle organisation des excursions et une rénovation complète de notre site internet, tout ou presque a été stoppé dès la mi-mars 2020 par la pandémie du Covid-19 et par les mesures prises pour tenter de l'endiguer. Nous avons donc pris, à ce moment, la décision d'annuler toutes nos activités (conférences et excursions) jusqu'à l'été, annulations que nous avons encore prolongées dès la rentrée de septembre jusqu'à la fin de l'année civile.

Les conférences de cet exercice qui ont pu avoir lieu ont connu, selon les sujets abordés, des fréquentations très variables. Pour rappel, nous avons pu suivre entre octobre 2019 et février 2020 des conférences sur les Marquises par Jean-Robert Probst, Louis Babel par Corinne Jaquet, l'Ethiopie par Klaus Dellamaria, la Mancha par Jean-Michel Wissmer, le Mustang par Rémy Villemin, Alexander von Humboldt par Laura Péaud et, *last but not least*, les Walser par Henri Rougier.

En effet, nous avons appris, en septembre 2020, le décès de Monsieur Henri Rougier, géographe reconnu et grand spécialiste, entre autres, du monde alpin. La Société de Géographie de Genève avait d'ailleurs déjà eu l'honneur de l'inviter en conférence et de publier, sur son site, un grand nombre de contributions, dont pas moins de cinq en 2020. Monsieur Robert Moutard, ancien doctorant d'Henri Rougier et membre de notre Société a bien voulu, sur notre site Internet et dans *Le Globe*, rendre un hommage à ce grand géographe et ami parti trop tôt.

Si toutes les excursions et visites ont été annulées, un de nos objectifs a néanmoins été atteint avec succès durant cette période particulière – et peut-être même grâce à cette période – c'est la construction de notre nouveau site Internet. Je voudrais ici remercier très chaleureusement Philippe Martin, notre éditeur Web, pour l'énorme travail accompli et

pour le magnifique résultat obtenu. Je ne peux que vous encourager à vous rendre sur notre site et y découvrir, outre des informations utiles sur notre activité, un nombre important d'articles divers touchant la géographie en général mais aussi et surtout la littérature de voyage dans la mesure où notre société a choisi cette approche comme fil rouge à ses activités et ses réflexions.

Notre revue, *Le Globe*, est ainsi progressivement devenue une référence sur la thématique des "récits de voyage" et le dernier numéro, paru en 2019 en est un des exemples. Ce numéro 159 titré "Alexandre von Humboldt et autres pérégrins" a été réalisé sous la direction et la rédaction de Bertrand Lévy et avec le concours précieux et actif de Renato Scariati qui, avec Ema Galifi, ont fonctionné tous trois en tant que coordinateurs. Je tiens donc non seulement à les remercier pour le travail accompli, mais aussi à les féliciter pour la qualité de cette publication rendant hommage à un grand explorateur, géographe et... raconteur.

Je voudrais encore remercier M. Jacques Ayer, directeur du Muséum, ainsi que le personnel du Musée d'Histoire Naturelle pour sa disponibilité et sa gentillesse.

Sans oublier la *Ville de Genève* qui nous alloue un montant de Fr. 2720.- via la BGE pour les échanges du *Globe*, et un montant non monétaire de Fr. 2555.- pour le local de nos archives.

Je termine par un vœu : celui de pouvoir reprendre le plus rapidement possible en toute sécurité toutes nos activités, et retrouver ainsi, d'une part le plaisir de revoir nos fidèles membres lors de nos conférences, et d'autre part de poursuivre le travail entamé avec les membres du bureau sur le fonctionnement et les projets de la Société de Géographie.

Rémy VILLEMIN  
Président 2019-2020

**MUTATIONS  
AU COURS DE L'EXERCICE 2019-2020**

|                         |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |
|-------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>Nouveaux membres</b> | M. Nicolas Bourquin<br>M. Alain Chabloz<br>M. Bertrand de Weck<br>M. Olivier Dufour<br>Mme Reine-Lise Fumagalli<br>Mme Gisèle Gatherat<br>M. Christophe Genoud<br>Mme Stefania Ghittino<br>Mme Danièle Lefebvre<br>M. Rudolf Lehotzky<br>M. Laurent Matthey<br>M. Matthieu Niederhauser<br>Mme Hannelore Oppliger<br>M. Mario Rodriguez<br>M. Charles Silvan |
| <b>Membres décédés</b>  | Mme Anne-Marie Boitel<br>M. Urbano Casagrande<br>Mme Jacqueline Gallina<br>M. Pierre Hainard<br>Mme Micaela Maftai<br>M. Henri Rougier                                                                                                                                                                                                                       |
| <b>Démissions</b>       | Mme Alba Artola<br>M. Gregory Auberson<br>Mme Gerda Bieg-Hayoz<br>Mme Dominique Aline Borel<br>Mme Elisabeth Candolfi<br>Mme Annabel Chanteraud<br>M. et Mme Ileana et Zoltan<br>Condacci Kaczok<br>M. André Culliford                                                                                                                                       |

Mme Danièle Decrouez  
Mme Yolande Estermann Wiskott  
Mme Gilberte Furet  
M. et Mme Daniel et Marina Gerber  
Mme Martha Hoffmann  
M. Daniel Hufschmid  
M. Julien Luiset  
Mme Christiane Privat  
Mme Vanessa Rousseaux  
Mme Nicole Vidoudez  
M. Michel Werlen

**Radiations**

M. Armand Buchs  
Mme Emilia Comte  
Mme Ehsan D'Afghanistan  
M. et Mme Claude Bernard et Claire  
De Reynier  
Mme Séverine Dietrich  
M. François Favre  
Mme Anne-Marie Frei  
M. Pierre Michel  
Mme Christiane Mühlemann  
Mme Valérie November-Lador  
M. Olivier Paris  
Mme Sophie Peter  
M. Kurt Schüpbach  
Mme Danielle Suter



### En hommage

#### **HENRI ROUGIER, GEOGRAPHE FRANCO-HELVÉTIQUE**

"Cherchons comme cherchent ceux qui doivent trouver, et trouvons comme trouvent ceux qui doivent chercher encore...". Henri Rougier, agrégé et Docteur d'État en géographie, Professeur émérite des Universités, qui nous a quittés le 14 septembre 2020, dans sa soixante-quinzième année, se référait volontiers à cette maxime de Saint Augustin d'Hippone. Ainsi justifiait-il son inlassable quête documentaire, nécessaire à l'écriture de la trentaine d'ouvrages et de plus de 70 articles scientifiques qu'il nous a laissés. Il a vécu ses derniers jours à Voiron, petite ville de l'Isère, où il avait élu domicile, non loin de Grenoble et de son Institut de Géographie alpine où il commença sa carrière universitaire en tant que Maître de conférences de 1981 à 1994. C'est là qu'il avait au préalable élaboré, sous la férule du Doyen Paul Veyret, la thèse d'État qu'il a soutenue en 1979, sur les hautes vallées du Rhin avant de la faire paraître l'année suivante aux éditions Ophrys. En 1995, il fut nommé Professeur des Universités à Lyon III, où il a fondé dès cette année le Centre d'Études Alpines, dans la logique de sa prédilection pour le monde montagnard. C'est celle-ci qui l'a conduit à établir sa résidence principale à Chamonix, à deux pas de sa seconde patrie, la Suisse, à laquelle il a consacré un ouvrage édité par les Éditions LEP en 2013, intitulé *La Suisse et ses paysages. Une mosaïque géographique*. Pour Henri Rougier, la géographie n'était pas qu'une discipline intellectuelle et désincarnée. Elle devait se prêter à une synthèse entre une démarche scientifique et des expériences sensibles. C'est pourquoi il s'est plu à rédiger *La Suisse, les bons produits de son agriculture. Terroirs et paysages*, paru aux Éditions du Belvédère en 2017, livre dans lequel il célébrait principalement vins et fromages.

C'est dans le Valais, à Chamoson, qu'il a établi le siège de la société *Géoterrain*, dont il était le président et fondateur. Cette localité, dominée par le rebord méridional des Alpes Bernoises, lui a décerné la dignité de Bourgeois d'Honneur, en reconnaissance du parcours de découverte de géomorphosites exceptionnel par ses dimensions, qu'il y a conçu et réalisé.



Henri ROUGIER. Photo : coll. L. Moutard

Ainsi a-t-il concrétisé sa passion pour la géomorphologie. Loin de s'enfermer dans cette spécialité, il a travaillé jusqu'à son dernier souffle à un ouvrage promis à une prochaine parution à titre posthume sur la civilisation des Walser, qui a laissé des empreintes paysagères emblématiques en divers cantons de la Confédération helvétique. Henri Rougier était d'ailleurs membre de l'Union Internationale des Walser et de l'Union des Walser des Grisons. C'est d'ailleurs à ce sujet géo-ethnographique qu'il a consacré sa dernière conférence prononcée le 24 février 2020 à l'auditorium du Muséum, sous l'égide de la Société de Géographie de Genève. En mai et juin de cette même année, il dirigeait encore un article collectif intitulé *Quand ville et montagne font cause commune*, paru sur le site internet de la Société de Géographie de Genève. Henri Rougier fut le co-auteur, avec André-Louis Sanguin, d'un livre sur les Romanches paru en 1991. Il excellait dans les analyses paysagères qui ont fait la substance de livres plus récents consacrés à la Suisse, notamment à la région de Zermatt et à son emblématique Cervin. (Matterhorn) auxquels il a dédié deux ouvrages, l'un en 2002, le suivant en 2010. Le second a été traduit en Allemand par l'auteur lui-même, en Anglais, et même en Japonais.

Son parfait bilinguisme franco-germanique issu de l'obtention d'une licence d'Allemand en même temps que celle de géographie, a facilité ses investigations dans l'arc alpin tout entier. Il lui a permis aussi de donner des cours et des conférences en cette langue pendant près d'un quart de siècle, principalement à l'Université Humboldt et à l'Université Libre à Berlin, ainsi qu'à celle de Halle, dans le cadre d'échanges Erasmus. Il aimait accueillir des doctorants allemands dans le Valais ou dans la vallée de Chamonix, ainsi que des étudiants français dans la Réserve naturelle des Aiguilles Rouges dont il présida le Conseil scientifique jusqu'en 2017, au terme d'une collaboration d'une vingtaine d'années avec cet organisme. Sur le terrain de cet espace protégé, il encadra des dizaines de mémoires de Maîtrise, puis de Master.

Le terrain : une source d'informations de première main à laquelle Henri Rougier n'a cessé de se référer, comme son modèle Raoul Blanchard, à qui il vouait une admiration indéfectible.

Membre de la Commission du Patrimoine Géomorphologique du Comité National Français de Géographie, des sociétés de Géographie de Paris et de Genève et d'associations scientifiques allemandes, Henri Rougier n'a pas limité à l'Europe ses investigations et ses voyages d'études. Il a publié en 1987 un ouvrage sur les Espaces *et régions du Canada*, puis, en 2001, avec ses collègues G. Wackermann et G. Mottet, un tour d'horizon mondial sur la *Géographie des montagnes*, paru aux Éditions Ellipses en 2001. La même collaboration avec G. Wackermann a produit *L'eau et ses usages*, chez le même éditeur.

Après une existence bien remplie au cours de laquelle il ne se s'est guère accordé de répit, Henri Rougier est allé reposer en sa terre d'origine provençale, laissant un vide qui n'est pas près de se combler dans la mémoire de ceux qui ont travaillé à ses côtés.

À son épouse, à ses proches, nous adressons l'expression de notre profonde émotion et de toute notre sympathie.

Robert Moutard  
Membre de la Société de Géographie de Genève  
Ancien doctorant d'Henri Rougier

## LISTE DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ RÉSUMÉS DES CONFÉRENCES

Lundi 28 octobre 2019

### **LA ROUTE DES MARQUISES**

*Jean-Robert PROBST*

Quinze fois par an, le cargo mixte ARANUI quitte Papeete pour ravitailler l'archipel des Marquises, situé à 1600 km au nord-est de Tahiti. Au cours de ce périple, ces îles mystérieuses se dévoilent peu à peu. On y découvre les tikis, statues de pierres érigées sur d'immenses sanctuaires. Mais aussi des vahinés mélancoliques et des lieux mythiques où planent l'ombre de voyageurs célèbres. Embarquement pour un voyage inoubliable. Sur les traces de Jacques Brel et de Paul Gauguin.

Lundi 4 novembre 2019

### **SUR LES TRACES DE LOUIS BABEL, LE GENEVOIS QUI CARTOGRAPHIA LE LABRADOR**

*Corinne JAQUET*

Le père Louis Babel, oblat de Marie-Immaculée, fut sans doute parmi les pionniers de race blanche à traverser l'immense territoire du Labrador entre 1866 et 1870. Il fut le premier en tout cas à en tracer une cartographie et à découvrir le fer qui allait faire la richesse de la région de Schefferville. Ce missionnaire discret était né à Veyrier dans la campagne de Genève.

Lundi 9 décembre 2019

### **L'ETHIOPIE**

*Klaus DELLAMARIA*

L'Éthiopie est un pays riche d'une culture ancestrale. Avec des découvertes archéologiques (Lucie), culturelles (Lalibela et ses églises monolithiques), Aksoum (ruines, obélisques mystérieux et tombeaux). Des rencontres chaleureuses se font facilement tout au long du voyage. Ce ne pas pour rien que cette région était depuis des millénaires un point de chute pour voyageurs en tous genres (écrivains comme aventuriers). Terre propice pour enfanter des histoires incroyables et

chimériques, mais également terre d'accueil pour toutes sortes de religions dont les Éthiopiens surent s'approprier ce qui leur convenait, développant ainsi une tolérance non seulement religieuse mais aussi envers les nombreuses ethnies et leurs langues.

Lundi 13 janvier 2020

**LA MANCHA : SUR LES TRACES DE DON CHICHOTTE**

*Jean-Michel WISSMER*

La Mancha, c'est un voyage dans l'espace, dans le temps et dans les livres. Ce grand territoire semi-désertique séparant la Castille de l'Andalousie a été aux avant-postes de la Reconquête chrétienne de la Péninsule pendant le Moyen Âge. L'ordre religieux et militaire de Calatrava y a vu le jour. Parsemée de châteaux, de moulins et de villages blancs, la Mancha possède le plus ancien théâtre d'Espagne où se jouent encore les pièces de son Siècle d'Or (XVI-XVII<sup>e</sup> siècles). C'est un lieu littéraire par excellence puisque c'est là que se déroulent les aventures de Don Quichotte dont nous ferons revivre les exploits, les rêves et les revers à travers les citations du fameux roman de Cervantès. La fiction se mêlant à la réalité, nous pourrions même visiter la maison de Dulcinée !

Lundi 27 janvier 2020

**LE MUSTANG OU QUAND UN ROYAUME PERDU S'OUVRE AU MONDE**

*Rémy VILLEMIN*

Cet ancien royaume niché au cœur de l'Himalaya népalais et encore interdit il y a peu a fortement impressionné Rémy Villemin lors des trois voyages qu'il a eu l'occasion de faire dans cette région. Ainsi il vous fera partager la beauté rude de ces paysages à travers de magnifiques images et il abordera également dans sa conférence des thématiques diverses comme l'histoire et la situation géopolitique de cette région, la culture et la présence du bouddhisme autant sur le plan d'une philosophie qui guide la vie des gens que sur le plan religieux, l'économie qui passe progressivement d'une économie agricole à une économie basée sur le tourisme. Le Mustang, c'est aussi une vallée aux paysages fabuleux, entourée de deux des plus hauts massifs himalayens, l'Annapurna et le Dhaulagiri et qui se prolonge jusqu'au Tibet.

Lundi 10 février 2020

**ALEXANDER VON HUMBOLDT, GÉOGRAPHE DU MONDE**

*Laura PÉAUD*

Naturaliste de formation, Alexander von Humboldt (1769-1859) est considéré comme un des pères de la géographie moderne. Grâce à ses nombreux voyages et ses publications non moins nombreuses, il a contribué à faire progresser les connaissances dans de nombreux domaines : botanique, géologie, minéralogie, entre autres. Cette communication présentera son parcours scientifique et personnel, en le replaçant dans son contexte historique : celui du début du XIX<sup>e</sup> siècle, un moment clé dans la constitution des disciplines savantes. Entre désir d'universalité, l'attirant vers la compréhension des phénomènes naturels et sociaux du monde entier, et sa participation à la structuration de la géographie comme discipline à part entière, la figure d'Alexander von Humboldt permet de saisir les enjeux scientifiques d'une époque.

Lundi 24 février 2020

**À LA DÉCOUVERTE DES WALSER EN SUISSE**

*Henri ROUGIER*

Les Walser sont un peuple qui possède une histoire et s'identifie avant tout par une langue, une forme originale d'aménagement territorial et la création d'un paysage spécifique en rapport avec l'économie pastorale. Une étroite relation à la nature caractérise la géographie des Walser. La conférence souhaite montrer la territorialité des Walser en Suisse, du Valais aux Grisons en passant par le Tessin. Unité et diversité surgissent dès qu'on s'intéresse aux lieux les plus célèbres de cette diaspora, unique dans le peuplement de la chaîne alpine.

Lundi 9 mars 2020

**L'HOMME EN DANGER. D'UN MONDE PARFAIT AU LABYRINTHE CONTEMPORAIN**

*Charles HÜSSY*

Le mythe de Gaïa annonçait un monde parfait ; le mythe de Prométhée mettait l'Homme aux commandes. Les prochaines décennies de nos errements dans un labyrinthe se traduiront par des crises, voire des krachs

(terme emprunté à la finance) : montée des océans, démographie incontrôlable, crise économique, énergétique, climatique et politique dans la compétition pour les ressources essentielles, comme l'eau, les matières premières et l'énergie. Avec la croissance de la population et le retard à développer des énergies alternatives (solaire, géothermie), une telle situation va à peu près sûrement prendre l'humanité de court, quelle que soit sa prise de conscience du danger et quelle que soit son ingéniosité, faute de temps pour réagir. Comme si le fil d'Ariane indiquant la sortie se dérobaît, filait devant nous, à mesure qu'on cherche à le saisir.

**ARTICLES, REPORTAGES ET DIAPORAMAS PUBLIÉS  
SUR LE SITE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE GENÈVE**

31.12.2019 : L'expédition de Lewis et Clark entre 1803 et 1806, par Jean-Marc MEYER

6.1.2020 : Chypre... d'eau et de pierres ! par Rémy VILLEMIN

1.3.2020 : Notes sur un court voyage en Argentine, par Gianni HOCHKOFER

24.3.2020 : Coronavirus : la continuité pédagogique à Camopi, commune enclavée, privée d'internet

28.3.2020 : Quel avenir pour la vie à la campagne ? Recension de *Das Landleben* de Werner Bätzing, par le professeur Henri ROUGIER

28.3.2020 : Italie : Venise, entre acqua grande et coronavirus, par Anne LE NIR

7.4.2020 : Notes de voyage et diaporama de Reykjavik, par Philippe MARTIN

22.4.2020 : L'île des otaries, par Renzo TRENTA

26.4.2020 : Nouvelle rubrique "Littérature de voyages", par Bertrand LÉVY et Philippe MARTIN : Genève ; Suisse ; Europe ; Afrique ; Amérique du Nord ; Amérique Centrale ; Mexique ; Caraïbes ; Amérique du Sud ; Patagonie ; Caucase, Russie ; Arabie ; Proche-Orient ; Asie Centrale ; Asie ; Grands voyages ; Inde ; Asie du Sud-Est ; Chine ; Tibet ; Japon ; Régions polaires ; Océanie

1.5.2020 : Les *murales* de Tor Marancia à Rome, par Clara MARGANI

6.5.2020 : Italie : Une fenêtre sur Venise : deuxième aperçu, par Gianni HOCHKOFER

7.5.2020 : Oh ! la vache, une recension de Henri ROUGIER

22.5.2020 : LISBOA : souvenirs, par Ruggero CRIVELLI

9.6.2020 : *À la recherche de Karl Kleber* de Daniel SANGSUE, une recension de Bertrand LÉVY

12.6.2020 : Himalaya : carnets de route, par Edvige Dell'Ambrogio



4.7.2020 : Quand ville et montagne font cause commune, par Henri ROUGIER

4.7.2020 : Secousses sismiques à Vallorcine ce mardi 23 juin 2020, par Henri ROUGIER

16.7.2020 : Histoires de bambous, par Roland MEIGE

17.7.2020 : Les oubliés de Dakar, par Roland MEIGE

5.8.2020 : Mise en ligne de l'article du 11.4.2020 de Benjamin CHAIX sur la Société de Géographie de Genève, paru dans la Tribune de Genève

5.8.2020 : Mise en ligne de l'article du 10.5.1958 *Il y a 100 ans, sept savants genevois fondaient notre Société de Géographie*, paru dans le Journal de Genève

5.8.2020 : Burgdorf, par Jean-Marc MEYER

16.8.2020 : *Nelle pieghe del mondo. Il paesaggio negli anni della Convenzione europea*, de Claudio FERRATA, une recension de Ruggero CRIVELLI

17.8.2020 : Cheval avec masque et gaucho de 6 ans, transhumance des moutons et vins AOC, une présentation de Gianni HOCHKOFER

30.8.2020 : *Voyage d'une femme au Spitzberg* de Léonie D'AUNET, une recension de Rémy VILLEMEN

---

Le Globe – Tome 160 – 2020

**Illustration de couverture :**

Portrait d'Alexander von Humboldt par Friedrich Georg Weitsch, 1806  
Berlin, Alte Nationalgalerie  
Source : [Wikimedia Commons](#)

**Réalisation :** Renato Scariati, Société de géographie de Genève

**Impression :** ReproMail, Université de Genève, 2019

## Numéros thématiques du GLOBE

|            |                                                                     |
|------------|---------------------------------------------------------------------|
| 121 - 1981 | Genève : Aménagement d'un espace urbain                             |
| 125 - 1985 | Les Alpes dans le temps et l'espace                                 |
| 134 - 1994 | Une région et son identité                                          |
| 135 - 1995 | Le Bassin genevois, région pluriculturelle                          |
| 136 - 1996 | Frontières et Territoires                                           |
| 137 - 1997 | Etre et devenir des frontières                                      |
| 138 - 1998 | Le lac, regards croisés                                             |
| 139 - 1999 | Habiter                                                             |
| 140 - 2000 | Cent ans d'exploration à Genève : L'Afrique au tournant des siècles |
| 141 - 2001 | Vivre, habiter, rêver la montagne                                   |
| 142 - 2002 | Voyage, tourisme, géographie                                        |
| 143 - 2003 | Cent ans de géographie à Genève                                     |
| 144 - 2004 | Voyage, tourisme, paysage                                           |
| 145 - 2005 | Frontières - Frontière                                              |
| 146 - 2006 | Géographie et littérature                                           |
| 147 - 2007 | Tessin. Paysage et patrimoine                                       |
| 148 - 2008 | L'exotisme                                                          |
| 149 - 2009 | Alpes et préhistoire                                                |
| 150 - 2010 | Evoquer Genève                                                      |
| 151 - 2011 | Voyage et tourisme                                                  |
| 152 - 2012 | Ville et littérature                                                |
| 153 - 2013 | Portugal                                                            |
| 154 - 2014 | Géographie, mythes, contes, archétypes                              |
| 155 - 2015 | L'invention de l'agriculture                                        |
| 156 - 2016 | Italie. Paysage et identité                                         |
| 157 - 2017 | Le Grand Genève en quête d'identité                                 |
| 158 - 2018 | Récits de voyage : une géographie humaniste                         |
| 159 - 2019 | Alexander von Humboldt et autres pérégrins                          |
| 160 - 2020 | Sur les pas de...                                                   |

## Tarifs et paiements de l'édition imprimée

**Le numéro : en vente au prix de revient chez l'éditeur : CHF 15.00 plus port et emballage**

**Envoi en Suisse : port et emballage, 1 exemplaire : CHF 6.00**

N° IBAN CH84 0900 0000 1200 1702 5, Société de Géographie de Genève, Genève

**Envoi à l'étranger (Europe et Russie) : port et emballage, 1 exemplaire : CHF 11.00**

**Outremer : port et emballage, 1 exemplaire : CHF 20.00**

La facture mentionne les indications pour le paiement

## Commandes

Utiliser le formulaire de contact du site <https://sgeo-ge.ch/contact/>

# LE GLOBE

Revue genevoise de géographie

---

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                                 |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Éditorial :                                                                                                                                     |     |
| Sur les pas de...<br><i>Bertrand Lévy</i>                                                                                                       | 5   |
| Réflexions sur le rapport homme-nature dans la vie et l'œuvre<br>de Mario Rigoni Stern (1921-2008)<br><i>Gianni Hochkofler, Renato Scariati</i> | 7   |
| Nicolas Bouvier sur les pas du col<br><i>Jean-Michel Rietsch</i>                                                                                | 43  |
| Sur les pas de George Orwell en Birmanie<br><i>Jean-Michel Wissmer</i>                                                                          | 55  |
| Sur les pas de Julia A. Flisch et de Mary P. Jones, voyageuses<br>américaines en Europe, 1894<br><i>Christian W. Flisch</i>                     | 69  |
| Sur les traces de Nicolas Bouvier, sur des cailloux atlantiques<br><i>Lionel Gauthier</i>                                                       | 93  |
| À rebours du temps dans les Alpes Maritimes italiennes<br><i>Marina Marengo</i>                                                                 | 99  |
| <b>Comptes-rendus</b>                                                                                                                           |     |
| "Journal du voyage en Hollande (1774)" de Jérôme Lalande<br><i>Clotilde Alexandrovitch</i>                                                      | 119 |
| "Voyage d'une femme au Spitzberg (1839)" de Léonie d'Aunet<br><i>Rémy Villemin</i>                                                              | 135 |
| "À la recherche de Karl Kleber" de Daniel Sangsue<br><i>Bertrand Lévy</i>                                                                       | 139 |
| <b>Société de Géographie de Genève : bulletin</b>                                                                                               | 145 |

---

Tome 160 - 2020